A. Rosetti 1924

INSTITUT ROUMAIN POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE DU SUD-EST

RELATIONS

ENTRE

L'ORIENT et L'OCCIDENT

CONFÉRENCES FAITES
: A LA SORBONNE :

PAR

Nicolae

N. IORGA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST, PROFESSEUR
AGRÉÉ, À LA SORBONNE, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

EX LIBRIS

A. ROSETTI

PARIS

J. GAMBER, ÉDITEUR, 5 RUE DANTON

1923

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota II 204491
Inventar 775491

INTRODUCTION

Y a-t-il vraiment une distinction bien nette, une distinction absolue, facilement reconnaissable entre l'Orient et l'Occident ? Et, quand je dis „l'Orient", j'entends surtout cet Orient qui comprend l'Est de l'Europe et certaines parties de l'Asie ayant participé à la civilisation européenne, car l'Extrême-Orient, qui a une vie tout à fait différente, bien qu'influencé quelquefois par les courants venus de l'Occident, n'a pas eu des rapports aussi étroits et aussi continus que ceux qui ont existé entre l'Occident et la contrée mi-européenne et mi-asiatique de l'Est de l'Europe. Est-il possible de distinguer entre ce qui constitue l'Occident et entre ce qu'on nomme habituellement l'Orient ?

Je sais que ces deux termes sont très commodes. Il y a des choses que l'on ne peut pas expliquer facilement et aussitôt on leur colle cette étiquette d'„Orient" qui paraît toute intelligible. Mais, de fait, il y a un Orient et un Occident qui se séparent d'une façon très nette; cette façon essayons de la fixer autant qu'il est possible.

L'Orient ne représente pas, bien entendu, un complexe de races. Il y a des éléments d'une même race qui appartiennent à l'Orient. Il y a des éléments qui appartiennent à l'Occident. Il y a parmi les Serbo-Croates des éléments catholiques, „latins", vivant avec

l'Occident, ayant depuis longtemps un contact non interrompu avec les régions de l'Europe centrale, qui se distinguent nettement de la partie de cette même race qui vit dans la péninsule des Balcans et dont les rapports ont toujours été dirigés du côté de l'Orient. On prétend même — mais je ne le crois pas — que, parmi les Roumains, ceux de Transylvanie ou de Bucovine auraient subi des influences occidentales plus fortes qui les distingueraient comme psychologie des Roumains de l'Ancien Royaume.

Il ne s'agit pas de races; il ne s'agit pas même de territoires, surtout de territoires nettement définis, tels qu'on les voit dans les atlas. Il y a des personnes qui prétendent que l'Orient commence à Budapest, il y en a qui depuis longtemps ont exprimé l'idée que Vienne aurait été un grand centre pour toutes les nations d'Orient et qu'une certaine civilisation germanique aurait été orientalisée à Vienne.

Le territoire non plus ne peut servir à distinguer l'Orient de l'Occident. Les formations politiques non plus, et bien moins encore, puisque ces formations politiques ont varié et de nos jours elles ont changé complètement de territoire.

Mais en dehors des races, en dehors des territoires, en dehors même des formations d'État, il y a quelque chose qui distingue ces deux régions et dont il faut chercher les premiers éléments dans le passé: c'est une certaine conception des droits des masses sur l'individu et de l'individu dans les masses en Occident et Orient.

L'Orient, c'est le groupe de pays, dont la carte serait très difficile à tracer, aussi bien la carte ethnographique que la carte territoriale, sur lequel s'exerce, ju-

qu'en ce moment encore, la conception des anciennes monarchies asiatiques: autorité religieuse d'abord, autorité humaine toujours en relation avec la religion primitive; abdication de toute liberté de la société envers la tradition, avec quelque chose qui n'est ni dans l'individu, ni dans la masse, ni dans les besoins de l'époque où l'on vit. On est habitué, de génération en génération, d'un siècle à l'autre, à se soumettre à quelque chose d'indéfini et de grandiose qui surplombe la vie individuelle et même la vie complète d'une nation, qui l'écrase parfois, à quelque chose qui est très respectable, absolument imposant, mais qui constitue sans doute une entrave pour le progrès. On consent à admettre les formules qui viennent d'ailleurs, on les prend toutes avec un entier dictionnaire politique, social, économique, philosophique, littéraire, mais au fond l'ancienne conception reste.

En Occident, c'est autre chose; il y a possibilité du mouvement spontané, de la production toujours nouvelle, telle qu'elle surgit de la vie des nations et, dans chaque nation, la liberté pour chacun d'employer ces moyens de la raison qui, pour l'Orient, en dehors de la Grèce, et encore d'une certaine Grèce, n'a qu'une valeur tout à fait relative, le droit pour chacun, dis-je, d'employer ces moyens de la raison pour se façonner un monde à lui et pour essayer d'imposer à la société sa manière de voir.

Nous voyons donc que pour l'Orient l'essentiel c'est l'ordre, même à la condition d'une annulation complète des manifestations de l'intelligence libre. En Occident, il y a possibilité des manifestations libres de l'intelligence, de cette raison souveraine qui est le vrai Dieu s'élevant en face des divinités asiatiques, même si

pour la société ceci pourrait signifier un changement brusque, des incidents imprévus et parfois douloureux, même si on devrait admettre des époques entières de désordre pendant lesquelles les éléments nouveaux se classent pour arriver à une nouvelle synthèse.

D'un côté, une synthèse éternelle, devant laquelle on se prosterne et qu'on adore; d'un autre côté, une synthèse passagère qui se refait sans cesse par les manifestations libres des sociétés et, dans les sociétés, des individus.

Je crois que ces distinctions, qui sont très visibles à notre époque, peuvent être visibles aussi dès le commencement des séries de développements qui concernent au moyen-âge l'Orient d'un côté et l'Occident de l'autre.

CHAPITRE I-er.

Délimitation des deux régions.

On parle au V-e siècle — et on doit bien parler ainsi, parce qu'on n'a pas d'autre moyen de distinguer les faits et de les classer — d'un Empire d'Orient et d'un Empire d'Occident. C'est cependant fausser, pour des raisons d'exposition commode, ce qui forme le fonds même de ces faits. Il n'y a jamais eu deux Empires, jamais! L'empire, dans son essence première et dans ses manifestations ultérieures, était unique, une „monarchie“ [1]. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à chercher dans ces petites chroniques qui forment l'histoire ecclésiastique de ce siècle, dans Idace, dans Prosper, dans Victor Tununensis, dans Marcellinus Comes. On dit bien l'Occident, „hesperium regnum“ [2], lorsqu'il s'agit d'évènements se rapportant non seulement à l'Italie, mais à ses partie annexes, Gaules, Espagne, et les Occidentaux qui parlent de l'Orient emploient pour le qualifier des termes très nets ; ce sont les „orientis partes“ en latin [3] et, en grec, les „eoai“ [4]. Mais, cepen-

[1] Marcien, est-il dit, „obtinuit monarchiam“ (Idace).

[2] Sur la Disparition de l'„hesperium regnum“ voy. surtout Marcellin, éd. Mommsen, p. 9.

[3] In Oriente ; Marcellin, p. 74.

[4] Malchus. Cf. „eoae nationes“ ; Marcellin, p. 61. On dit aussi „Achives“, à la façon classique.

dant, l'Empire ne fut pas divisé, il ne put pas l'être. Il forme une conception historique tellement unitaire que les circonstances ne purent porter aucune atteinte à son indivisibilité. Il put y avoir deux „principes", il n'y eut qu'un seul „principatus", et, même, parce qu'il n'y a qu'un seul „principatus", comme il n'y a qu'un seul „ordre romain", il faut que les princes qui gouvernent les deux parties de l'Empire vivent d'une manière unanime: „pro unanimitate imperii"[1], pour sa „concorde"[2]. Ce n'est pas une concorde déterminée par les circonstances, mais une concorde qui est imposée par l'essence même du pouvoir impérial.

On aurait craint, si on avait abandonné cette unité de l'Empire, de tomber dans le chaos. On ne pouvait pas créer quelque chose à côté de l'ancienne conception de l'Empire, ni la faire descendre de sa hauteur aux proportions réduites qu'avaient créées l'ordonnance de Théodose et les invasions des barbares. Il arrive parfois que l'empereur d'Occident s'occupe des affaires d'Orient, mais il arrive beaucoup plus fréquemment que l'empereur d'Orient intervienne en Occident, pas comme usurpateur, mais comme dans son propre territoire à lui. Et, lorsqu' Odoacre, „roi des Goths" pour ses contemporains (il serait difficile de définir d'une façon plus précise la nation germanique à laquelle il aurait appartenu), „roi" de sa nation, mais en même temps un vague roi pour le territoire italien et pour toutes les régions qui voulaient bien se soumettre à son autorité, lorsqu' Odoacre envoie en exil

---

[1] Après l'élection d'Avitus des ambassadeurs sont envoyés en Orient „pro unanimitate Imperii"; Idace.

[2] Concordes principatus romani utuntur imperii; *ibid.*

le pauvre petit empereur Romulus Augustus [1], il envoie les insignes de l'Empire à Constantinople ; il demande que l'empereur qui réside dans cette Rome nouvelle reconnaisse qu'il n'y a plus qu'un seul pouvoir. Ce pouvoir est personnifié par lui, l'empereur, et nul n'aurait jamais osé s'attribuer quelque chose touchant à la notion de l'Empire.

Théodoric a régné impérialement pendant de longues années, en se considérant comme vague roi de l'Italie et du monde occidental, mais légitimé seulement en tant que représentant de l'empereur d'Orient qui l'avait délégué contre Odoacre, qui lui avait donné le droit d'attaquer celui-ci, seulement toléré, et de se substituer à sa „domination", à son „regnum", puisqu'un barbare ne peut avoir qu'une „dominatio" ou qu'un „regnum" [2]. On dit, par exemple, qu'à cette époque le „regnum" des Francs a remplacé la „dominatio" des Goths dans telle région [3]. Mais les Goths eux-mêmes et les Francs doivent avoir eu, ainsi qu'en témoignent leurs monnaies, portant l'effigie des empereurs et frappées d'après le même type que les monnaies de Byzance, au commencement, une reconnaissance de la part de Constantinople. Ils y tenaient beaucoup plus qu'à la possession d'une province et les rois francs étaient enchantés lorsqu'ils

---

[1] Voy. Marcellin, p. 91. Cf. Cessi, *Augustulo ed Odoacre, l'opposizione imperiale romana sotto il governo di Maioriano*, dans les „Atti del r. Istituto veneto", LXXV, 2; Gaudenzi, *Sui rapporti trà l'Italia e l'Impero d'Oriente frà gli anni 76 e 551 d. Cr.*, Bologne 1888.

[2] Même de Théodoric le Wisigoth on peut dire qu'il devuit roi par le volonté et *l'ordinatio* de son client impérial Avitus; Idace, p. 28.

[3] Idace, p. 35.

recevaient de Constantinople, avec des cadeaux plus ou moins à bon marché, le titre de „patrices“, qui était encore meilleur marché que les présents, ce titre que l'on donnait à un roi franc comme on l'avait donné jadis à Ricimer le barbare arien, disposant de l'empire d'Occident, pour avoir le droit d'exercer une autorité permanente et légale sur ses sujets.

Et, avec cette existence du „prince“, superposé à toute creation des barbares, „prince“ unique ou double de l'Empire qui reste unique, dont l'action s'étend très souvent d'Orient en Occident et pourrait s'étendre d'Occident en Orient, négligeant des frontières qui ne sont ni définitives, ni naturelles, ni logiques[1], il y a, par les marchands en première ligne, des échanges si fréquents qu'on ne trouve pas de fait important en Orient qui ne soit connu dans les chroniques occidentales et, d'autre part, il n'y a pas de choses d'une certaine importance en Occident qui ne soient aussitôt connues et notées dans les chroniques grecques.

On pourrait citer toute une série de faits concernant l'Asie que l'on trouve dans ces chroniques, pourtant si maigres, du vieux monde romain: lorsqu'il y a un tremblement de terre qui détruit une ville d'Asie, lorsqu'il s'agit d'un mouvement révolutionaire en Palestine, lorsque l'empereur ordonne la réfection de la ville de Cyzique, lorsque tel personnage impérial fait un acte de dévotion en allant à Jérusalem pour y prendre des reliques, tout cela se trouve noté parmi

[1] Marcien l'Oriental négocie pour l'Occident avec le Vandale Genséric.

les quelques renseignements, si précis, mais si rares, concernant la vie de l'Occident[1].

Cependant, malgré cette apparence d'unité entre l'Orient et l'Occident, il y a des choses qui distinguent nettement ces deux régions. C'est bien naturel, puisque, d'un côté, il y avait l'héritage des nations asiatiques et, de l'autre, celui du monde romain qui, il ne faut jamais l'oublier, est une synthèse, très intéressante, dans laquelle sont entrés des éléments très divers.

Si on considère la façon dont les empereurs d'Orient arrivent au pouvoir à cette époque et celle dont vient au pouvoir cette série de pauvres empereurs d'Occident qui se sont succédés à partir de l'usurpation de Maxime[2], en passant par Avitus et Majorien, pour arriver à Livius Sévère et à ces trois porteurs de noms grecs: Anthémius, Olybrius et Glycérius, et pour finir par Jules Nepos, le prédécesseur de Romulus Augustulus, on voit toujours qu'en Orient il y a autre chose que l'acclamation des soldats ; il y a, dans les termes exprès, la recommandation, la consacration, le couronnement — avant celui par l'évêque de Constantinople — par les survivants de la dynastie de Théodose, par les parents du dernier Auguste, aussi avec une manifestation quelconque de ce Sénat de contrefaçon que Constantin avait exporté à Constantino-

---

[1] Faits de Césarée, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, de Palestine (révolte de Plinta), dans Idace et dans Marcellin, pp. 32, 62, 73-74, 80.

[2] Qui cependant épouse la femme de Valentinien et donne la fille de cet empereur à son propre fils, créé César, Palladius (p. Idace, 27).

ple[1]. Mais, si on peut dire que Constantin avait fait passer à Constantinople tout ce que l'ancienne Rome avait acquis en fait de conceptions politiques orientales, il n'a guère été en état d'y porter quelque chose de l'esprit toujours vivant de cette Rome. Ainsi Pulchérie, petite-fille de Théodose, Vérine, femme de Léon, Ariadne, sa fille, femme de Zénon, et jusqu'au petit Léon II, fils d'Ariadne, qui couronne son père pour disparaître bientôt dans les limbes, disposent presqu'exclusivement du trône. On dirait une „cheirotoneia", la transmission mystérieuse du pouvoir épiscopal par l'imposition des mains.

A Rome, il y avait un „peuple" représentant la tradition populaire, trandis qu'à Constantinople seulement une population que l'Empire avait créée avec des éléments rassemblés de tous côtés, n'ayant aucune conscience unitaire, ne possédant pas ce qui constitue la force d'une nation, cette foi profonde que tout ce qui existe vient de ses efforts et de ses souffrances. Rome, c'est la capitale qui a créé un Empire. A Constantinople, c'est l'Empire qui s'est efforeé de créer une capitale. Il y a un „populus" à Rome; il n'y aura jamais qu'une plèbe à Constantinople. A Rome, il y a un Sénat de grandes familles locales ; à Constantinople, il n'y aura jamais que des instruments serviles de l'empereur.

Et, même en ce qui concerne l'armée, je crois que, si on examine bien les transformations de l'„exercitus" romain, on se rend compte qu'à partir du IV-e

[1] Voy. Marcellin, p. 91.-Dans le cas de Marcien, en dehors de l'action de Pulchérie, fille de Théodose, qui l'épouse de forme, „a militibus et ab exercitu, instante etiam sorore Theodosii, Pulcheria regina" (Idace, pp. 25-26).

siècle, de l'ère constantinienne, il y a un changement dans son caractère. On a d'abord une armée qui appartient aux barbares ; c'est l'armée de Stilicho, du Vandale ; c'est l'armée de Ricimer, du Goth ; c'est l'armée d'autres encore qui ont passé tout à tour, exerçant les fonctions impériales sans porter eux-mêmes le nom d'empereur, comme Oreste, le Panonnien, qui tendit à faire de ses fils des empereurs et y arriva. Mais à côte de cette armée du „rex", du barbare apprivoisé, du barbare christianisé dont les fils portent très souvent des noms grecs et des noms romains (par exemple, à Constantinople, Aspar, au nom si asiatique, a deux fils dont l'un s'apelle Ardabour et l'autre Patriciolus), à côté, dis-je, de cette armée du „rex", il y a un autre „exercitus", qui a de plus en plus un caractère local et populaire [1]. Au VI-e siècle, et encore plus au VII-e on distingue très clairement le sens de cette milice.

S'il y a un empereur créé dans les Gaules, qui jouent un rôle si important dans la vie de l'Occident, car il y a là-bas encore les grandes fortunes, les grandes familles, les grandes ambitions, ce qui explique toute la série de prétendants portant des noms latins comme Eugène, Constantin, Jovin, Sébastien, à côté de celui d'un Arbogast [2], cet empereur est voulu, comme Avitus, „le simple", „l'innocent", en même temps par les „Romani",

---

[1] Italici milites; Marcellin, p. 64.

[2] Cf. Cessi, *La difesa della diocesi gallica nel secolo V*, dans l'„Archivio veneto", XXIX, 1, année 1916; *Egidio e l'opposizione imperiale romana nella Gallia, ibid.*, LXXVI, 2, année 1917 ; Tamassia, *Egidio e Siagrio*, dans la „Rivista storica italiana", III, II.

par les familles sénatoriales, et par les barbares, surtout par les Goths, parce que l'influence des Francs sur l'élévation des empereurs n'existe pas au V-e siècle [1]. Les Goths, eux, ont le privilège de participer à la proclamation de l'empereur ; mais, s'il y a le barbare qui accepte le nouvel empereur, qui lui promet un appui pour le lui retirer souvent, il y a en même temps ce „consensus", ce consentement de la population indigène. Cette population indigène continue la vie des anciennes cités gauloises dans la „civitas", avec son évêque qui domine tout. En Orient, on chercherait vainement quelque chose qui corresponde à la „civitas", avec ses longs souvenirs, avec tout l'état d'esprit qui se dégage de son développement séculaire [2].

Mais, si l'empereur est proclamé à Rome, il l'est toujours en même temps par le „populus", par le „senatus" et par „l'exercitus", et on voit Majorien reconnaître dans une lettre au Sénat ce caractère [3]. S'il arrive que ces conditions ne soient pas remplies, la chronique s'empresse de le noter, et elle dit qu'un

---

[1] „Evocatus et susceptus a Romanis." C'est, dit Victor, un „vir totius simplicitatis" (p. 186). Cf. Idace, p. 27 : élu par l'„exercitus gallicanus" et les „honorati" de Toulouse et d'Arles ; Idace : „factus a Gallis et a Gothis", „Gothorum promissum auxilium".

[2] Des chefs de cité jouant la rôle décisif se rencontrent un peu partout. Tels : celui qui donne Narbonne aux Goths ou ce Lusidius qui fit la même chose à Lisabonne en faveur des Suèves : „Civis suus, qui illic praeerat" ; Idace, p. 35.

[3] „Vestrae dictionis arbitrio et fortissimi exercitus ordinatione." Livius Sévère est élu par l'„exercitus". Cf. Cantarelli, *Maioriano*, Rome 1883.

tel, Glycérius, par exemple, a été fait empereur plutôt par une „présomption“ que par une „élection“ [1].

Il n'y a pas seulement cette manière de manifester la spontanéité créatrice de l'Occident opposée à cette tradition mystérieuse de l'Orient qui permet par d'autres voies la perpétuation du pouvoir impérial. Il y a autre chose aussi. Au V-e siècle on a en Orient même un Occident, du même caractère populaire et spontané, créant des réalités nouvelles. Il commence par cet Illyricum qui sépare une partie de la péninsule des Balcans mise pourtant dans le lot des „partes Orientis“.

On voit sans cesse dans la région du Danube aussi bien que dans celle de l'Adriatique, dans cet Illyricum, une vie qui n'est pas la vie l'Orient. Il y a d'abord la profonde influence d'Aétius, ce général „scythe“, c'est-à-dire de la Scythie Mineure, qui a combattu dans les campagnes de la Gaule contre l'invasion d'Attila, ce „grand sauveur de la chose publique en Occident“ [2]. Il a gardé des relations au Nord de la péninsule et dans ces régions voisines où on ne peut ne pas relever une assertion nationale et patriotique d'un grand élan dans ces pauvres chroniques occidentales du cinquième siècle lorsqu'elles proclament que „la Pannonie qui, pendant cinquante ans a été territoire des Huns, est revenue à l'Empire“ [3]. Avant son apparition dans les Gaules et son séjour prolongé dans ces régions, Aétius a commencé par une campagne contre les

---

[1] „Plus praesumptione quam electione caesar factus est.“ Olybrius arrive au pouvoir „factione Ricimiri patricii“.

[2] Magna occidentalis reipublicae salus ; Marcellin, p. 86.

[3] Marcellin, p. 76, année 427.

„Nori“ [1], les barbares qui occupaient le Noricum. Il y a ensuite toute une période de l'histoire de l'Occident déterminée par cette personnalité d'Aétius qui n'est guère orientale, ni en ce qui concerne son point de départ, ni en ce qui concerne son rayon d'influence.

Plus tard, après la mort de Valentinien, en 455, dans la même région de l'Illyricum surgit une personnalité extrêmement intéressante, celle de Marcellin, qui accompagne Anthémius, envoyé par Léon [2], qui apparaît en Sicile pour combattre les Vandales et qui finit, comme „patrice de l'Occident“, par être tué à Carthage“ [3], représente pendant longtemps cet ordre de choses qui se relie à l'Occident, et pas à l'Orient asiatique.

Et il faut tenir compte de ce fait qu'au V-e siècle toute cette région est purement latine, qu'elle contient aussi des éléments qui se sont réfugiés du Noricum ou de la Pannonie. Il y a eu un moment où, par-dessus ces empereurs grecs expédiés de Constantinople et que Rome accepte avec un sentiment, très facile à constater, de déplaisir, presque d'indignation, le prestige de Marcellin imposa le fils de sa propre soeur comme empereur d'Occident, ce Nepos contre lequel s'élèvera l'usurpation d'Odoacre.

Marcellin est, de fait, le continuateur d'Aétius. Celui qui vient défendre la Sicile contre les barbares est

---

[1] „Noros rebellantes.“ Chroniques du V-e siècle, éd. Mommsen *ibid.*, p. 22.

[2] De Constantinopoli a Leone Augusto Anthemius, frater Procopii, cum Marcellino aliisque comitibus, viris electis, et cum ingenti multitudine exercitus copiosi ad Italiam... ascendit (Idace, p. 34).

[3] Marcellin, p. 90.

un homme parti des régions danubiennes comme l'autre. Si on cherche dans la vie populaire actuelle de la péninsule des Balcans quelque chose de ce passé des „Romaniae“ abandonnées à elles-mêmes, vivant d'une façon autonome, se conservant et créant, on y voit des régions totalement différentes: d'un côté celle soumise à la tradition, où le village n'a aucune indépendance, une région habituée à la centralisation, à l'autorité qui se dégage du centre, de l'autre un territoire de vie propre, dans le sens d'Aétius et de Marcellinus, qui est représenté par les Albanais, par les populations latines de la péninsule des Balcans, par les Roumains du Danube et des Carpathes.

Ce qu'il y avait, avant les formes occidentales du XIX-e siècle, chez ces nations c'était avant tout le village. Le village était une unité politique et s'administrait lui-même. C'était lui qui fixait la quote-part de chacun de ses habitants. Il était en même temps une unité militaire. Il lui suffisait d'être averti par les feux qui étaient allumés sur les hauteurs pour donner un contingent militaire ayant son chef nommé par les villageois. Le village a son administration à lui. Il y a des hommes chargés de cette administration, élus par les habitants, apparentés entre eux et qui s'appellent en roumain les „oameni buni şi bătrâni“, ce qui veut dire „les hommes bons et anciens“. Il y a une vingtaine d'années on avait encore le jugement du peuple dans les villages des montagnes occidentales de la Transylvanie; on se réunissait d'après d'anciennes coutumes millénaires correspondant de tous points aux coutumes des Albanais, puisqu'il y avait le même héritage traco-illyrien d'un côté, et, par dessus le fond thraco-illyrien, il y avait la même influence latine.

- 775.491 -

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA BUCURESTI

De même que la „civitas“ gauloise se régissait sous la forme roumaine par elle-même, de même dans l'Italie la vie locale conservait ses droits. Aussitôt que l'empereur est parti de Rome, Rome est redevenue ce qu'elle était avant la fondation de l'empire: un centre de vie populaire, presque rurale. Du reste, le caractère rural de la population de Rome a persisté jusqu'à ce moment: c'est la seule capitale du monde dont les habitants, en partie, ne sont pas des bourgeois, mais des campagnards. absolument semblables à ceux qui habitent la campagne environnante.

CHAPITRE II.

Antagonisme religieux entre l'Orient impérial et l'Occident de Théodoric.

Il n'est plus coutume, depuis quelque temps, de considérer les querelles religieuses de l'Orient, les différences en ce qui concerne la profession de la foi chrétienne comme des manifestations tout à fait futiles de l'esprit oriental batailleur. On peut ne pas discuter les arguments qu'échangent les partisans d'une thèse et les partisans de la thèse opposée. On peut faire abstraction des motifs théologiques invoqués d'un côté et de l'autre, passer par-dessus l'abondante rhétorique et le fouillis de philosophie qui était employé par les Nestoriens et les partisans du concile de Chalcédoine, pour défendre leurs opinions. On ne peut pas nier, en recourant aux originaux eux-mêmes, aux lettres, aux traités, que ces choses-là étaient une réalité, bien qu'elle n'allât pas jusqu'au martyre, car les querelles religieuses de Constantinople et de l'Orient n'ont donné pendant longtemps aucun martyr: il arrivait même très souvent qu'on abandonnait une opinion pour en prendre une autre, selon des intérêts qui étaient uniquement personnels.

Ces opinions représentent cependant la grande réalité de l'Orient à cette époque, et cela non pas en tant

qu'opinions théologiques, mais parce que ces opinions théologiques recouvrent des réalités capables de combattre et de vaincre, nomment des agissements qui sont la vie essentielle de la société.

A n'importe quelle époque de l'histoire de l'humanité, les rivalités qui séparent les hommes doivent se fixer dans un domaine ou dans l'autre, mais ce qui est intéressant, ce n'est pas le titre qu'on adopte, l'enseigne à laquelle on se rallie, mais les phénomènes profonds qui se rallient à ce titre.

Il faut montrer que, par dessus ces querelles dogmatiques qu'on connaît dans leurs derniers détails [1], il y a autre chose qui mérite d'attirer toute l'attention, et qui continue, dans une autre forme, la manifestation des différences profondes qui séparent dès cette époque, et dans le sens que j'ai déjà indiqué, l'Orient de l'Occident.

A un certain moment, l'empereur Zénon a cru pouvoir dominer la vie religieuse de son époque, cette vie religieuse qui formait sans doute la partie la plus importante de la vie contemporaine. La victoire de l'empereur, sa tentative d'imposer **l'hénotikon,** la forme de réunion des deux tendances, forme intermédiaire qui lui paraissait la plus propice pour faire disparaître les antagonismes existants, représente le triomphe de l'esprit de l'Orient sur celui de l'Occident, de l'autorité sur la discussion, du monarque sur les sujets, quels

---

[1] Duchesne, *L'empereur Anastase et sa politique religieuse; Le réaction chalcédonienne sous l'empereur Justin,* dans les „Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'école de Rome", années 1912 et 1913; Cessi, *Dallo scisma laurenziano alla pacificazione religiosa coll'Oriente,* Rome 1920.

qu'ils fusent, evêques, patriarches, „papes“, chefs d'Église ou simples tributaires. Byzance vivait entre le diphysitisme orthodoxe et ces croyances asiatiques, syriennes, égyptiennes, qui reposaient sur le monophysitisme. On a cru à Constantinople, et Zénon s'est fait le défenseur de cette thèse, que le pouvoir de l'empereur, président des conciles et tuteur du christianisme qu'il avait adopté et répandu, était assez fort pour faire disparaître à jamais les divergences religieuses qui séparaient les différentes provinces de son empire.

C'était une erreur, car les différences religieuses provoquées et soutenues par l'Orient n'étaient pas seulement de la théologie; c'était le dernier refuge, absolument nécessaire, d'un mouvement d'idées qui, pendant des siècles, avait agité l'antiquité, avant la forme chrétienne, et qui devait trouver une expression plus ou moins reliée au dogme nouveau.

Cette politique orientale, dans le domaine religieux, suscita, dès le commencement, une forte opposition.

Cette opposition devait venir, non seulement de l'Italie et des deux provinces occidentales voisines, des Gaules et de l'Espagne, mais même de ce monde latin des Balcans occidentaux et du Danube qui dès lors avait bien montré qu'il n'appartenait pas à l'Orient, ni sous le rapport de la langue, ni sous le rapport des l'orientation, ni sous celui des croyances religieuses. Après que le Pape, victorieux au concile de Chalcédoine, eût protesté contre le recul vers les „monophysites“, ce monde sera disposé à soutenir Rome, non pas parce que Rome tient à l'orthodoxie, mais parce qu'elle défend la tradition populaire.

Si Rome avait entamé des discussions dogmatiques

avec l'Orient, elle aurait été facilement vaincue. Le monde des théologiens, en effet, était à Constantinople. On y était toujours prêt à discuter sur le monophysitisme et le diphysitisme et sur tout ce qui peut se trouver au milieu. C'était l'occupation habituelle des Grecs et des Orientaux, ou plutôt c'était celle de l'esprit oriental, qui était arrivé à dominer entièrement la pensée grecque.

Les régions balcaniques et danubiennes aussi bien que la Gaule et l'Espagne se ralliaient à Rome pour un autre motif: cette Rome, dénuée de théologie, en pénurie d'arguments philosophiques, représentait une opposition, la seule possible, aux formules décrétées, imposées, ordonnées par les dignitaires de l'Empire et mises en execution par les soldats.

Dès les premiers moments, les Papes ont une base qu'ils n'ont jamais abandonnée, cette base que le concile de Chalcédoine a reconnue. Depuis la mort de Zénon jusqu'à l'avènement de Justinien, on maintient absolument ce point de vue. On refuse catégoriquement toute discussion du dogme; on ne peut accepter de la part de l'Orient rien autre chose que la déclaration qu'on revient au concile de Chalcédoine c'est-à-dire à sa directive, le „tome" du Pape Léon, sans prétendre y ajouter rien de plus.

Les tendances orientales chercheront à soulever des distinctions. La résolution inébranlable de Rome se maintiendra.

Et cette décision ne se maintient pas sans doute à cause du caractère de la papauté elle-même, de la perrsonnalité des chefs de l'Église romaine. Cette Église était alors beaucoup plus orientale, beaucoup plus grecque qu'on ne se l'imagine, de la fin du V-e

siècle au commencement du VI-e. Il n'y avait pas que des Occidentaux, des Romains, pour occuper le siège de S. Pierre. Au contraire, des Papes comme Hormisdas, comme Zosime, comme son prédécesseur Symmaque, n'appartiennent pas seulement de nom au monde oriental, devant lequel ils se dresseront pour défendre l'orthodoxie. Et à côté d'eux se trouve tout un monde oriental, faisant partie de l'organisation de l'Église, qui soutient le pontife dans sa défense. On se défend souvent contre les Orientaux avec les Orientaux qui se trouvent à Rome même. Le **Liber pontificalis**, la biographie des Papes contemporains, est, sous ce rapport, absolument explicite. On ne voit pas seulement des personnalités portant des noms orientaux, mais la langue même de l'Église, à cette époque, est toute empreinte de l'influence linguistique de l'Orient. Il y a des termes intraduisibles que l'Église d'Occident a empruntés à l'Orient grec et qu'elle ne cherche pas à remplacer.

Ajoutons que dans l'art même qui commence à poindre on trouve pour la plupart des éléments appartenant à l'Orient, des manifestations naïves, sans doute d'origine orientale, asiatique, et, parfois, de forme évidement égyptienne.

Ce qui impose à l'Église romaine son attitude, c'est ce fait qu'elle représente un monde déjà fixé; elle représente l'„occidentalisme“ ayant déjà un caractère suffisamment complet pour ne pas accepter les traditions de l'Orient.

Mais, dans cette résistance de l'Église romaine, qui n'entend pas se séparer de l'orthodoxie et qui ne veut pas discuter avec Constantinople, il y avait quel-

que chose qui manquait, en Italie même. Le Pape n'était pas seul à Rome; à côté de lui, il y avait le roi goth. Jusqu'à un certain moment, il n'a pas fait acte de propagateur et de persécuteur à l'égard de la papauté soumise à sa domination. Pour ses propres Goths il était le „rex“ et en même temps celui qui avait le droit d'imposer une direction religieuse, de défendre l'arianisme. Pour les Romains, il n'était pas le „prince“, il n'était pas l'empereur, mais seulement, nous l'avons dit, le délégué du siège de Constantinople. Il n'a cependant jamais pensé à remplacer sa qualité de roi par une autre, et jamais le Sénat romain, très dévoué cependant à Théodoric, n'a eu l'idée qu'on pourrait lui proposer un changement de situation, lui accorder un titre d'authenticité dominatrice qui n'était pas dans l'origine et dans le caractère de son pouvoir.

Théodoric peut donc négocier avec Constantinople sans croire qu'il s'adresse comme souverain arien à un souverain orthodoxe dont il persécute les adhérents sous le rapport religieux. D'ailleurs, il était intervenu plusieurs fois en envoyant à Constantinople des délégués „romains“.

On voit très bien le caractère, encore mal défini, qui était attribué à Rome au chef barbare, devenu vague roi de l'Italie. C'est sans doute, pour le Sénat, le „gloriosissimus rex“, un „roi très glorieux“; c'est dans doute un „excelsus rex“, „Son Altesse le roi“; il se revêt de la pourpre, formellement concédée par l'empereur, qui lui aurait même rendu les insignes du pouvoir suprême; le Sénat travaille d'après son impulsion et sous ses ordres; il échange les listes consulaires avec la „Nouvelle Rome“; mais, en même temps, on ajoute qu'il n'a qu'une puissance de gouver-

nement, une „potestas regendi“[1], une „sollicitudo“ de gouvernement lui a été confiée, — „sollicitudo commissa est“; il a une „praesumptio regni“, donnée par le „pactum“ conclu avec Anastase[1]. Il peut être, pour ses sujets, un „dominus noster invictissimus rex“, — „notre seigneur le roi très invincible“. Mais le terme „dominus“, quand il est appliqué au roi Théodoric, a un autre sens que ce même qualificatif lorsqu'il s'applique à la personne de l'empereur[2]. Habituellement, le „dominus“, c'est l'empereur. Dans le cas de Théodoric, on fait une exception et on le sait; passer à côté du pacte conclu avec Anastase c'est flatter le Goth, mais sans pouvoir créer un droit. Le roi est obligé, en même temps, de respecter les lois des princes romains, les „leges romanorum principum“. Il doit bien tolérer que tous les documents portent le nom de l'empereur d'Orient. Dans les monnaies de Théodoric et de ses successeurs, on voit toujours l'effigie impériale.

Car le vrai empereur, le „piisissimus imperator“, l'empereur non seulement selon le pouvoir, mais selon la religion, l'empereur consacré par l'orthodoxie, c'est l'autre.

Et alors, dans cette situation ambiguë, avec un empereur de Constantinople qui est „piisissimus“, „très pieux“, mais qui soutient l'hérésie, qu'on ne veut pas

---

[1] „Excelsus rex cui regendi nos potestas et sollicitudo commissa est.“ Il a cette „regalis potestas“; le Pape une „auctoritas“.

[2] Gaudenzi, ouvr. cité, p. 25.

[3] Voy. Gaudenzi, ouvr. cité, p. 23 note, dans une inscription: „salvis domino nostre Augusto et gloriosissimus rex Theodericus“.

accepter par scrupule et par respect pour les décisions du synode de Chalcédoine et pour le principe considéré comme inébranlable, et avec l'autre, qui ne fait aucune violence pour lui faire abandonner ces décisions chalcédoniennes, l'Église romaine a une attitude qui aurait pu très difficilement se fixer et se maintenir.

D'un autre côté, M. Cessi a observé avec raison que les Gaules et l'Espagne ne soutiennent pas toujours le siège romain. On l'aperçoit par la correspondance du Pape avec les évêques de ces deux provinces, et les motifs en sont très explicables.

A cette époque, à la fin du V-e siècle, ces deux Églises provinciales tentaient d'affirmer leur autonomie. Elles se souciaient un peu moins des opinions du Pape. On y aurait pris même la résolution, pleine de responsabilité au point de vue théologique, de passer par-dessus le dogme admis, d'accueillir les propositions venues de l'Orient, de glisser un peu du côté de l'hérésie, pourvu que l'autonomie de ces deux provinces pût commencer à s'affirmer.

Une situation ambiguë devait se maintenir dans les Gaules jusqu'à la conquête de Justinien, et c'était, dans le conflit, un élément de la plus haute importance, parce que traiter chez lui avec le Franc c'était tout autre chose que traiter à Rome avec le Goth. Il ne faut pas oublier que le Franc était lui-même un orthodoxe, faisant partie de la communauté des fidèles qui affirmaient les principes de Chalcédoine.

Ensuite, dans les provinces ibériques se trouvait cette royauté wisigothe, du même caractère hérétique et arien que la royauté de Théodoric elle-même. L'appui manquait au Pape du côté de la royauté barbare qui se trouvait dans cette péninsule.

Il a donc fallu trouver ailleurs un appui contre l'„hénotikon“ et tout ce qui se cachait et s'abritait derrière cette formule.

On l'a trouvé, cet appui, — nous l'avons dit — dans cette péninsule des Balcans, dans une certaine partie de cette péninsule qui n'était pas dominée par Constantinople et qui représentait, au contraire, une opposition permanente à l'influence, quelle qu'elle fût, qui partait de Constantinople.

Ce serait une profonde erreur de croire que, dans cette péninsule, l'influence grecque, sous tous les rapports, sous le rapport de la langue et des orientations religieuses, était très répandue et très prononcée.

Au moins sur le littoral de l'Adriatique et sur les deux rives du Danube, le latinisme continuait à vivre. Les noms romains se rencontrent à chaque pas dans les sources du V-e siècle et du commencement du VI-e [1], ce qui prouve que l'ancienne population romanisée de ces régions n'avait guère changé de caractère et qu'elle continuait sa vie d'après d'anciennes traditions que rien n'était venu modifier.

Ces tendances latines se sont accusées après la mort de Zénon aussi par la personnalité du nouvel empereur Anastase, ainsi que, en quelque sorte, par la direction que celui-ci a donnée, dans les premières années de son règne, à l'orientation religieuse de Byzance.

D'abord, Anastase n'est pas un Grec. Il a été, pendant quelque temps, fonctionnaire de l'Empire à Antioche et à Alexandrie; il parle sans doute le grec; il s'est fait à ce milieu grec; comme empereur, il ne se

[1] Tels l'évêque Vetranio, l'officier Amanteus, son collègue Sévérien, Palmatius.

distingue pas visiblement de son prédécesseur Zénon. Mais il a vu le jour sur le rivage de la Mer Adriatique. Sa mère était considérée comme Manichéenne, donc initiée à certaines formes religieuses hérétiques qu'on retrouve, bien loin dans le moyen-âge, précisément dans ces régions de l'Adriatique, le patarénisme bogomile, qui s'est maintenu en Bosnie jusqu'au XV-e siècle. Et il croyait pouvoir affirmer qu'il descendait de Pompée; son neveu s'appelait Pompée lui-même, de sorte qu'il n'y a pas là seulement une prétention, mais comme une tradition dans la famille.

Arrivé au pouvoir, l'empereur, beaucoup plus latin qu'on ne le croirait, donne à l'Église d'Orient un chef dans Macedonius. Ce nom même de Macedonius, qui aura la direction de la politique religieuse pendant longtemps, dit aussi que c'est la forme latine de l'Orient qui s'affirme et qui bientôt prendra un autre caractère plus expressif, un caractère politique et militaire, qui mènera à la conquête de Justinien dans le monde occidental.

L'attitude de l'empereur, une fois fixée, sera maintenue. Mais voici qu'à Constantinople, à partir de 506, on observe un changement. Ce changement a été attribué par Mgr. Duchesne, et avec raison, à une personnalité orientale d'un caractère très remuant, qui, dès le début, a eu la puissance d'opinion et de croyance nécessaire pour s'imposer au patriarche: c'est Sévère. Il est né en Asie. Il a fait ses études à Alexandrie. Il a été baptisé, suivant une curieuse coutume orientale, à un âge avancé. S'étant formé dans ce milieu, il est l'adversaire déclaré de la tendance que représente Macedonius. Son influence s'exercera sur la Cour, et surtout sur une partie très combattive de la

population de Constantinople qui est formée par les moines, moines de Jérusalem, moines de Syrie et d'Asie Mineure, et, surtout, moines de Constantinople, qui ont pour centre le monastère des Acémètes. Cette institution des moines reste étroitement reliée à la formule admise. Mais Sévère s'en soucie très peu. Ce n'est pas dans un monastère qu'il devait avoir trouvé lui-même sa direction religieuse. De sorte qu'ayant gagné la Cour, et pouvant disposer, à compter d'un certain moment, d'une partie de cette plèbe de Constantinople, toujours disposée à des troubles, capable d'interrompre le service divin par le cri de: **Crucifixus pro nobis!**, „Jésus a été crucifié pour nous", il arrive d'abord à détruire le crédit de Macedonius et à amener, en 511, à la suite d'une série de scandales, la déposition du patriarche.

Ce n'est pas, bien entendu, Sévère qui le remplacera. Il obtiendra un autre siège patriarcal, celui d'Antioche, mais, d'Antioche, il exercera une influence continuelle, bien que non encore décisive, sur le monde constantinopolitain.

Aussitôt que Sévère est patriarche d'Antioche, des synodes commencent à se rassembler en Asie Mineure; l'un se tient à Sidon, un autre, à Tyr. Le patriarche de Jérusalem, Élie, qui était orthodoxe, est contraint de quitter son siège. Son successeur, Jean, cependant, appartient à la même direction.

On peut dire que, vers la fin du règne d'Anastase, par le décret monophysite de 512, la direction orientale s'est imposée définitivement dans la conduite de l'Église de Constantinople.

Mais les adversaires des tendances orientales, les représentants du latinisme, ceux qui s'appuyaient sur

les populations riveraines de l'Adriatique et du Danube, ceux-là n'avait pas perdu toute confiance dans la victoire religieuse.

Il y avait encore des antagonismes de races, des formes d'esprit différentes, qui cherchaient, dans un débat de cette nature, la possibilité de s'affirmer et de vaincre.

Voici d'abord, comme adversaire des Orientaux, Aréobinde, un des chefs militaire de l'Empire d'Orient, qui est proclamé empereur par les moines. Ces moines avaient résolu de n'abandonner à aucun prix l'orthodoxie, de combattre l'hérésie par tous les moyens et d'aller même pour l'écarter jusqu'à la révolte. Voici qu'il vont jusqu'à imposer un empereur de leur choix. Mais Aréobinde ne régna pas. Le vieil Anastase tenta de pacifier la populace de Constantinople et y réussit en pénétrant dans l'hippodrome, alors que la multitude des rebelles s'était rassemblée dans le forum de Constantin. Ce fut sa dernière victoire. L'entreprise qui avait consisté à couronner un empereur strictement orthodoxe avait donc avorté.

Mais on trouvera ainssitôt le vrai chef du mouvement: Vitalien.

Un fragment de Jean d'Antioche, heureusement préservé [1], nous fait connaître l'importance de la personnalité de ce guerrier. Bien entendu, Jean, un Oriental très fidèle à l'Orient, se déclare adversaire de Vitalien; c'est pour lui un „pauvre homme", un „anthropiskos". Ce „pauvre homme", cependant, se trouve avoir, dès le début, une énorme influence. Fils d'un latin, de Patri-

[1] V, 32.

ciolus, — le nom est caractéristique, — natif de Zaldava ou de Zaldapa, sur le Danube, il a vécu dans le même monde qu'Aétius et que Marcellin. On a en lui un représentant d'une haute envergure de cet esprit latin de la péninsule qui soutient l'orthodoxie, qui s'y accroche, non par conviction religieuse, mais parce que l'antagonisme de race trouve là une occasion de se manifester.

Parti de sa Zaldapa, il a déjà une influence sur toute cette Mésie Inférieure qui, à cette époque, offre un caractère qu'il faut bien connaître. Un monde nouveau se lève dans ces régions, et ce monde nouveau, à demi-barbare et à demi-romain, se manifeste, non pas dans la forme grecque, mais dans la forme latine.

Le mélange entre Germains et Romains était très avancé à cette époque, puisqu'un Bleda, qui porte le même nom que le frère d'Attila, est évêque chrétien, puisque Fravita, portant un nom barbare très caractéristique, peut être chef de l'Église d'Orient. A côté des descendants de colons romains, à côté de ces Goths romanisés, il y avait des Huns qui fraternisaient avec les Germains, leurs sujets. Toute cette population chrétienne, „latine", trouve en Vitalien un chef énergique, natif de ces contrées: le mouvement de réaction contre l'Orient se prononce, s'appuyant sur le dogme romain.

L'Occident vaincra donc l'Orient en partant des provinces soumises à l'Empire d'Orient lui-même.

Vitalien dispose d'une armée formidable, qu'il conduira deux fois sous les murs de Constantinople. L'action qu'il a menée forme sans doute un des chapitres principaux de l'histoire de l'empire d'Orient au VI-è siècle. Il eût occupé pendant de longues années

la scène s'il n'avait pas été assassiné, — on verra bientôt dans quelles conditions, — par quelqu'un qui représentait les mêmes tendances et qui ne pouvait sans doute pas supporter d'avantage un rival aussi agissant. Sans cela, très certainement, l'influence de Vitalien aurait encore grandi.

L'armée de Vitalien est nombreuse; elle est pourvue de chars de guerre. Au moment où l'assaut commence, on entend les clameurs formidables des combattants. C'est d'ailleurs une coutume qui s'est perpétuée parmi tous ceux qui, plus tard, se sont établis dans la péninsule des Balcans. Il a une flotte d'une importance toute particulière, une flotte danubienne. Avoir à cette époque une flotte sur le Danube, cela signifie que ce fleuve était resté romain. Cette flotte danubienne dont dispose le maître de la Mésie Inférieure, compte deux cents embarcations. Bien entendu, ce ne sont pas des galères, mais de ces „monoxyles“ que les Goths de Crimée ont pendant longtemps employés contre Byzance et que, plus tard, les Cosaques du Dniéper conduiront contre la Constantinople ottomane.

Il a, pour former ses troupes et armer ses vaisseaux, un contingent qui est visiblement balcanique, et non barbare, qui appartient au monde latin devenu tout à fait rural. Ce sont des „agricolae“, des „agrikoi andres“, des ruraux. Avec ces ruraux unis à ses Goths, il arrive à vaincre tous ceux que l'Empire dirige contre lui.

Ces personnages portent aussi des noms latins. Vitalien remporte des victoires sur Constantin de Lydie, sur Célérius, sur Maxence, fils d'un duc et lui-même préfet de Mésie, sur Carinus, sur Eusignius. Pour le vaincre, à Sozopolis, près de la Varna actuelle, en 515, l'empereur dut envoyer les Huns d'Alathar, qui

criaient contre les Huns sabires, partisans de Vitalien. Le chef des rebelles tomba entre le mains de ses adversaires par suite de la ruse d'un de ses soldats qui hélaient l'ennemi comme le faisaient ceux de l'empereur.

L'opposition du siège pontifical de Rome a produit donc son effet sur le rivage opposé de la Mer Adriatique. Presque tous les évêques, sauf celui de Thessalonique, auquel Hormisdas opposera l'évêque de Nicopolis, déclarent pour l'orthodoxie et se soumettent à l'autorité du Pape romain. En même temps, l'armée reste fidèle au dogme orthodoxe, et ses chefs militaires demeurent les défenseurs de cette même cause. De sorte que Vitalien, avec les siens, ces évêques avec leurs ouailles, tout ce monde constitue une masse formidable pour combattre l'orientalisme en Orient et préparer l'avènement d'un empereur nettement latin. Cet empereur latin sera Justin.

Justin est un ancien officier qui dispose d'une grande influence dans le Sénat. C'est un fils de paysan, né dans un centre latin, à Bederiana. Il savait plus ou moins le grec, l'ayant appris comme soldat de l'Empire. Il prétend tenir son autorité d'une forme qui n'est pas celle de l'Orient. Il n'arrive pas au trône à la suite d'un mariage avec quelque impératrice veuve. Bien qu'ayant beaucoup de partisans à la Cour d'Anastase, bien que soutenu par l'armée, il tient à affirmer que, s'il est empereur, il l'est par l'action des chefs légitimes du monde constantinopolitain, par l'action aussi du Sénat et de la souveraineté armée, du „firmississimus exercitus“ [1].

---

[1] Amplissimi proceres sacri nostri palatii, sanctissimus senatus, firmissimus exercitus.

Jamais encore avant lui aucun empereur d'Orient n'avait été choisi comme le fut Justin, qui avait tenu à être investi du pouvoir par ceux qui le donnaient habituellement à l'empereur d'Occident.

Même si Justin n'avait pas été disposé à suivre en Orient une politique latine, il y aurait été contraint. Lors de son avènement au pouvoir, il avait pour concurrent un certain Théocrite, représentant le monde oriental, candidat sûr d'être élu et qui a dû son échec à ces pratiques. Au moment où il arrive au pouvoir, il trouve à Constantinople Vitalien. Dès que celui-ci est prévenu qu'un empereur orthodoxe est nommé, il emploie les grands moyens et veut faire occuper la capitale. Il rassemble, contre les fauteurs de l'hérésie, ses partisans et fait acclamer l'orthodoxie sans demander la permission du nouvel empereur, homme très simple et n'ayant guère d'opinion sur ce sujet, du moins pas d'autre opinion que celle qu'il tenait instinctivement de son origine. Il fallait faire proclamer la vraie foi à Sainte-Sophie. Justin y acquiesça.

Pour en être bien sûr, on demanda la réunion immédiate d'un synode, afin que ce synode confirme la stricte orthodoxie du concile de Chalcédoine et déclare qu'elle sera exclusivement la religion de tout l'Empire romain. Dans le préambule de la décision concernant la réintroduction de l'orthodoxie, il est dit que ce changement a été acclamé par tout le peuple, enthousiaste, et par tout l'ordre monacal: „omnis populus et monachicus ordo“ [1].

Aétius, celui qui avait commencé le schisme, est condamné. On invite le Pape à venir à Constantinople

---

[1] Mansi, *Concilia*, VIII, 1049 et suiv.

pour affirmer son triomphe. Et un autre Pape y viendra de fait, bientôt, au nom de l'Occident, vers lequel se dirigent ses sympathies. Car Justin n'a a pas été seulement couronné par un patriarche de l'Orient qui n'était plus schismatique, mais il voulut l'être une seconde fois, en recevant la couronne des mains mêmes du chef de l'orthodoxie, c'est-à-dire du Pape.

Tout d'abord, celui-ci refusa le voyage de Constantinopie, qui pouvait être dangereux pour lui. Il y envoie ses ambassadeurs. Lorsque ceux-ci arrivent, Vitalien se rend au devant d'eux. Ils resteront longtemps dans la capitale de l'Orient, où ils trouveront, non seulement l'appui de celui-ci, mais en même temps celui de toute la famille de Justin, ainsi que des membres restés orthodoxes de la famille d'Anastase, du fils de l'ancien empereur romain Olybrius, d'Anitia Olybria qui, à côté de Pompée, le neveu d'Anastase, et à côté de Justinien, le neveu du vieil empereur Justin, forment le rempart de l'orthodoxie. Et, si Vitalien succombe, assassiné, c'est parce que ce Justinien entend rester, lui, le chef de ce mouvement qui avait des origines beaucoup plus lointaines et un chef beaucoup plus respecté que ce jeune homme, lequel entendait se frayer le plus tôt possible le chemin du trône.

Mais voici encore une puissante manifestation de cet esprit du Balcan resté latin et qui dominera tout l'Empire, jusqu'à vouloir le réintégrer sous une forme latine.

Rome n'approuvait pas le fanatisme avec lequel le parti de Vitalien et de Justinien entendait rétablir à Constantinople l'orthodoxie. Ce parti était prêt à recourir, contre ses adversaires, aux persécutions sanglantes. Or ces idées allaient à l'encontre des idées

romaines. Le Pape désirait plutôt une pacification générale et définitive, basée sur des concessions réciproques. Il aurait fallu condamner un certain nombre de patriarches, et la population de Constantinople tenait à voir ménagés ces anciens chefs de l'Église. Et il y avait de plus des personnalités plus ou moins douteuses auxquelles le Pape ne voulait pas s'en prendre, alors que Justinien, qui ne poursuivait pas seulement un but religieux, entendait se débarrasser de tous ses rivaux sous le prétexte qu'ils avaient attaqué l'orthodoxie. De plus, on trouvait, parmi les moines de Constantinople, des représentants de cette orthodoxie persécutrice que Rome n'entendait pas encourager.

Mais, à un certain moment, alors que Vitalien vivait encore, voici que se présentent à Rome, sous le pontificat d'Hormisdas, des moines venant de Scythie, la Scythie Mineure, la Dobrogea de l'heure présente [1]. Il y avait, là-bas un évêque, Paternus, qui résidait à Tomi, capitale de la province, ce Paternus qui avait des goûts artistiques, et dont on a trouve une bague sacrée dans des fouilles faites à Pultava. Paternus tenait à l'orthodoxie. Mais d'autres la voulaient intransigeante et même persécutrice. Ils avaient toute une doctrine, que je n'ai pas l'intention de résumer, mais qui peut être définie en une formule brève. Ils reconnaissaient bien l'unité de la nature du Christ, mais dans la seule conception que la raison humaine peut se faire de la personnalité du Christ. Cela suffisait pour être traité d'hérétique et d'eutychien, partisan d'Eu-

---

[1] Sur cette affaire ;voy. Migne, *Patrologia latina*, LXIII, LXXXI; *Patrologia graeca*, LXIII, c. 363 et suiv.

tyche, par les Romains. Mais, eux, ils déclaraient être parmi les adversaires acharnés de Nestorius, de l'ancien nestorianisme.

Ces moines étaient des adhérents de Vitalien, et il y avait, même à côté d'eux, à côté du théoricien du mouvement, Jean Maxence, de leur ami, l'écrivain Denys le Petit, un certain Léonce, parent de l'ancien rebelle.

Ils arrivent avec leur profession de foi, avec ce chef capable de rédiger toute une série d'écrits religieux, pour combattre les adversaires, à Constantinople. Ils s'y trouvent dans ce milieu d'orthodoxie exagérée qui les repousse.

Alors, ces représentants de l'esprit latin dans les Balcans, ces moines qui ne consentent pas à accepter la direction des anciens moines de Constantinople, parce qu'eux sont des ruraux, des provinciaux apportant avec eux l'esprit de ces régions lointaines, se dirigent sur la Rome du Pape et y arrivent. Ils lui présentent leurs écrits; ils demandent qu'on passe par dessus le concile de Chalcédoine et qu'on en arrive à une forme tellement définie qu'il soit à jamais impossible de restaurer l'ancien nestorianisme.

Le Pape, qui attendait des nouvelles de ses légats à Constantinople et qui voulait connaître les décisions de ce monde constantinopolitain dont il n'entendait pas se séparer après la victoire commune, lui, qui avait besoin de Constantinople, surtout pour combattre l'opposition de Thessalonique, — opposition qui allait jusqu'à des scandales publics, jusqu'aux coups, — repousse ces écrits.

Alors ces provinciaux, ces „paysans du Danube" (car les moines sont de vrais paysans du Danube, si-

non dans le dogme, au moins dans leur manière de réformer, dans l'énergie farouche avec laquelle ils conduisent leur lutte), font appel au peuple de Rome, à ce **populus** de Rome, qui gardait encore une grande autorité, étant le représentant de la tradition, et qui, bientôt, disposera de la cité des Papes, après l'ère des Goths et après l'occupation ultérieure des armées de Justinien.

Les moines se présentent donc devant les statues des „anciens rois", et, suivant une coutume que nous ne connaissons pas d'une autre source, ils demandent au peuple de se prononcer sur la question[1].

Le Pape Hormisdas, dans la lettre qu'il écrit à Justinien, prétend que le mouvement a été tellement énergique, que l'influence de ces moines bizarres, venus du fond de la péninsule des Balcans, était tellement menaçante, qu'on pouvait craindre des troubles à Rome. Car il a voulu les faire arrêter, mais il a rencontré, de la part du peuple romain, une opposition si décidée, qu'il a reculé.

Les moines scythes ont pu reprendre, non le chemin de Constantinople, car Justinien demandait deux d'entre eux pour les punir d'être allés à Rome, mais un autre pour revenir dans leur Scythie Mineure.

C'est alors que Vitalien fut assassiné. Justinien resta donc le chef du parti orthodoxe et latin, et cette situation ouvre le dernier acte de ce drame.

Le Pape est invité alors à venir à Constantinople. Théodoric, qui avait des questions à traiter avec l'em-

[1] Circa regum statuas inclamaverunt... Progressi ad publicum... In locis publicis populum contestari; loc. cit., col. 104 et suiv.

pereur d'Orient, consent à son départ. Jean arrive. Il est accueilli par les chefs des Grecs. Rome disait toujours: „Grec“ et „Grèce“ lorsqu'il s'agissait des choses d'Orient; c'était son arme contre les adversaires de sa toute-puissance.

Accueilli donc par les chefs des Grecs, il est mené en procession à travers les rues de Constantinople, acclamé sans cesse par le peuple orthodoxe, entouré par les moines.

Et c'est alors que Justin demanda à être couronné une seconde fois par le Pape, qui en devenait comme le chef de la latinité entière.

*

Le conquête de Justinien, l'acte militaire qui s'est accompli ultérieurement, n'est rien autre chose que la réalisation d'une situation créée déjà dès le rétablissement de l'orthodoxie, par les latins et sous une forme latine, dans la péninsule des Balcans, sous la forme éclatante de cette consécration de l'empereur d'Orient des mains d'un prélat latin en Orient.

Ce ne sera donc pas sous Justinien l'Orient qui viendra conquérir l'Occident; ce sera l'Occident qui, s'étant créé une clientèle dans la région latine de la péninsule des Balcans, arrivera, par Constantinople conquise sous l'enseigne de l'orthodoxie, à la conquète de l'Italie, à ce dernier acte d'une grande restauration.

C'est une intégration romaine qui s'accomplira, mais c'est surtout une intégration latine.

CHAPITRE III.

Justinien et sa conception d'Empire.

Lorsque Justinien est arrivé à être chef de l'Empire (pas de l'empire d'Orient, car il n'y en a qu'un seul, indivisible dans son essence et conservant même dans ses manifestation pratiques quelque chose de cette unité principale), lorsqu'il est arrivé à imposer, avec le concours des moines de Constantinople restés orthodoxes, une direction religieuse qui se séparait complètement du monophysitisme asiatique, lorsque, par conséquent, le point de vue religieux de l'Occident représenté par les Papes est arrivé à s'imposer à l'Orient, lorsqu'il y a eu en même temps un seul Empire avec un seul chef et une même vie religieuse dont la direction était donnée par le Pape, la conséquence nécessaire devait être la conquête de l'Italie par Justinien.

De sorte qu'il ne faut pas supposer, comme on le fait ordinairement, que c'est une ambition, je ne dirai pas vulgaire, puisqu'elle n'aurait pas été vulgaire, mais une ambition qui aurait pu ne pas être réaliisable et qui, réalisée, n'a pas été durable, qui a mené Justinien à la conquête de l'Italie. On s'imagine toujours qu'il y a dans ce vieil empereur un peu du Louis XIV ou du Frédéric II, qu'il avait lu certains ouvrages de

l'antiquité, qu'il antrevoyait la possibilité d'accroître indéfiniment, à l'assyrienne, l'étendue de ses territoires et le nombre de ses sujets et que son plus grand désir aurait été d'être célébré comme Alexandre-le-Grand.

Il n'y a rien d'Alexandre-le-Grand dans Justinien; il y a quelque chose de très paysan dans cet homme, de très pratique et parfois même de très simple, de naïf. Justin, son oncle, a gardé ce caractère rural jusqu'à la fin de son existence, ainsi que le caractère du simple soldat de fortune arrivé à avoir des accointances dans le monde des courtisans et arrivé à s'imposer de cette façon. Le neveu était passé par des écoles, mais cependant son caractère de paysan roman, de paysan latin des Balcans, était resté. Si, cependant, il a été amené à entreprendre la conquête de l'Italie, avec des moyens médiocres, avec des chefs qu'il a dû changer, s'il est arrivé à conquérir l'Italie, il a été amené à cette conquête aussi par cette qualité qu'avait l'Empire d'Orient, de s'être formé sur la base unique de la „thalassocratie", de la domination sur la Mer.

Justinien avait la possession de la Mer Noire et celle des deux rives du Danube. Il a fondé des établissements importants dans ces régions. Les anciennes tours de bois ont été transformées par lui en des cités de pierre. C'est du moins Procope qui le dit dans son ouvrage sur les „édifices". Mais je dois ajouter que Procope flatte un peu son maître, puisque des recherches archéologiques faites dans la Scythie Mineure ont montré que, loin de transformer des tours en des cités, il transformait parfois des forteresses en tours. On voit très bien qu'à l'epoque des invasions slaves, Justinien a réduit l'étendue des anciens murs à ce que

le maigre **manipulus** de soldats dont il disposait sur place pouvait défendre.

Il a donc été en grande partie maître militaire de la péninsule des Balcans. J'ajoute autre chose encore: Justinien n'aurait jamais négligé la péninsule. Il ne l'aurait pas fait à cause de son origine et de ses adhérences, à cause, sans doute, de ses nombreux parents qui vivaient dans une condition très modeste et dont certains n'en seraient pas sortis s'il ne les avait accueillis à sa Cour pour leur donner des fonctions et des rangs militaires. Il y tenait de la même façon que tel Vizir ottoman du XVI-e siècle, un des plus célèbres, Mohammed Socoli, qui, étant Bosniaque, a toujours tenu à sa Bosnie, de sorte que, plus tard, lorsqu'on voyait un beau caravansérail, une route bien tracée et bien pavée, un édifice d'une certaine importance, on disait: „C'est un cadeau fait par Mohammed Socoli à sa patrie".

Il a prouvé son intérêt pour la région dont il était originaire par ses fondations militaires, et aussi par la création d'une métropole religieuse, la Prima Justiniana, dans la localité qui lui avait donné le jour.

Cependant ce qu'il lui fallait, comme à n'importe quel autre empereur byzantin, c'était la liberté de la mer. Pour nourrir cette grande capitale de Constantinople, on ne pouvait pas faire appel à l'agriculture de la Thrace, et il ne faut jamais oublier que cette Thrace était très souvent traversée par les bandes des barbares, les Slaves arrivant jusqu'au long mur d'Anastase. A un certain moment la Serbie actuelle a été fondamentalement ravagée par ces bandes de Huns et d'„Esclavons", de Slaves établis en Pannonie ou sur la rive gauche du Danube.

Donc, pour ravitailler sa capitale, il fallait à Justinien les blés de l'Égypte et, pour avoir les blés de l'Égypte, il lui fallait une mer libre. Mais chez les Vandales qui possédaient le Nord de l'Afrique il y avait ce roi qui, bien qu'allié à l'empereur Théodose par les femmes, avait gardé tout ce qu'il fallait en fait de convoitises et d'agitation barbare pour empêcher cette communication directe, d'une utilité absolue, entre la côte septentrionale de l'Afrique et Constantinople. Ne pas avoir la liberté des mers, c'était, au VI-e siècle, beaucoup plus que ne le sera, au XVII-e, à l'époque de Louis XIV, voir la Méditerranée à la discrétion des Barbaresques.

Car les Vandales remplissaient à cette époque le rôle des Barbaresques. Mais, pour avoir l'emplacement de l'ancienne Carthage, il faut être tout de même maître de la Sicile; or cette Sicile appartenait, au moins en partie, aux mêmes Vandales, de même que la Corse, la Sardaigne. Théodoric, le roi ostrogoth dominateur de l'Italie, leur avait donné Lilybée, une des places les plus importantes de la Sicile, et, bien entendu, pas seulement la cité de Lilybée, mais aussi une région qui aurait été plus ou moins équivalente à cette ancienne possession phénicienne, carthaginoise de la Sicile qui se trouvait à côté de la possession, beaucoup plus étendue et plus durable, des Grecs, Syracuse et autres places de la colonisation hellénique.

Donc nourrir Constantinople c'était avoir la domination de la côte africaine, et avoir la domination de la côte africaine, c'était pouvoir s'appuyer aussi sur la Sicile. En Sicile, on rencontrait les Goths de l'Italie, maîtres de la plupart de l'île. La campagne contre les Goths d'Italie s'imposait donc de ce côté, et elle s'imposait d'une autre côté aussi.

Entre l'Orient et l'Occident, entre l'Italie et la péninsule des Balcans, il y avait deux communications possibles. L'une de ces communications se faisait par mer. La deuxième, qui se faisait par terre, avait été jadis d'une très grande importance; c'était la grande voie de commerce et des armées qui passait à travers la Pannonie.

Cette Pannonie et ce Norique étaient en ce moment habités par les Gépides et les Lombards, qui allaient descendre, surtout les Lombards, du côté de l'Italie, vers la fin du VI-e siècle. Il y avait aussi dans les environs des Huns, qui se sont fait appeler plus tard les Avares: c'était la même population touranienne.

Il ne faut point s'imaginer que ce territoire des Gépides et des Lombards et des Huns ou Avares était un territoire inabordable, qu'il était imperméable aux influences économiques et politiques de l'Empire. Au contraire, ici encore entre l'Occident et l'Orient il y avait sans cesse des rapports, je ne dirai pas par des agents impériaux, mais par des protégés, sans doute. Dans les querelles entre Germains d'un côté et Touraniens de l'autre, dans celles, incessantes, entre Gépides et Lombards et entre tel et tel prétendant qui voulaient avoir la domination sur une de ces populations[1], il y avait toujours le moyen de se glisser, de

[1] Conflit entre Gépides et entre Goths à Gratiana (Procope, *De bello gothico*, I, 3). Hérules païens qui passent le Danube en tuant et brulant (I, 14), battus, ramenés dans leurs foyers du „désert" près des Ruges, puis menés vers les Gépides par la famine; placés auprès d'auxiliaires chrétiens. Conflits entre Lombards et Gépides du côté de Sirmium et Singidunum, d'Ulpiana, de la Dacie; IV, 25. Aussi des notions sur les barbares de l'intérieur. Sur les Slaves, Antes, Vénètes, Spores, I, 27; III, 14, 22, 38, 40.

gagner des amis, d'écarter des ennemis, de disposer enfin de ces populations.

C'était encore une région de conflits, ce monde barbare intermédiaire, confus, incapable de vivre par lui-même, étant en même temps sujet au prestige du grand roi germanique de l'Occident et aux séductions, de flatteries, de titres, de présents, de „tributs", du maître impérial de l'Orient.

Il y avait donc la possibilité d'un double conflit dans cette région aussi: conflit pour la possession de la Mer, commençant par les Vandales pour arriver aux Goths; conflit pour la possession de la voie de commerce du territoire habité par ces barbares avec l'Italie royale de Théodoric aux allures impériales gênantes [1], qui parlait dédaigneusement des „Grecs" [2].

Ceci suffirait pour expliquer matériellement et économiquement les campagnes de Justinien, cette longue série de campagnes qui ont amené une soumission passagère de Rome et de l'Italie à l'Empire.

Mais il y a aussi autre chose, et c'est cette chose qui doit ressortir surtout de cet exposé; il y a une autre explication qui n'écarte pas l'explication matérielle, économique que nous avons donnée, mais qui la dépasse.

Ce latinisme vainqueur à Constantinople par Justinien, qui venait après Vitalien, après tout ce que celui-ci avait préparé auparavant pour la victoire de Justinien,

---

[1] Il vécut, dit Procope, „sous le titre de roi, car les barbares ont accoutumé de nommer ainsi leur chefs", mais il exerça „tout ce qui concorde avec la nature d'un empereur", de forme (λόγῳ) un usurpateur (τόραννος), „mais de fait un vrai empereur, qui n'était inférieur à acun de ceux qui ont eu dès le début cette dignité (τιμὴ); *De bello gothico*, I, 1.

[2] Cf. Cassiodore, *Varia*, II, 6b.

devait naturellement chercher son centre à Rome. L'esprit occidental, se basant sur cette population latine de l'Adriatique et des bords du Danube, avait conquis pour sa formule religieuse et pour ses habitudes politiques la péninsule des Balcans, et maintenant il s'en revenait chez lui.

C'est, — je l'ai dit —, une intégration, mais pas l'intégration résultant de l'ambition d'un empereur d'une valeur extraordinaire. Le règne de Justinien eut une très grande importance dans l'histoire, mais cet empereur n'était pas une très grande personalité. Ce qui était plus puissant que Justinien c'était l'esprit qui, parti des bords du Danube, a fait la carrière de Vitalien et s'est installé ensuite aussi bien au palais de Magnaure qu'à Sainte-Sophie et qui maintenant demandait Rome comme son centre nécessaire.

La faculté d'entrer en Italie et de commencer la guerre était déjà donnée. Justinien ne pouvait pas être pour les Italiens, pour les Romains que la chronique de Procope appelle aussi des „indigènes", des ἐγχώριοι[1], un étranger. Il y a eu des personnes qui ont voulu donner ce caractère à l'armée qui aurait été simplement conquérante, et nous verrons bientôt quelles étaient ces personnes et à quelle catégorie nationale et politique elles appartenaient. Mais Justinien était en Italie avant le moment où le premier soldat byzantin eût pénétré par la voie de terre ou eût débarqué en Sicile; il était empereur là-bas. Et il y a dans une chronique contemporaine tel passage dont M. Gaudenzi

[1] Δεκεννόβιον τῇ λατίνων φωνῇ καλοῦσι οἱ ἐπιχώριοι; Procope, *De bello gothico*, I, 11; cf. I, 12. Le chroniqueur s'étonne de trouver des villes dont les habitants n'ont pas été „barbarisés" (βεβαρβαρωμένοι); *ibid.*, I, 21-22.

donne une explication qui doit être admise et retenue: il est dit que l'empereur d'Orient avait confié l'Italie à Théodoric „jusqu'au moment où il y viendrait lui-même", „loco ejus dum adveniret, tantum praeregnaret"[1].

J'ai dit que la situation de Théodoric est tout à fait différente de celle des autres rois barbares. Théodoric est un délégué intérieur de l'Empire existant. Pour les Wisigoths des Gaules, c'est autre chose; ils se sont établis sans demander la permission à personne et l'empereur les a reconnus à une certaine époque comme fédérés. Or être chef de fédérés et délégué d'un maître impérial ce sont deux choses tout à fait différentes. Le fédéré a les droits qu'il s'est gagnés; l'empereur le distingue en lui envoyant des cadeaux, en le créant proconsul ou patrice, les titres que portent les chefs barbares des Gaules. Lorsque la situation politique est de façon à demander une déclaration de la part de ces chefs barbares, on verra le roi des Burgondes Sigismond déclarer que Théodoric, son ennemi à ce moment, est seulement le **rector** italien, l'administrateur, celui qui „régit" l'Italie, tandis que l'„augustus", le César, c'est l'empereur de Byzance, et il dit quelque chose comme ceci: „Ce pays vous appartient beaucoup plus à vous qu'à moi; moi, je n'ai seulement que le soin de vos sujets", ce qui contient aussi une certaine dose de flatterie, déterminée par la situation[2]. Procope se plaint de ce fait qu'alors que le roi de Perse

---

[1] Loc cit., pp 12-14.

[2] Cf. *Monumenta Germaniae Historica*, VI, p. 314.—„Vester quidem est populus meus et plus me servire vobis quam illi praesse delectat... Meae militiae rudimenta quae, genitore quidem meo superstite, nutristis".

n'a pas le courage de frapper des monnaies d'or, car la monnaie d'or est un privilège impérial, cette monnaie d'or est frappée par les chefs francs des Gaules. C'est bien naturel, parce que ces chefs francs, comme les chefs wisigoths, comme les Burgondes, doivent à eux-mêmes ce qu'ils sont, tandis que Théodoric, lorsqu'il est venu en Italie, n'était pas même roi. Il était le chef d'une partie des Ostrogoths, fils d'un roi. C'est seulement après le conflit avec Odoacre, après la mort de celui-ci, tué par la main de Théodoric lui-même et après la disparition du fils d'Odoacre, auquel son père avait donné, paraît-il, le titre de César, c'est après cela que les siens l'ont proclamé roi [1]. Mais, pour l'Empire, il a été ce qu'ont été plus tard les empereurs de l'Italie au nom de l'empereur d'Orient: il était un exarque.

On a cherché à trouver le sens exact du mot „exarque". Exarque signifie „délégué". Le Métropolite de la Valachie, au XIV-e siècle, s'appelait évêque de son pays, et en même temps, „exarque des montagnes", parce que le Patriarche de Constantinople, ne voulant pas créer un Métropolite, confiait seulement une délégation permanente à son représentant sur les versants des Carpathes.

En théorie, rien n'appartient en propre à un „exarque" barbare. Il doit observer „les lois des Romains". On ne peut pas lui élever une statue dans la cité sans mettre à sa droite la statue de l'empereur. Il peut nommer des consuls, mais ces consuls doivent être approuvés par Constantinople; l'empereur envoie leurs

[1] Voy. Gaudenzi, ouvr. cité, p. 20.

codicilles de ces consuls[1]. Il ne peut pas dater ses actes autrement qu'en mettant l'empereur en première place. S'il a porté la pourpre, les chefs de Francs l'ont portée aussi, au moins d'après le témoignage de Grégoire de Tours; mais il ne portera jamais la couronne: il portera un diadème orné de perles, mais il ne portera jamais ce cercle, ce bandeau qui distingue l'empereur, — jamais, jusqu'à la révolte gothe. Ce n'est que lorsque Justinien a attaqué l'Italie ostrogothe, lorsque les Goths, avec un chef qui n'était pas reconnu par Constantinople, se sont crus dégagés de tout devoir. que la révolution gothe a pris les insignes impériaux.

Je sais bien que M. Gaudenzi[1] prétend avoir trouvé deux passages dans lesquels Théodoric se serait arrogé la qualité impériale, et il les met à côté de telle inscription dans laquelle le même se serait nommé „Augustus", tout en faisant observer lui-même que l'„Augustus" était devenu un titre que l'on donnait aussi aux rois francs. Le premier de ces passages se trouve dans une lettre adressée à un fonctionnaire; on lui dit que ces mérites ont attiré l'„oculus imperialis", l'„oeil de l'empereur". Dans le second de ces passages il est question d'un roi barbare auquel on dit que son mariage avec une nièce de Théodoric lui donnera, en dehors de la qualité royale de son sang, une attache avec la famille impériale („imperialis sanguis").

---

[1] „Les Goths ont admis", dit Procope (II, 6), „aux Romains de faire venir annuellement la dignité des consuls de l'empereur des Orientaux." Parfois on ignore le nom du consul en fonctions; on dit: „qui de Oriente nuntiatus fuerit" (Gaudenzi, ouvr. cité, p. 37).

[2] Loc. cit., p. 30. Les passages cités dans Cassiodore, *Varia*, IV, 1; VIII, 18.

Or ces deux passages s'expliquent très bien. Si le fonctionnaire était consul, il était consul au nom de l'empereur de Constantinople et la nièce de Théodoric pouvait très bien être apparentée par sa mère à la famille régnante d'Orient. Il n'y a aucune preuve précise du fait que cette double mention du caractère impérial soit en relation avec Théodoric et avec les siens.

Du reste, Théodoric lui-même a fait plusieurs fois des déclarations dans ce sens et il ne s'adresse jamais à l'empereur d'Orient sans employer les formules d'un sujet, sujet privilégié, il est vrai, mais ce sont tout de même les formules de quelqu'un dont la situation dépend de l'Empire [1]. Il a sans doute des droits réels, qui n'entrent pas dans la formule étroite d'un simple roi barbare, mais il ne s'est jamais permis, à côté de quelques édits que lui arrachait la nécessité, de changer quoi que ce soit aux „lois romaines", et, lorsque l'empereur lui parle, il le fait comme à quelqu'un qui a le devoir de n'en jamais sortir.

Théodoric est le vrai chef indépendant de ses barbares, sur lesquels l'Empire n'a aucun droit. Mais, aussitôt qu'il est question des Romains, ceux-ci sont administrés d'après les lois romaines et par des fonctionnaires qui, sauf quelques exceptions rares [2], sont des Romains d'origine.

Lorsque Théodoric mourut, il laissait une fille, A-

---

[1] Salutare praesidium quod ceteri dominantes jure suscipiunt quasi in vobis singulare aliquid inesse cognoscant. In republica vestra curam didicimus quemadmodum Romanis aequabiliter imperare possimus, etc., apud Gaudenzi, ouvr. cité, pp. 48-49.

[2] Gaudenzi, ouvr. cité, p. 30, un Wallia ; mais le nom seul pouvait être goth.

malassonte, qui avait été mariée à un Goth, Eutaric. De ce mariage était né un fils, Atalaric, qui prenait l'héritage de Théodoric. Il faut dire aussi que la délégation impériale accordée à Théodoric était une délégation purement personnelle, sans droit d'héritage. Celui qui venait après Théodoric avait le devoir de demander à Constantinople, d'abord une confirmation des „pactes“ et des „conditions“, un acte de reconnaissance, même un acte d'adoption. Car Théodoric avait été, d'après la formule byzantine, le „fils“ de l'empereur de Constantinople, Eutaric aussi; il fallait donc que leur successeur entrât dans cette filiation. L'Empire a le droit d'accepter ou de refuser. Dans le cas d'Atalaric, il a accepté.

Mais voici qu'après la mort de ce jeune prince, Amalassonte, „recommandée“ par son père (recommandée, **commendata,** cela signifie une ancienne coutume barbare qui s'est introduite à côté des coutumes romaines), est contrainte d'accepter comme époux, selon les uns, probablement, comme collègue, un vieux Goth du nom de Théodat, de descendance royale par sa mère vandale. Les relations entre Théodat [1] et l'Empire de Constantinople restent à fixer.

Pour la seconde fois après la mort de Théodoric, il y a quelqu'un qui ne peut régir l'Italie que par suite d'une délégation devant être renouvelée au moment même où change la personnalité qui administre l'Italie. Théodat a été aussi reconnu séparément, comme chef des Romains d'Italie, restant pour les siens, d'après les

---

1 Il n'y a plus rien de goth dans ce nom, demi-grec, demi latin, qui est calqué d'après le nom accommodé à la romaine de Théodoric-Dietrich.

coutumes barbares, le roi disposant de toutes les forces guerrières. Mais, bientôt, des dissentiments s'élèvent entre l'empereur et Théodat, et ces dissentiments permettent aux armées de Justinien d'entrer en Italie.

L'idée directrice pour Justinien est très claire. Il est d'abord le seul empereur. L'Italie lui appartient. Il n'a jamais pensé à céder la propriété de l'Italie aux chefs barbares qui la régissent. D'un autre côté, représentant de la latinité orientale, il entend conquérir cette Italie pour la faire rentrer dans l'unité latine: non seulement dans l'unité politique de l'Empire, mais dans l'unité instinctive latine, qui vient de trouver un moyen d'expression par l'établissement de Justin sur le trône de Constantinople.

De l'autre côté, il n'y a pas eu un des rois goths, Théodat lui-même, ses successeurs, Vitigès, Totila, qui n'eût pensé à un certain moment qu'il pouvait, non pas abdiquer une possession légale de l'Italie, qu il n'avait pas, mais rendre l'Italie, qu'il détenait à titre provisoire, à l'empereur.

Il y en avait qui offraient, comme, du reste, l'avait offert Amalassonte elle-même, prête à se retirer à Constantinople, la possession de l'Italie avec ses annexes, et, parmi ces annexes, il y avait la partie méridionale des Gaules. Il y en avait d'autres qui offraient seulement la Sicile et la Dalmatie, offre très intéressante, parce qu'au fond, sous le rapport matériel, il s'agissait de la possession de ces deux provinces absolument nécessaires à l'Empire, l'une pour avoir son entrée dans la péninsule des Balcans l'autre pour pouvoir dominer par la Sicile la mer. L'offre dernière de

Théodat, rendue par Procope[1], comprenait la Sicile, une couronne d'or, un contingent de 3.000 Goths, l'engagement formel de ne pas prononcer des sentences capitales, de ne pas nommer des sénateurs ni créer des patrices, de faire acclamer au cirque le César Justinien et de placer sa statue dans le forum. Ébrimond, gendre de Théodoric, passa du côté des Impériaux et devint patrice.

Successeur de Théodat, en 536, Vitigès, apres sa défaite (540)[2], s'est retiré à Constantinople; il est entré dans le monde officiel byzantin; il a reçu des fonctions, comme du reste Théodoric, avant son entrée en Italie, avait eu la même qualité à Constantinople.

Il n'y a que le dernier, Totila, qui, ayant pris la couronne impériale (les sources contemporaines le disent), n'a jamais rien abandonné de ses prétentions et, vaincu, est revenu à Constantinople en ennemi. Il y envoya ses vêtements couverts de sang avec la couronne aux pierres précieuses[3], et ces trophées furent jetés aux pieds de l'empereur devant le Sénat. Mais, dès que Totila parut, orné d'or et de pourpre, et jeta sa lance en l'air, c'était une déclaration d'indépendance en même temps qu'une manière de montrer qu'il mènera la guerre jusqu'au bout.

Il aurait été relativement facile d'imposer aux Goths eux-mêmes un renoncement qui aurait précédé la défaite et la ruine de toute une nation. Il y avait dans la

---

[1] Procope, I, 6, 24. Cf. II, 6.

[2] On lui avait offert la Lombardie; Procope, II, 22, 29.

[3] Vestimenta ejus cruenta cum corona lapidibus pretiosis exornata misit regiam urbem et jacta sunt ad pedes Imperatoris coram senatu.

population italienne, en dehors d'intéressés comme Cassiodore, qui méprisait les „Graeci“ et même les „Afri“ [1], des classes entières qui, haïsant les „chiens du palais“ [2], étaient favorables à la domination de Justinien: des bourgeois accueillirent avec des acclamations Bélisaire, commandant des armées byzantines, dans les villes qu'il avait conquises. Il y avait même des catégories de paysans qui, par opposition au régime goth, à cause des impôts trop lourds et surtout de l'expropriation ordonnée pour créer de grands domaines aux chefs des barbares, étaient partisans chaleureux d'un changement. Ceci même après que Totila en voulut faire des travailleurs libres [3], payant les anciens fermages. Il y avait dans le Sud de la péninsule une population grecque et juive [4] qui accueillit, Procope le dit expressement, les envahisseurs avec sympathie [5]. Le Pape lui-même, jusqu'à Silvère, soupçonné de trahir, de favoriser les Goths et envoyé à Constantinople pour y subir les pires injures de la populace, n'était pas insensible au souvenir de l'époque où l'empereur qui résidait à côté du successeur de S. Pierre était un orthodoxe, tenant à l'ancienne tradition religieuse.

Mais il y avait un grand désavantage dans les moyens mêmes dont se servait Justinien pour conquérir et dominer l'Italie, et en première ligne dans le caractère de l'armée dont il pouvait disposer.

---

[1] *Varia*, V, 17. Le roi lui-même parlait dédaigneusement de ces Grecs; Procope, loc. cit., II, 6. Γραικοί ἤ ἴσοι dit-il; *ibid.*, I, 29. Cf. *ibid.*, I, 23; III, 9. En Dalmatie les Goths envoyèrent, à côté d'un Grippa, un Romain, Asinarius (Procope, I, 7).

[2] Palatini canes; Boèce, *De consolatione.*

[3] Procope, III, 13. Bélisaire épargnait les paysans (*ibid.*, III, 1).

[4] Procope, I, 8, 10.

[5] Ses relations avec ceux de Calabre, I, 8, 1.

Cherchons dans la chronique de Procope, qui n'est pas toujours irréprochable en fait d'exactitude, mais qui donne des détails infinis sur les différents incidents dont se composent ces quelques dizaines d'années, les noms des chefs. Il faut bien se convaincre que l'armée employée par Justinien appartenait à titre personnel à Bélisaire, n'étant pas une armée d'Empire. C'était celle qu'un chef choisissait pour mener sa guerre à lui, de sorte qu'il y avait en Bélisaire du Bertrand Duguesclin. Dans la composition de ces troupes pouvait entrer n'importe qui avait confiance dans le chef avec le désir de s'enrichir par la victoire.

Sous Bélisaire comme sous son successeur, l'eunuque Narsès, la majorité des soldats était formée par des barbares et par des barbares d'Asie, portant des noms inintelligibles même s'ils parlaient cette langue grecque qui elle-même n'était pas sympathique. Les Goths s'en sont aperçus, et, à maintes reprises, lorsqu'il s'agissait de parler à la population, ils lui disaient qu'elle s'est trompée, que ce ne sont pas des Romains qui viennent, ainsi que l'espérait jadis Boèce, le philosophe frondeur, avant son supplice — „libertatem arguor sperasse romanam", dit-il dans son traité cité plus haut —, pour restaurer la liberté; que ce sont des Orientaux, des „Graeci" qui viennent pour la seule conquête, et on ajoutait même: des Germains, des Huns, le rebut de la barbarie du Danube et de l'Asie.

Il y avait en effet parmi eux des Vandales, il y avait des Isauriens, qui ont les noms les plus curieux, — des traîtres qui rendirent Rome à Totila —, des Cappadociens portant parfois des noms grecs, des „Massagètes", archers pillards, — ils s'appellent Boulgoudou,

Chorsamant, Bucha, etc —, probablement des Avars, des Perses, comme Artaban, Artasme et Cabad, de sang royal, des „Abigi“ on Abasgues du Caucase et des Ibères, parmi lesquels les parents d'un roi caucasien, Péranios, des Ciliciens, des Arméniens, avec Phazas et Pacor, des Persarmènes comme Varazès, des Tzanes, des Syriens portant le nom d'Antiochus, des Bulgares [1]. Il y avait beaucoup de Huns, qui s'étaient trouvés dans l'armée de Vitalien et dans les forces militaires impériales opposées à lui un peu auparavant, ainsi que dans la campagne contre les Vandales d'Afrique. On leur confiait les principales places; c'étaient des gens de confiance. Par exemple, à Naples conquise par Bélisaire et traitée avec une cruauté affreuse, le chef fut cet Antiochus, en Sicile Artaban, à Otrante Pacor.

A côté de ces représentants de l'Asie qui arrivaient à se faire entendre seulement en parlant cette langue générique qui était le grec, il y avait cependant aussi des barbares se trouvant au milieu des latins et latinisés en partie. Ces „Illyriens“ et ces „Thraces“ (c'est le nom que leur donne Procope) appartiennent, sans doute, non pas au monde germanique tout pur, car autrement il leur aurait donné le nom de ces Gépides, de ces Lombards, de ces Goths que l'historien connaissait très bien, lui qui avait fait la campagne et qui vivait dans ce monde très mêlé. Je crois plutôt que ces noms archaïques sont employés pour désigner une population en cours de transformation. On la nommait par un terme géographique, parce que sa qualité nationale ne pouvait

[1] Procope, sous ces noms.

pas avoir un nom précis dans l'ordre ethnographique [1]. Il y avait sans doute les prédécesseurs des Albanais parmi ceux qui portent le titre d'Illyriens, et parmi les Thraces se trouvaient des Goths [2], mais il n'y avait pas seulement des Goths. Les noms latins sont très nombreux à côté des noms goths caractéristiques.

En même temps, il y a la continuation de la tradition latine, romaine de Vitalien. On trouve même parmi ceux qui combattent dans les rangs de cette armée le neveu de celui-ci, le fils de sa soeur, Jean, qui avait commandé jadis 1.500 Hérules dans la guerre contre les Gépides. Plus tard, on a le neveu de ce Jean, qui s'appelle Bonus: il commande à Gênes [3].

Maintenant, le nombre des latins de sang qu'on pouvait difficilement transporter à cette distance, le nombre des barbares, germaniques ou huns, puisque les Slaves commencent à peine à paraître en ennemis dans la péninsule des Balcans, vivant au milieu du monde latin et parlant le latin, est de beaucoup inférieur à celui des

---

[1] Mundus, un Germain, est ὁ Ἰλλυρῶν στρατηγὸς: il commande en Dalmatie; Procope dit qu'il est γένος μὲν βάρβαρος. Son fils s'appelle cependant Maurice (I, 5, 7), mais sa fille épouse le Hérule Aruth (IV, 26). Attaque hunne contre les Illyriens, dont Nazaris (*ibid.*, III, 11). Pierre Ἰλλυριὸν γένος, de Thessalonique, I, 3. Justin stratège des Illyriens, I, 13. Le Thrace Barbation, III, 12. Notons qu'avec le nom de Bessa on a un Βουρχέντος qui est Βεσσὸς τὸ γένος (I, 26).

[2] Gudila, „Thrace", Mundila, Tarmut frère d'Enno, Cutila, Thrace (cf. Cotys, Cotiso; Procope, II, 2), Bessa ἐκ τῶν ἐπὶ Θράκης χωρίων (I, 8: il parle le goth; son frère s'appele Constantin), Ulimun le Thrace, quelque Hun (II, 13), Filimuth avec 3.000 Hérules. Un Aréovinda avait épousé la nièce de Justinien.

[3] Procope, II, 5, 7; III, 10, 30, etc.

Grecs [1]. De sorte que la conquête commencée au nom du latinisme et par des forces latines s'est trouvée à un certain moment représenter autre chose, cet Orient lui-même qui, disparu un moment de la surface, s'imposait de nouveau. Et ceci a amené, malgré les dons, malgré l'aspect paternel de Justinien, la première résistance des populations italiennes, qui est allée jusqu'aux imputations publiques faites par tel citoyen des Abruzzes contre celui qui avait ruiné l'Italie à peine refaite [2].

Il y a eu aussi, avec la disparition du bien-être dans les villes, avec le devoir de faire la garde, les impôts orientaux, qui étaient très lourds. Il y a eu ensuite le changement complet, dans certaines régions, de la possession de la terre. On reconnaissait les donations gothes jusqu'à Théodat, mais après Théodat tout devait revenir à la situation première. Et on ne restituait pas ces terres aux anciens propriétaires; on s'en servait pour récompenser les officiers et les courtisans de l'Empire.

Il y a eu en même temps, ce qui était inévitable, encore un fait qui a contribué à détruire dans son principe la création de Justinien, des dizaines d'années avant sa destruction dans la réalité des choses.

Le Pape, élu par le peuple de Rome, acclamé par

---

[1] Noms latins: Trajan, Domnicus, Maximin, Vitalien, Romanus, Libère, Domnestiolus, Damien, neveu de Valérien (Procope, II, 7), Maxentiolus, Constantin, Longin, Magnus, Valentin, Innocent, Hérodien, Ursicius, Aratius, Martius.

[2] Procope, III, 18. Cf. *ibid.*, III, 1, 17-18 (les Romains se moquent de Bélisaire), 25. Bélisaire „habitavit cum Romanis quasi pater cum filiis". — Vers la fin les Goths aussi furent sévères, tuant des sénateurns, menaçant de raser Rume (Procope, III, 22).

les chefs de l'armée roumaine, ce Pape dont la situation venait de la volonté librement exprimée de cette population vivant à l'occidentale, lui qui, ayant à côté un roi arien, représentait la conscience religieuse et même la conscience nationale, la tradition historique de l'Italie, devenait par la conquête un simple évêque à la disposition de l'empereur. Et, comme la guerre contre les Goths a duré longtemps, l'occasion s'est présentée plusieurs fois de le suspecter. Alors, au lieu de ceux qui, comme Jean, allaient à Constantinople, à l'époque de Justin, pour être reçus solennellement, pour être portés en triomphe par les voies de la capitale, pour être acclamés dans l'église de Sainte-Sophie et couronner l'empereur dont ils devenaient les maîtres sous le rapport religieux, il y a d'autres Papes, comme Silvère et tel de ses successeurs, qui sont arrivés au milieu des insultes de la population romaine, qui sont menés jusqu'au navire qui les attend sur le Tibre, qu'on fait passer à Constantinople pour y recevoir les derniers outrages, qui sont exilés dans des îles où on les laisse mourir de faim.

Il y avait toujours le moyen, par l'exarque qui gouvernait l'Italie au nom de l'empereur, de trouver un clerc qui croyait que sa vie ne finirait pas de cette façon et qu'il serait plus heureux que son devancier. Mais, après quelque temps, cette population italienne, qui était menacée dans sa propriété, qui était frappée dans son avoir par les impôts byzantins, qui était offensée dans sa nationalité par la jactance des nations asiatiques, et qui, en même temps, voyait son chef naturel, son chef politique et national qui était le Pape, transformé en simple instrument de l'impératrice Théodora et de son amie Antonina, cette population

s'est détachée du latinisme représenté par les éléments orientaux mêmes qu'il avait prétendu écarter pour toujours.

Une nouvelle ère s'ouvre alors sous l'exarcat pour les relations entre l'Orient et l'Occident: d'un côté, l'Occident empêché de manifester sa vitalité indépendante par la tyrannie asiatique venue au nom du latinisme, et, de l'autre, cet Orient qui affirme de plus en plus ce caractère de tyrannie asiatique aux dépens même des éléments qui l'avaient accueilli par égard pour ce nom latin inscrit sur son drapeau.

CHAPITRE IV.

Les „Romaniae“ autonomes de l'Occident

Il y a, cependant, sous tous ces dehors de pompes et de guerres, du côté de l'Occident une société en plein développement, s'appuyant sur les masses populaires, tandis qu'en Orient on conserve l'ancienne organisation qui s'attache à la tradition et qui ne varie pas ses formes immobiles. Et cette existence d'un „peuple“ et d'une „armée“ correspondant à ce „peuple“, que l'on rencontre au V-e siècle encore, se serait sans doute développée, en Italie et dans les régions voisines, s'il n'y avait pas eu dans cette longue période la domination, qui n'a rien à faire avec l'autorité impériale, des Ostrogoths de Théodoric.

On peut dire que ces dizaines d'années pendant lesquelles les Goths venus d'Orient avec leurs chefs délégués par l'empereur résidant à Constantinople ont administré l'Italie au nom de cet empereur, représentent un arrêt dans le développement particulier du monde occidental. Les formes qui commencent à évoluer ne peuvent pas atteindre leur entier développement à cause de cette situation ambiguë qui est la domination du Goth, „roi“ pour les siens, administrateur au nom de l'empereur pour la population romaine, et en plus, mêlé à des querelles religieuses, religieuses tout au moins en apparence, qui ont contribué aussi à empêcher un progrès normal des institutions de l'Occident.

Maintenant, la conquête de Justinien, le rétablissement de l'Empire en Occident, le retour de Rome à ses anciens souvenirs (je ne dirai pas „à ses anciennes formes", et on verra pourquoi on ne peut pas admettre ce retour aux anciennes formes), tout ceci a-t-il pu contribuer d'une façon essentielle à éliminer ce qui empêchait le développement normal de la société latine de l'Italie et de celles du voisinage, des Gaules et de l'Espagne?

Voici la question qui doit être traitée d'abord.

On se tromperait si on croyait que la domination byzantine représentait, en Occident comme en Orient, une forme systématique, pénétrante, impliquant une immixtion continuelle dans tous les ressorts de l'administration. Au contraire. De même qu'en Orient le régime byzantin suppose en première ligne une autonomie presque complète des provinces, le maintien des anciennes traditions, le respect à l'égard des institutions qu'on n'a ni l'intérêt ni le pouvoir de remplacer, une espèce de présidence du gouvernement central établi dans la nouvelle Rome et entouré de tout le prestige de l'Orient, il faut croire qu'en Occident la domination impériale a eu le même caractère. Peut-être même le Goth s'immisçait-il beaucoup plus que le Byzantin dans les ressorts d'administration des différentes provinces et régions. Celui-ci se dispensait volontiers, d'après une coutume qui était déjà développée chez lui, de „régir" lui-même et il était enchanté si dans les moyens mêmes d'une province il trouvait tout ce qu'il fallait pour exploiter, ce qui était son but. De sorte que, si la population était mécontente parce qu'elle payait trop d'impôts et si elle se sentait blessée par la présence de ces étrangers qui parlaient le grec et les langues de l'Orient,

elle n'était pas empêchée de travailler d'instinct à ses institutions primitives.

On arrive facilement à reconstruire toute la liste des délégués de l'empereur qui ont été les exarques. On voit bien que ces officiers, qui s'appuyaient en première ligne sur la Sicile et sur Ravenne, appartenaient, par leur origine, par la langue qu'ils parlaient, par leur faste, à l'Orient.

Mais ils ne se mêlaient pas d'une manière essentielle à la vie des provinces italiennes. Ces provinces pouvaient donc revenir à ces institutions du V-e siècle qui s'opposent d'une façon si nette aux coutumes orientales.

Cependant ce processus a paru devoir être arrêté à un certain moment par l'apparition des nouveaux barbares qui sont devenus en peu de temps maîtres de l'Italie, les Lombards. Leurs premières victoires montrent des armées impériales peu nombreuses, mal organisées, mal payées, ne pouvant pas s'appuyer sur la population, qui, elle, malgré ses souffrances, était devenue, décidément, hostile à l'établissement d'une nouvelle royauté barbare en Italie.

Dans cette nouvelle tragédie, où il y a trois personnage: Byzance, les barbares et enfin la population italienne, avant tout: le peuple de Rome et l'armée, quelle a été la part de chacun?

Il y a une vieille légende que l'on n'arrive pas à détruire, c'est celle de la trahison de Narsès, gouverneur de l'Italie, au nom de l'empereur Justinien, d'abord, et ensuite de son successeur, Justin. D'après cette légende, l'eunuque arménien, mécontent du gouvernement central de Constantinople, se serait entendu, — comme jadis Boniface avec les Vandales — avec les Lombards qui, à cette époque, se trouvaient au Nord

de l'Italie, dans le Norique et la Pannonie qu'on leur avait abandonné, contre argent à titre de fédérés [1], et les aurait invités à venir dans la péninsule, qu'ils connaissaient, du reste, y ayant lutté sous les drapeaux impériaux, et un d'entre eux, le prétendant Ildigis, ayant commandé une **schola palatina** [2]. Leur établissement serait donc le résultat d'un acte personnel de revanche de la part de ce représentant de l'empereur en Italie, qui anéantissait ainsi par sa trahison tous les résultats obtenus par sa vaillance et par ses talents politiques, pendant de nombreuses années.

On a opposé à cette opinion courante des faits qui sont irréfutables. D'abord, il est, psychologiquement aussi bien que sous le rapport politique, peu admissible que Narsès, avec ce passé, avec l'attitude connue comme très changeante de la Cour de Constantinople à l'égard des ministres qu'elle employait, eût accompli cet acte de trahison. De plus, il y a des sources contemporaines qui montrent d'une manière très nette que cet acte n'a pas eu lieu. On voit Narsès ayant perdu les sympathies de la population romaine, qui commençait à dire que, si le système d'impôt ne changeait pas, si le fardeau fiscal ne devenait pas plus léger, elle était disposée à passer du côté des païens, du côté des barbares. Elle déclarait en ce moment même qu'elle préfére au fond servir les Goths (on disait „Goth", parce que

---

[1] Procope, De *bello gothico*, III, 33. Cf. *ibid.*, 35 et Petrus Patricius, coll. de Bonn, p. 124. Cf. Hodgkin, *Italy and her invaders* et Stolzenberg, Die *Spuren der Longobarden vom Nordmeer bis zur Donau*, Hnnovre. Pour les Gépides, Diculescu, *Die Gepiden*, Leipzig 1922.

[2] Procope, I, V, 27.

c'était la forme habituelle sous laquelle apparaissaient les Germains) que les Romains, c'est-à-dire les Romains de Byzance[1].

De sorte que, s'il n'y avait que ce seul témoignage, dont l'authenticité et la vérité intérieure sont tellement sensibles, on pourrait dire que les Lombards sont venus d'une autre façon que par l'invitation de Narsès. Et je crois que l'on peut arriver à comprendre quel a été le motif pour lequel ils sont descendus en Italie y fonder un royaume territorial.

On oublie trop souvent, lorsque l'on expose l'histoire des guerres de conquête de l'Italie par les Byzantins, qu'il y avait aussi d'autres barbares qui connaissaient d'un autre côté le chemin de l'Italie. Il n'y avait pas seulement ceux du Nord-Est; il y avait aussi les barbares du Nord-Ouest que l'Italie attirait, avec sa richesse relative, avec ses glorieux souvenirs, avec ce que pouvait avoir de prestige la résidence à Rome. Ces barbares étaient les Francs. Au moment où les armées de Justinian pénétrèrent en Italie, une tentative fut faite de ce côté. L'empereur s'est adressé à ces voisins en leur rappelant ce qui existait de commun entre eux et les Romains et ce qui les séparait des Goths, auxquels ils étaient liés par des liens de famille, par de vieilles alliances entre la dynastie franque et la dynastie otrogothe. Il leur avait dit dès le commencement qu'ils étaient des catholiques, et qu'étant des catholiques, leur devoir était de soutenir les orthodoxes de Byzance qui venaient pour combattre l'hérésie arienne.

---

[1] Expedierat Romanis Gothis servire quam Graecis... Aut certe nos gentibus deserviamus; *Liber pontificalis*. Plus tard; „partes romanae omni praesidio vacuatae videntur et exarchus nullum nobis posse remedium facere scribit".

Les Francs refusèrent leur concours aux Byzantins. Au contraire, on voit le roi Théodebert donner au chef goth proclamé roi, Vitigès, 10.000 Burgondes pour le soutenir dans sa lutte contre les Impériaux. On voit, en même temps, ce qui est d'un haut intérêt, la manière dont les Francs entendaient se faire payer pour leur intervention dans les guerres d'Italie [1].

Passant les Alpes „sans aucun motif" (c'est l'expression de Procope, le chroniqueur de Justinien) [2], ils se saisissent de certaines régions de la Ligurie, de la ligne des Alpes Cottiennes et de la plus grande partie de la Vénétie, de tout le territoire entre les Alpes et entre le Pô; de sorte qu'il y a eu un moment, pendant ces guerres entre Justinien et les Goths, en 539, où le Nord de l'Italie, la future Lombardie, allait être une „Francia".

Dans cette expansion franque, qui arriva à retenir la Narbonnaise et s'étendait dans la péninsule ibérique, contre les Wisigoths, jusqu'à Saragosse, il y avait, sinon un traité formel conclu avec les Goths, mais une reconnaissance, plus qu'une tolérance, de la part des successeurs de Théodoric. Lorsque les Byzantins se sont plaints de cette usurpation, les Francs déclarèrent que l'Italie appartenait à Théodoric et à ses successeurs. et que, comme les rois goths avaient cédé aux Francs leurs droits sur le Nord de l'Italie, personne ne pouvait empêcher cette occupation.

Le même Procope observa à la fin de son ouvrage que l'intention des Francs était beaucoup plus impor-

---

[1] Procope, III, 33, sur cette ambassade des Φράγγων ἡγεμόνες par ῥῆγες Il est question aussi de la monnaie qu'ils s'arrogent de frapper. Cf. *ibid.*, I, 25-26.

[2] Οὐδενὶ λόγῳ

tante que celle de s'installer dans le Nord de l'Italie, dans la Ligurie et dans la Vénétie, c'est-à-dire sur les deux points où le Nord de l'Italie touche aux deux mers. Les termes de Procope, qui ne s'y connaissait pas beaucoup en fait d'opérations militaires, mais qui, en sa qualité de rhéteur, c'est-à-dire de jurisconsulte, était en état de saisir le sens des évènements, ces termes sont très clairs. „Les Francs", dit-il, „avaient l'intention de „s'approprier (le terme grec n'est sujet à aucune discussion) l'Italie entière" [1].

Et, si on a recours à un autre chroniqueur byzantin de l'époque, à Agathias, on trouve encore une preuve de cette intention franque de dominer l'Italie entière, c'est-à-dire de passer entre les Goths qui disparaissaient et les Byzantins qui venaient pour s'y installer.

Des rois francs ont — dit cet autre témoin — envoyé des ambassadeurs chez les Lombards, qui se trouvaient en ce moment encore dans la région du Danube moyen et de ses affluents, pour proposer aux Lombards et aux Gépides une attaque contre l'Italie [2]. De sorte que, si les Lombards ont été incités à venir en Italie, cette incitation ne devait pas venir nécessairement du côté de Narsès, le représentant de l'empereur. Il y avait les Francs qui, peut-être, avaient besoin de ces barbares à peine christianisés, capables d'une activité guerrière bien autrement énergique que celle des barbares déjà usés, pour réaliser leurs projets à l'égard de l'Italie.

Je ne dis pas que cette explication puisse être acceptée sans aucune réserve, mais, puisqu'il faut écarter

---

[1] Σφισὶ αὐτοῖς προσποιεῖν Ἰταλίαν (III, 34).

[2] I, 15

l'hypothèse d'une entente entre l'exarque et les envahisseurs, puisque, tout de même, il y a dû y avoir quelque chose qui a précédé la descente des Lombards en Italie, cette seconde hypothèse correspond beaucoup plus à la logique des faits que celle que l'on conserve encore par habitude.

Donc, les Lombards, les porteurs de „hallebardes", viennent en Italie. Et leur descente a un caractère tout à fait différent de ce que l'on a vu jusqu'à ce moment dans le contact entre les barbares et les populations de l'Occident.

Si les Francs ont occupé un territoire sur lequel les armées romaines ne se sont pas opposées à leur passage, si ces mêmes Francs n'avaient pas d'autre désir que celui de se concilier les représentants de l'empereur, un Syagrius, par exemple, s'ils étaient disposés à accepter la religion catholique en abandonnant leurs anciennes croyances païennes, s'ils venaient sans aucun sentiment d'hostilité envers le latinisme national, politique et religieux des Goths, si, d'un autre côté, les Goths de Théodoric sont venus dans la qualité expresse et immuable de délégués de l'empereur d'Orient, les Lombards, eux, viennent avec leur suite de peuplades gothiques comme ariens, comme ariens irréductibles, comme hérétiques qui ne sont guère disposés à transiger.

Les premiers rois lombards ont voulu conquérir Rome; ils en ont été empêchés par des querelles intérieures, par l'interrègne qui a suivi la mort d'Alboïn, leur premier roi, par une résistance qu'on pourra bientôt apercevoir et définir, mais, cependant, ils n'étaient guère disposés à faire le geste de Clovis.

Le Pape pouvait bien négocier avec les nouveaux

maîtres du Nord de l'Italie. Cette papauté, qui était habituée à d'autres barbares, n'avait pas l'intention d'opposer un non possumus énergique, continuel, à la résidence des Lombards dans la péninsule. Mais ces nouveaux barbares n'ont rien fait jusqu'à l'époque de la reine Théodolinde, et même ils n'ont rien fait au moment où une partie de la dynastie et de la nation avait déjà passé de l'arianisme au catholicisme, pour se servir du Pape, pour s'appuyer sur son autorité. Ils ne se sont pas donnés la peine de gagner cette puissance romaine qui leur était antipathique et dont ils ne soupçonnaient pas l'importance pour la consolidation de leur royaume en Italie. Ce qui a amené plus tard l'entrée des Francs qui, eux, se sont adressés directement au Pape en sa qualité de représentant de la population indigène, menant une existence quasi autonome dans cette Romania qui était devenue un État autour de Rome, restée elle-même libre à l'égard des Lombards.

Le caractère distinctif de cette occupation des Lombards est donc celui-ci: ils sont venus comme ariens, ils resteront comme ariens. Ils n'ont rien à quitter; ils n'ont rien à adopter. Ils se sentent bien, ou ils croient pouvoir se sentir bien, avec la différence religieuse profonde qui les sépare de la population conquise. Quelles sont les raisons de cette attitude, il serait bien difficile de le dire, mais l'attitude se maintient.

En outre, les Lombards, en descendant en Italie, n'avaient aucun mandat de l'empereur d'Orient dont ils venaient remplacer la domination. Comme l'empereur ne consentit pas à remplacer sa domination directe par une nouvelle domination barbare exercée en son nom, jamais ces rois lombards, même au moment où

ils ont ajouté à leurs noms germaniques celui, latin, de Flavius, car le roi Autaris s'est fait appeler Flavius Autaris, jamais, même à ce moment, ils n'ont demandé à Constantinople une reconnaissance formelle de leur situation.

Les rois francs ont été des patrices, ils ont même porté parfois le titre d'Auguste. La pourpre dont ils se revêtaient de même que les chefs des Goths d'Italie était celle qu'avait accordée l'empereur. Les Lombards n'ont jamais fait appel à Constantinople pour légitimer d'une manière extérieure la situation qu'ils venaient de se gagner. De sorte que l'antagonisme qu'ils ont rencontré au commencement de leur établissement en Italie reste intact jusqu'à la fin. C'est un corps étranger dans cette Italie qui ne représente pas seulement des provinces byzantines, mais bien, de plus en plus, une vie intérieure qui lui est particulière.

Et, alors, comme le Pape reste à Rome, comme il ne s'entend pas avec les Lombards, comme l'exarque, maître de la Sicile et des différentes villes de la conquête, n'était pas capable d'affirmer son autorité, de défendre l'ancienne capitale de l'Empire contre la possibilité d'une attaque et d'une conquête barbare, il a fallu que Rome trouve en elle-même les moyens de se maintenir. Pour trouver ces moyens, il fallait avoir recours à ces institutions du V-e siècle qui sont en relation avec le libre développement de la population romaine.

On voit donc, dès le commencement, l'armée romaine avec ses „primates", avec ses chefs, on voit l'„exercitus", la „militia", exerçant leurs fonctions.

En même temps, au-dessus de cette population romaine surgit une classe nouvelle: c'est celle des „juges".

On dit habituellement que ces „juges“ ont été ordonnés et dirigés pour administrer la ville des empereurs. Mais je crois qu'il ne faut pas accepter cette définition. Le „juge“ n'est pas en fonction d'Empire; il est le représentant de la population elle-même, parce que ce caractère des „juges“ comme chefs de la population, ayant en même temps un caractère civil et militaire, se rencontre ailleurs.

On le trouve, non seulement en Afrique, mais, à l'époque des Goths, dans la Dacie [1], et cette institution était si solide qu'elle s'est conservée dans les institutions roumaines du moyen-âge, se perpétuant jusqu'à l'époque moderne. Les districts roumains s'appellent des „judeţe“ des „judicatures“; chaque district actuel correspond à un territoire qui avait jadis à sa tête un „juge“. De même en Sardaigne le régime des judicatures a existé pendant très longtemps.

L'Empire chercha à un certain moment à empêcher cette organisation autonome de l'Italie qui arrivait, comme on le verra, à faire des exarques mêmes, un Maurice le patrice, un Eleuthère, un Isaac, un Maurice le chartulaire, un Mezetius, des „antartes“, des chefs d'insurgés s'improvisant Césars [2]; il entendait maintenir pour lui-même cette péninsule qu'il avait conquise, lui imposer ses formes d'administration, sans que ces formes d'administration, ainsi que je le disais au commencement, eussent pénétré si loin qu'elles eussent empêché l'autonomie provinciale.

---

[1] Amm'en Marcellin les mentionne. Dans Auxentius, p. 75: „Judex Gothorum“. Le terme est défini même en grec par des sources contemporaines (Themistius).

[2] Le *liber pontificalis* décrit leurs aventures.

Un des empereurs byzantins du VII-e siècle eut alors en Sicile.

L'idée était une des plus originales et aurait pu, dans sa réalisation, être une des plus fécondes du moyen-âge.

De Constantinople, on ne pouvait pas dominer l'Italie. S'établir à Rome à côté du Pape était une impossibilité pour le prestige du pouvoir temporel. De plus, l'„ecthèse" de l'empereur Héraclius avait établi le nouveau dogme du monothélisme, de la volonté unique du Christ, que Rome avait rejetée; plus récemment le „type" de Constant II, un nouvel „hénotikon", avait rencontré le même accueil, et le Pape accusé d'accointances avec les Arabes, Martin, avait eu le sort des pontifes expulsés de Rome, exilés par Constantin. Il y avait ensuite la difficulté provoquée par cette organisation populaire autonome dans la ville des anciens empereurs d'Occident. Alors Constant chercha, en 661, la possibilité de faire de Syracuse en Sicile le centre de son Empire.

Dominer l'Orient et l'Occident de ce centre insulaire était une idée vraiment nouvelle, et l'empereur a voulu la réaliser. Parti de Constantinople, il visita Athènes, Tarente, Bénévent, Naples, se dirigeant vers Rome. Reçu par le Pape, en 663, il fut mené à Saint-Pierre, l'armée populaire romaine faisant la garde des deux côtés des rues qu'il traversait, le pallium de brocart d'or qu'il avait apporté de Constantinople étant porté en procession. Le palais et l'église de Latran virent alors, pour la première et pour la dernière fois, un empereur byzantin remplissant ses devoirs religieux et occupant son trône de souverain. Puis, emportant pour des buts militaires l'airain de l'Église de Rome, il se dirigea sur Syracuse, où il allait mourir.

L'idée de concentrer le pouvoir impérial dans cette

région moyenne, entre les deux portions de l'Empire, a dû être abandonnée par ses successeurs. Rome resta alors, de nouveau, je ne dirai pas entre les mains du Pape, qui est, sous le rapport politique, le délégué de cette autonomie locale, mais au pouvoir de cette population elle-même. Et ceci correspond parfaitement à ce qui se passe en même temps dans d'autres régions, à ce qui se passe dans la Provence, où, après la domination, au nom de Théodoric, d'un Libère, préfet de prétoire, d'un Gemellus, son lieutenant, représentants des „togati" contre la „gentilitas"[1], un Mommulus et son successeur, portant le titre de patrice donné par Constantinople, gouvernent, ayant certaines relations avec la royauté des Burgondes, le Sud des Gaules.

Lorsqu'il arrive à un Pape comme à Serge I-er d'être persécuté par les Byzantins, voici ce qui se passe. Le „Liber pontificalis", la série des biographies de Papes, qui, à cette époque prend un autre caractère, s'occupant avant tout des mouvements de cette population romaine, comme un „moniteur officiel" des agitations des masses, caractérise ainsi la résistance de la population romaine envers les tendances persécutrices de Constantinople: „La miséricorde divine prévenant l'im-„mixtion byzantine, avec le secours de Saint-Pierre, „apôtre et chef des apôtres..., l'âme de la milice de „Ravenne, du duché de la Pentapole et des parties voi-„sines a été excitée pour ne pas permettre que le „pontife du Siège apostolique aille dans la ville impé-„riale" (687).

C'est un fait nouveau. Autrefois, l'empereur avalt le

[1] Cassiodore, *Varia*, III, 17.

droit de mander à Constantinople le Pape. Il pouvait le juger dans sa ville impériale; il pouvait l'envoyer en exil. La population romaine laissait faire tout cela, et il y a eu des moments où elle a collaboré avec les officiers impériaux pour presser le départ d'un Pape non populaire, qui n'avait pas su se gagner les sympathies. Cette fois, le „populus“ de Rome s'y oppose; et l'exarque Zacharie, qui était venu pour se saisir du pontife, est poursuivi par cette populace jusque dans le palais pontifical; il doit se cacher sous le lit de celui qu'il entendait arrêter.

La même chose arrive plus tard sous le Pape Jean VI (701—705) avec un autre exarque d'origine grecque, Théophylacte, contre lequel s'élève cette fois, non seulement la milice de Rome, mais la „milicia totius Italiae“. Dans toutes les autres villes de la péninsule des phénomènes populaires du même caractère se passent. Le stratège Théodore doit incendier Ravenne. L'Italie restée libre, non occupée par les Lombards, s'organise séparément. Elle trouve dans la possibilité de développement des masses tout ce qu'il lui faut pour de nouvelles formes constitutionelles.

L'Italie appartient à Rome et, dans son centre, à la population elle-même, dont dérive toute organisation politique et toute force militaire. L'Occident commence donc à trouver ses formes définitives, qu'aucune immixtion violente de la part de l'Orient ne sera en état d'écarter, d'autant moins de détruire.

Voici une autre façon de se manifester de cette opposition de Rome. Le Pape Constantin II (708—715) est appelé à Constantinople par l'empereur, qui s'imagine cette fois avoir l'autorité nécessaire et l'appui de la population elle-même pour faire venir un pontife romain

dans la ville impériale. Lorsqu'il arrive à Constantinople, la population n'ayant pas été en état de le défendre, il y est reçu par les „judices“ [1]. De fait, il n'y avait pas là-bas de „juges“, mais, comme l'auteur du **„Liber pontificalis“** donne ce titre à quiconque représente une certaine autorité, il transporte à Constantinople les institutions qui se trouvent dans sa Rome à lui.

L'hôte est donc accueilli par les chefs de la population byzantine „comme s'ils voyaient l'empereur lui-même“. Les chevaux impériaux sont à sa disposition, avec leurs freins dorés. Le Pape, son bonnet à la grecque, son „caumelaugus“ en tête, défile à travers les rues de Constantinople et, pendant ce temps, à Rome, l'exarque profite de son absence pour essayer de détruire l'organisation populaire. Le fils de l'empereur, les patriciens, les „inclyti“ conduisent Constantin à ses logis. Puis le pontife se rend à Nicomédie, où il rencontre l'empereur; ils communient ensemble. L'„Auguste“ baise le pied de l'évêque de Rome, et lorsque la permission de s'en retourner est accordée au Pape, il retrouve cette organisation qui devait être détruite et qui survit aux violences byzantines. Il est dit que tout le peuple de Rome exulta à l'arrivée de son chef. „Omnis populus exultavit.“

Bientôt après, il y a eu à Constantinople une usurpation, celle de l'empereur Philippikos. Cette fois, Rome résiste contre cet aventurier oriental, le peuple et l'armée s'opposent à la reconnaissance officielle en Italie du nouveau chef constantinopolitain. On n'admet pas son

[1] Voici leur définition à Rome, d'apres le *liber pontificalis*: „judices quos Romae ordinavit et direxit ad dispensandam civitatem“.

effigie; on ne reçoit pas sa monnaie; on ne prononce pas son nom. Pour essayer de s'attacher cette Italie rebelle, où les formes démocratiques sont dans une évolution rapide, on cherche à transformer le gouvernement de la ville de Rome en un duché, duché équivalent à celui de Venise et aux autres formes byzantines de domination dans les villes.

Ce „ducatus romanae urbis", ce „duché de la ville de Rome" s'est maintenu, mais au commencement, lorsque le duc avait un caractère impérial, un caractère constantinopolitain trop bien défini, la majorité du „populus romanus" décida de ne pas l'accepter à aucun prix. S'il est resté, c'est non pas en tant que représentant de l'empereur de Constantinople, mais en tant que chef reconnu de ces „primates", de ces „juges" romains.

Cette situation continuera pendant tout le VII-e siècle et, vers la fin de cette époque, on fait un pas plus hardi encore pour affirmer l'existence d'un Occident populaire nettement défini, qui n'entend nullement se confondre, sous le rapport politique, avec l'Orient.

Sous le Pape Grégoire II, les persécutions byzantines recommencent, et en échange il y a en Italie meurtre du chartulaire Jourdain, incarcération dans un monastère du duc Basile, appel aux Lombards[1]. Voici la manière dont les „Romani" entendent se défendre contre ces immixtions répétées. Je traduis les termes mêmes du „Livre pontifical" qui sont d'une netteté absolue et font voir à quel point ce monde occidental était certain, non seulement de maintenir sa propre existence, mais cette fois d'imposer à Constantinople un empereur latin. Car maintenant il est question d'un chef

---

[1] Motis Romanis atque undique Longobardis pro defensione pontificis; *Liber Pontificalis.*

latin de l'Occident: cet Occident, avec son „peuple", avec sa „milice", entend l'imposer à l'Orient:

„Contre l'empereur, Grégoire s'arma presque comme „contre un ennemi... Tous les habitants de la Pentapole „(des „cinq villes") et l'armée (**exercitus**) des Vénitiens, „disant qu'ils ne condescendront jamais à l'assassinat „du pontife, mais qu'ils combattront plutôt pour sa „défense..., élirent partout en Italie des ducs..., car, „connaissant l'infamie (**nequitia**) de l'empereur, toute „l'Italie s'était decidée d'élire un empereur et de le „mener à Constantinople", **ut subi eligerent imperatorem et Constantinopolim ducerent**.

Donc cette nouvelle conception politique de l'Occident se sent assez forte pour imposer sa forme bien caractérisée, capable de développement, à la capitale de l'Empire byzantin, figée dans ses anciennes formes traditionnelles orientales. Et plus loin: „Les Romains „et les Lombards se lièrent comme des frères par le „lien du serment (**fidei catena**), préférant tous la mort „glorieuse pour la défense du pontife".

On voit ainsi dans le monde lombard lui-même une action contraire aux intérêts de la royauté, une action populaire influencée par les tendances de la population romaine. Les ducs lombards, très nombreux, qui se sont concentrés ensuite dans ces deux formes supérieures, du duché de Spolète, d'un côté, et du duché de Bénévent, de l'autre côté, organisent la vie populaire romaine qui existe dans les cités où ils sont établis, où ils ont formé une aristocratie. Ils organisent cette forme rurale à laquelle ils ont donné le nom de leur personne, de leur famille, pour se ranger à côté de la population romaine dans le but de défendre le Pape et couper le chemin à l'immixtion byzantine.

Paul Diacre, de son côté, l'historien de ces Lombards eux-mêmes, s'exprime de cette façon:

„Et toute l'armée (**exercitus**) de Ravenne ou de „Venise résista de toute son âme à de pareils ordres „(aux ordres d'attaquer le Pape), et, si le pontife ne „les en eût empêchés, ils auraient osé constituer sur „eux un empereur", **imperatorem super se constituerae.**

L'intention est évidente. Cet empereur, du reste, a été proclamé. Il s'appelait Tibère Petatius, et le „Livre pontifical" caractérise sa situation: „il cherchait à usuper pour lui le **regnum romani imperatoris**", la „domination de l'empereur romain".

S'il n'y avait pas eu à cette époque l'opposition du Pape, qui croyait encore pouvoir se concilier Byzance au lieu de rompre définitivement avec l'empereur, qui, malgré les décisions des deux conciles de Constantinople (681 et 691), non acceptées par le Pape Serge, restait encore en quelque mesure orthodoxe, — l'iconoclasme commence à poindre, mais il ne domine pas encore Constantinople —, il y aurait eu la réalisation de cette intention. Et, pour empêcher dorénavant de pareils projets, il se produit à ce moment la curieuse alliance entre le patrice, représentant de l'empereur de Constantinople, et entre le roi des Lombards, contre les „Romains" du roi, contre la „Romanie" libre et la „Romanie" sujette. Le patrice Eutyche et Liutprand le roi s'entendent contre les ducs, d'un côté, contre la population romaine, de l'autre, et, si le dernier, après avoir soumis Spolète, dut s'humilier à Rome, y déposant sa couronne d'or, sa croix d'argent, son manteau, ses armes, l'autre réussit à s'introduire dans la cité de Rome.

Car Rome, à partir d'un certain moment ne re-

présente pas seulement la ville; il y a tout un territoire qui lui appartient. Je ne parle pas de ce territoire du côté des Alpes qui formera la base de la donation ultérieure de Constantin; je parle de cette région de la campagne romaine où s'élevaient déjà des châteaux et qui était à la disposition de la population romaine défendue par l'„exercitus", se trouvant, par suite de cette entente de la population romaine avec le Siège apostolique, sous la souveraineté de ce Siège.

Le terme de „Romani", qui s'est conservé jusqu' aujourd'hui, celui de „Romania" se sont imposés à ce moment par suite des conditions politiques analysées plus haut. „Romania" représente maintenant en Occident la même chose qu'en Orient dès le IV-e siècle déjà. C'est le territoire qui n'a pas été occupé et qui n'est pas dominé d'une façon permanente par les barbares. Il y a donc trois formes politiques et nationales possibles à cette époque: il y a l'Empire gouvernant; il y a les rois barbares ayant le pouvoir et il y a, entre l'Empire qui gouverne par ses moyens et pour ses buts et les rois barbares chefs d'un territoire qui leur appartient, avec un droit et sous une forme ou avec un autre droit et sous une autre forme, il y a une „Romania" populaire.

La où la vie antique, la vie latine, s'est maintenue par la population seule, par les moyens qui se dégagent de la volonté de cette population, il n'y a pas l'„imperium", il y a cette „Romania".

C'est la même situation que dans Venise naissante, qui trouve en elle-même, tout en conservant des attaches avec l'Empire byzantin d'un côté, plus tard avec les Francs, du côté de l'Ouest, les moyens de s'organiser dans cette forme populaire.

Qui, Venise a été aussi, comme Rome, une petite „Romania“, devant s'administrer par son duc élu, par ses tribuns, ou par ses „judices“, comme on le disait à Rome, par ces patrices locaux de création élective et de nomination impériale. Pendant longtemps, elle a été régie par l'assemblée populaire, par les „conseils“ et par ce „Sénat“ qui équivalait à la réunion des „hommes bons et anciens“ que l'on trouve dans les régions du Danube et dans cette Albanie qui continue jusqu'à nos jours les mêmes traditions d'organisation locale et populaire du commencement du moyen-âge.

Si Spolète ou Bénévent s'étaient développées de la même manière que Venise, on aurait eu la même organisation dans ces capitales de duchés lombards, le duc étant le chef d'une population qui vivait à son ancienne manière.

Cela sans compter l'importance de la „civitas“ des Gaules, de l'ancienne „cité“, avec l'évêque comme chef, avec la famille sénatoriale disposant des affaires de la cité. Et ajoutons: avec le Saint remplaçant la puissance impériale, puisque, en ce qui concerne Saint-Martin, à Tours, il n'y avait pas seulement le saint qui se trouvait sous terre, il n'y avait pas seulement ses reliques, c'était la personnalité idéale du saint qui survivait à la mort réelle. Et, lorsque le roi franc venait se prosterner sur le tombeau de Saint-Martin, il faisait comme un acte de vasselage envers un personnage invisible qu'il sentait politiquement vivant et concentrant la vie de la cité, de même que, lorsqu'on disait à Rome: Saint-Pierre, c'était quelqu'un qui existait plus, sous le rapport constitutionnel et dominateur, que tout ce qu'il y avait autour de lui à Rome.

Dans la biographie de l'évêque goth danubien Ul-

fila par l'évêque de Durostorum, Auxentius[1], il y à deux fois une opposition du plus haut intérêt. Il est question d'une partie de la population danubienne qui quitte le „varbaricum“ et qui se rend dans les „partes Romanie“. Le „varbaricum“, prononcé à l'orientale, c'est le territoire régi par les barbares, et, en sortant du „varbaricum“, on passe dans des régions lesquelles, qu'il y ait l'Empire ou qu'il n'y ait pas l'Empire, sont des „partes Romanie“ en raison de la population elle-même et de tout ce qu'elle peut représenter et donner.

Il y a eu même un peu partout dans les Balcans des „Romaniae“, plus grandes on plus petites, qui ont disparu. En même temps, dans le Noricum, dans les régions du Danube moyen, il y a eu cette vie par cités qui peut être très bien constatée par le témoignage de l'auteur de la Vie de Saint-Séverin. L'Empire n'existait plus; mais, à défaut de l'Empire, le peuple du Norique s'organisait; il se défendait contre les Ruges et contre d'autres barbares: sous des évêques, sous des hommes de Dieu, comme Saint Séverin, ils établissaient la „Romania“ là où l'„imperium“ n'existait plus[1].

Il y a donc une „Romanie“ en Italie, comme il y a des „partes Romaniae“ sur le Danube. En Gaule, à l'époque des Bagaudes (V-e siècle), une „Bagaudie“ surgissait, ennemie de l'Empire, contenant, avec des chefs populaires comme Tibato, ceux qui „s'étaient séparés

[1] Voy. notre ouvrage *Formes byzantines et réalités balcaniques*, Bucarest-Paris 1922.

[1] Voy. notre communication au Congrès d'histoire de Bruxelles qui doit paraître dans la *Revue d'histoire et de philologie belge*, année 1923.

de la société romaine“ [1]. Sous la domination de Mommulus et de son successeur en Provence il y a eu, nous l'avons déjà dit, dans cette région de la Méditerranée, une „Romania“ dont le nom s'est perdu. Et, si, pour la Provence, ce nom n'a pas remplacé l'autre, plus ancien, le nom de la Romagne figure encore dans la nomenclature géographique actuelle, et, en ce qui concerne la „Romania“ populaire sur le Danube, elle a survécu dans celui d'une langue, d'une nation et d'une organisation politique. L'élément latin du Danube s'appelle **Români**, c'est-à-dire Romains; leur langue, c'est la „langue romane“ (**româneşte**) et, lorsqu'il s'est agi, au XIV-e siècle, de donner une forme politique à ce pays, on a conservé la même dénomination qui, sans doute, est infiniment plus ancienne.

Les documents magyars de Transylvanie, les documents de la chancellerie hongroise appellent certaines régions „terra Blacorum“, „terre des Valaques“ ou „sylva Blacorum“: „forêt des Valaques“. Si, à la place du mot „Valaques“, qui n'est pas employé par les Roumains eux-mêmes, on met leur seul et vrai nom, on aura alors „terres des Romains“ et ce qui était „terre romane“ pour les secrétaires des rois de Hongrie était „terre romane“ depuis des siècles pour la conscience de la nation qui vivait sur les bords du Danube. Donc, lorsque les chefs de la montagne roumaine

---

[1] „Gallia ulterior, Tibatonem principem rebellionis sumpta, a romana societate discessait, a quo tracto initio, omnia paene Galliarum servitia in Bagaudiam conspiravere (Prosper Tiro, année 432. Cf. année 434). Candidus Isaurus (dans la *Bibliotheca* de Photius) parle aussi d'une „révolte“ gauloise pareille (στασιασάντων ...τῶν δυσμικῶν Γαλατῶν, διαπρεσβευσαμένων τε αὐτῶν καὶ Ὀδοάκρου πρὸς Ζήνωνα).

ont organisé une principauté capable de se maintenir et de résister aux prétentions hongroises et à l'invasion ottomane, ils ont appelé cet État **Domnia a toată Ţara-Românească,** c'est-à-dire „Dominatio totius terrae romanae".

Il est compréhensible que quiconque étudie seulement la vie de l'Occident ne se rende pas compte de l'importance de cette „Romania" de l'époque des Lombards, que, en partant de l'Occident et en se maintenant dans les limites occidentales, il ne souligne pas assez l'idée de l'„imperator" qui surgit dans la personne de ce rebelle, de cet „antarte" à l'époque du Pape Grégoire II. Mais celui qui met en parallèle ce qui est resté jusqu'à nos jours sur les bord du Danube comprendra d'une autre façon, d'une façon plus large et plus profonde, ce qui s'est passé en Italie au VII-e et au VIII-e siècles.

Et il saisira dans les grands événements qui suivirent jusqu'à ce tournant de l'histoire qui est Noël 800 le développement de cette innovation de l'„Empire" par la „Romania".

CHAPITRE V.

L'Empire par les Francs et la rôle de la „Romania" occidentale.

Si la tendance de donner à l'Empire un chef de création populaire, un empereur latin, venant de l'Italie démocratique des masses, à côté de l'empereur, disons: embaumé dans son faste à Constantinople, a été écartée par le manque de courage du Pape ou par un calcul de sang-froid de celui qui n'entendait pas relier l'avenir du Siège romain, qui s'ouvrait avec des perspectives brillantes, à cette petite aventure d'un fonctionnaire lequel espérait, venant de l'Italie et conservant son caractère latin, pouvoir remplacer le splendide empereur de Byzance, ce fait qu'une fois la population de Rome a essayé d'imposer une empereur restera comme un souvenir populaire et il provoquera ce grand phénomène de l'histoire du moyen-âge qui sera le couronnement de Charlemagne, roi des Francs, comme empereur unique, et non comme empereur d'Occident, pour l'Empire entier, parce que cet Empire était unique et qu'il devait rester indivisible.

Pour expliquer cette proclamation, on a essayé de différentes hypothèses. Pour la période la plus rapprochée, il y a les explications de M. Kleinclausz, dans son ouvrage sur l'Empire carolingien, il y a celles qui

ont été présentées tout dernièrement par M. Halphen dans la „Revue historique“, explications qui viennent d'être contredites par M. Loebel dans un compte-rendu, de sorte que le problème paraît n'être pas encore résolu à la satisfaction générale.

Peut-être ausi faut-il employer une autre méthode que celle qui s'adresse aux seules sources occidentales pour les soumettre à une critique historique et philologique.

On peut argumenter sur la valeur du témoignage d'Éginhard dans ses annales et dans sa biographie de Charlemagne — qui, tout en copiant un modèle ancien, connaissait bien les circonstances de son temps et surtout était initié dans l'intimité, disons: diplomatique et politique de Charlemagne et, ce qui est plus important encore, faisait partie de ce monde, de cette réunion de lettrés du palais du roi des Francs qui vivaient dans des idées romaines exprimant plus clairement la nécessité de l'Empire, ce qui dans les âmes populaires était comme le summum de ce qu'on pouvait désirer pour être dorénavant assuré contre toutes les vicissitudes futures. On peut discuter aussi sur les rapports qui existent entre les différentes chroniques de l'époque carolingienne. On peut interroger le témoignage contemporain, direct, expressif du **Liber pontificalis**, on peut recourir aux informations subsidiaires des correspondances du temps —, et, s'il s'agit de l'Orient, il faut se contenter de ce qui est donné, d'une conception naïve et d'un style de résumé, dans des compilations ultériures comme celles de Théophane et de Théophylacte. Mais je crois qu'en se rendant compte des circonstances générales, des conditions politiques don-

nées et des idées qui se trouvent à la base de ces conditions politiques données, en regardant plutôt l'horizon que le point bien déterminé représenté par les sources, en regardant cet horizon dans toute son étendue, on arrive de soi-même à une solution qui n'est pas aussi simple que la solution présentée par chacune de ces hypothèses, mais qui a un grand avantage. C'est celui de donner une explication intégrale et surtout une explication qui n'est pas seulement capable d'être vérifiée par les circonstances de l'acte de 800, mais par toute la succession des faits qui en sont résultés, par les rapports entre les populations italiennes et le nouvel Empire et entre cet Empire de création spontanée, populaire plus qu'ecclésiastique, et l'autre Empire qui, pour le moment, est occupé de la question de l'inconoclasme.

Ceci étant dit, suivons un peu les lignes générales de la situation. Le Saint-Siège a sans doute une ambition, mais des moyens encore très faibles pour la réaliser. Je dirai même que cette ambition n'est pas arrivée jusqu'à une formule politique. Plus que cela même: cette ambition du Saint-Siège n'est pas provoquée et soutenue par l'effort même de la papauté. Il y a quelqu'un qui, à cette époque, remplit un grand rôle au profit de l'Église, et ce n'est pas l'Église qui a préparé l'action de ce facteur. Elle l'a admis, elle le soutient et elle en consacre les résultats, mais cette force vive qui agit pour l'Église romaine vient d'elle-même et travaille par ses propres moyens.

Cette force la voici. A une certaine époque, la papauté a créé l'Église d'Angleterre. Cette Église, enflammée d'enthousiasme, envoie des missionnaires, et,

lorsque Boniface conquiert la Germanie, il se crée entre les Francs qui soutiennent Boniface, sans que la royauté franque eût provoqué l'action des missionnaires, dans le centre de l'Europe, il se crée entre le royaume des Francs, donnant un appui militaire à cette propagande et se préparant un avenir politique dans les régions conquises, et entre le Saint-Siège une certaine situation.

Sans tenir compte de l'action de Boniface on n'arrivera jamais à reconnaître ce qu'il y a de plus important à ce moment dans les relations du Saint-Siège avec la monarchie franque. La papauté a entretenu des rapports avec l'ancienne dynastie et elle créera une nouvelle dynastie carolingienne, en 752. Et, en créant la nouvelle dynastie, elle crée aussi une monarchie d'un caractère tout à fait particulier dans le monde franc.

Si le Pape est consulté sur le changement de dynastie, il n'y a rien d'inintelligible: l'autorité suprême en fait de dogme pouvait être une autorité suprême en fait de conscience politique. Il fallait quelqu'un pour donner un prestige; s'il ne se trouvait pas dans des institutions bien définies, il fallait le trouver ailleurs: celui que l'on consultait sur l'autorité religieuse pouvait être consulté sur l'authenticité politique et dynastique.

Mais bientôt on passa par dessus cette première situation. En effet, le Pape Étienne II est sollicité de venir dans le royaume franc pour couronner Pépin. Pour comprendre le vrai caractère de cet acte, son importance historique, tellement grande qu'on ne saurait pas trouver tous les éléments d'idéalité qui se groupent sous cet acte, il faut se rappeler le couronnement de l'empereur d'Orient Justin par le Pape qu'il avait appelé

à Constantinople. Un empereur déjà couronné à Constantinople par son patriarche gagne un prestige particulier par le fait que le Pape de Rome arrive et sans tenir compte du premier couronnement, procède au second.

Ce droit de créer un roi par la cérémonie de l'onction est pris dans la Bible. La conception du couronnement de Saül a passé dans la conscience des chefs de l'Église romaine. L'autre monarchie était basée sur la conquête. La nouvelle n'a aucun acte de conquête à sa base; elle a un acte d'authenticité, et cet acte d'authenticité, d'abord pour le choix de la dynastie, ensuite pour la reconnaissance et le développement de ces nouvelles conditions dynastiques, procède du Saint-Siège.

En même temps que Pépin devient roi par le couronnement fait par les mains d'Étienne II, il y a aussi dans le monde franc une autre création due au voyage du Pape: le fils du nouveau roi est créé patrice. Il succède à ce patrice et duc byzantin Étienne, chef du „ducatus romanus" qui, avec le „peuple" et „l'armée", a contribué à l'élection du Pape Zacharie, en 742 [1]. Ce fait d'avoir été créé patrice des Romains demande une explication qui ne réside pas dans les rapports entre le Saint-Siège et le monde franc.

Le Pape a-t-il ou non le droit de créer des patrices? Il faut dire: Non. Jamais, jusqu'à cette époque ce droit, qui appartenait aux empereurs, n'a été exercé par les Papes. On ne peut admettre une substitution du Pape à la place de l'empereur. Les conceptions qui ont conduit l'Église au XI-e siècle à créer des rois n'exis-

[1] *Liber pontificalis.*

tent pas au VIII-e; pour les avoir, il a fallu tout un développement de la société médiévale, toute une attitude de l'Orient à l'égard de l'Occident, toute une littérature, une préparation littéraire qui n'existent pas encore. De sorte que, si on rencontre un Pape créant dans le monde franc un patrice des Romains, il ne faut pas en chercher l'explication dans le caractère de l'Église et dans les rapports naturels de la papauté avec le monde franc. Il faut la chercher dans cette spontanéité créatrice de la „Romania" dont Rome abandonnée par l'Empire était devenue d'elle-même le centre.

Lorsqu'Étienne se rend en France pour le couronnement, il n'est pas seul. Il est accompagné par les „cheefs de la milice", les **militiae optimates.** Le peuple entier, l'„universus populus", soutient sa politique; l'„exercitus", l'armée, avec ses „juges", ses tribuns, ses ducs, ses comtes „tribunenses", ses chartulaires à sa tête, et en même temps les „juges" des Lombards, qui représentant la population romaine des cités lombardes, tous collaborent à cette action du Saint-Siège en France. De sorte que cette création d'une nouvelle monarchie selon la Bible dans le royaume franc n'est pas seulement un acte voulu par la nouvelle dynastie, un acte fait par le Saint-Siège dans des projets d'ambition encore mal définis; c'est aussi un acte approuvé par la „respublica Romanorum", par la „dominica plebs" la „Romania" italienne: il se relie à tout ce mouvement de création originale à base populaire qui distingue à cette époque l'Italie et les régions voisines.

S'il y avait eu seulement l'idée politique d'un Pape, un autre Pape pouvait avoir un autre programme; ce qui en aurait résulté pour la politique du moyen-âge

n'aurait pas eu la même durée et n'aurait pas eu le même développement. Tandis que, lorsqu'il s'agit d'un phénomène populaire essentiel, datant de plusieurs siècles, en perpétuel développement, les résultats peuvent être beaucoup plus féconds, infiniment plus durables.

Après la création de la nouvelle monarchie franque, on voit le Saint-Siège à la disposition de cette population romaine. Lorsqu'il s'agit d'élire un nouveau Pape, il y a une partie de la population romaine qui soutient Étienne III (IV), et une autre, la majorité des juges et du peuple[1], qui est pour l'autre concurrent, Paul. Et, aussitôt, se développe à Rome toute une série d'actions politiques au caractère tragique qui montrent à qui appartient la vie et de qui dépendent les actions mêmes du Saint-Siège.

D'abord, on voit une intervention dans les affaires du Saint-Siège qui ne vient pas seulement du peuple de Rome. Dans la future Romagne, dans la campagne autour de la ville impériale, des „domus", des châteaux s'élèvent. Les propriétaires de ces châteaux sont en relation avec d'autres chefs de châteaux qui se trouvent dans la Toscane voisine. Il y a donc déjà des familles importantes ayant des „domus" dans la Campagne et des rapports avec ce monde toscan où quelque chose de pareil s'élève à la même époque.

On voit les frères Toto, Constantin, Passinus, Pascal, qui, employant une foule de paysans, une „caterva rusticorum" (si on pense au grand rôle qu'ont eu les paysans danubiens à l'époque de la révolte de Vitalien, on peut mieux se rendre compte de l'importance de ces

[1] „Plurima pars judicum et populi." Il y aussi la candidature d'un Théophylacte.

milices rurales qui apparaissent maintenant en Italie comme jadis dans ces régions danubiennes de l'époque de Justinien), viennent à Rome et ils opposent au Pape élu par le parti opposé leur propre candidat, Constantin. Lorsque Constantin est mené au Latran, l'„universus populus", c'est-à-dire une grande masse populaire romaine, est invité à l'acclamer. Il est conduit ensuite à Saint-Pierre et, d'après l'ancienne coutume absolument populaire, répondant aux coutumes qui ont été conservées dans les régions latines de l'Orient, il y a un grand repas pour toutes les personnes qui ont participé à cette élection de l'anti-Pape Constantin.

Puis un autre parti s'élève contre le parti de Toto, Christophe et son fils Serge, qui, s'opposant à l'intronisation de Constantin, recourent à l'appui de ce nouveau roi lombard qui, simple duc de Spolète, avait été créé roi par la volonté du Saint-Siège.

Avec la concours du roi lombard Toto est tué et les „juges" de la „milice" romaine se retournent contre Constantin. On essaye de faire élire un nouveau Pape en faisant crier par la population: „Philippum Papam; Sanctus Petrus elegit eum", „le Pape est Philippe; Saint-Pierre l'a élu". Des manifestations se produisent, de tout point semblables à la manifestation qui, pendant les fêtes de Noël de l'année 800, proclamera spontanément Charlemagne empereur.

Mais cette tentative d'élever sur le trône de Saint-Pierre Philippe n'aboutit pas. Étienne est installé; il l'est „par les prêtres et les chefs de la milice", par „toute l'armée" et les **cives honesti,** par toute la population, „du plus grand au plus petit"[1]. Constantin est

[1] A magno usque ad parvum.

mené d'une façon injurieuse à travers les rues de Rome, aveuglé, selon la coutume byzantine, et, maintenant, un autre acte de cette tragédie peut commencer.

Il faut tenir compte de toute cette succession de révolutions populaires à Rome pour arriver à la dernière qui a fait de Charlemagne l'empereur du monde romain entier. Serge, fils de Christophe, se dirige vers la Cour de Pépin, protecteur du Saint-Siège, garant de l'ordre en Italie, pour lui demander de procéder au jugement de Constantin. Car il fallait un jugement synodal pour l'écarter. Les deux nouveaux rois francs, Charles et Carloman, puisque Pépin venait de mourir, envoient douze évêques. Jamais une si forte participation du clergé des Gaules ne se rencontre dans un synode romain, et, pour la première fois, les Gaules et cette Italie dirigée par le peuple de Rome se rencontrent dans une même formation ecclésiastique poursuivant des buts nettement politiques.

L'Orient n'a été guère consulté dans toute cette affaire. On a rompu depuis longtemps les relations avec les iconoclastes de Constantinople. L'hérétique ne peut donner aucun conseil. Auparavant, après chaque élection, il fallait s'adresser à l'empereur de Constantinople, et, si parfois la confirmation venue d'Orient était impossible, on le notait dans le „Livre Pontifical" en disant: „Voici un Pape qui a été établi sans cette confirmation, devenue impossible".

Après le synode contre Constantin, une action commence contre l'exarque de Ravenne et contre le duc de Rimini. Mais Serge et Christophe eux-mêmes ne peuvent pas se maintenir; de nouveau, un parti romain se lève, celui de Paul Afiarta, et il arrive à avoir raison, en 771, de ces deux chefs du parti victorieux qui sont,

à leur tour, aveuglés. Un pacte est conclu à cette époque entre les „Romani“, c'est-à-dire la population de Rome, et les Lombards. Devant cette situation, il y a une intervention de la part de l'exarcat; le duc de Rimini arrête l'agitateur, qui est mené à Ravenne et tué. Mais, avec cette intervention insolite des „Grecs“, la situation du peuple de Rome envers l'administration de la ville et envers le pouvoir des Papes n'est pas changée.

Aussitôt après la mort d'Étienne, le Pape Adrien est élu par les Romains, et il l'est parce qu'il représente une des plus importantes familles de la ville impériale[1] (772).

Personne n'a consulté le roi franc concernant l'élection. On ne s'est pas informé si elle lui était ou non agréable. Comme cependant les Lombards restent dangereux pour le Saint-Siège, c'est le Saint-Siège qui demandera la descente de Charlemagne en Italie[2], mais dans un but qui est bien défini par le „Livre Pontifical“. On ne veut pas de lui comme maître à Rome; on ne suppose pas même la possibilité d'établir un empereur résidant dans la ville impériale. Ce que l'on veut, c'est seulement la création d'un roi des Lombards qui ne vive pas au milieu des Lombards. On veut un vague maître lointain venant de temps en temps pour procéder à certaines cérémonies religieuses et pour s'agenouiller sur les tombeaux des Apôtres. C'est un protecteur et pas un maître réel que l'on désire, et ceux qui veulent avoir ce protecteur ne sont pas seu-

[1] Potentissimis romanis parentibus editus.

[2] Ut cum exercitu ad tuendas has Italiae partes modis omnibus advenirent; *Liber Pontificalis.*

lement le Pape et ses conseillers très passagers, toujours à la disposition des partis qu'ils représentent, auxquels ils restent liés jusqu'à la fin de leur administration, c'est encore ce „populus“ de Rome qui veut sauver sa petite „Romania“ indépendante. Il ne faut pas qu'il y ait à Rome, à la place de l'ancien exarque, qui n'y vient que très rarement et qui depuis quelque temps n'y vient pas du tout, étant un représentant de l'empereur hérétique, on ne veut pas qu'il y ait un roi lombard descendu de Pavie pour s'installer près du tombeau de Saint-Pierre. Et, lorsque le roi franc arrive lui-même, il y est pour que sa royauté franque soit transformée dans le sens de royauté „des Francs et des Lombards“.

Elle est très caractéristique la lettre envoyée à l'empereur d'Orient, à un certain moment de pacification, pour expliquer les relations entre l'Église romaine et les Francs, pour excuser ces relations et demander la permission de les maintenir, même si Constantinople, devenue orthodoxe, reprendrait en partie son rôle à Rome. On dit que ces Francs, au fond, sont ceux qui ont réalisé l'unité de l'Église d'Occident, étant protecteurs de l'expansion en Germanie des missionnaires anglo-saxons, étant devenus dominateurs du royaume des Lombards par droit de conquête, exerçant sur la péninsule ibérique une autorité incontestable, et on fait sentir à l'ancien maître constantinopolitain, auquel on se sent lié de droit, qu'il y a tout de même un avantage, au lieu de voir des barbares qui se mangent entre eux et qui rendent tout ordre romain impossible en Occident, d'en voir un seul avec lequel on puisse traiter.

Charlemagne est reçu à Rome et accueilli en em-

pereur bien avant sa proclamation par la population romaine. Il passe par Saint-Pierre pour aller au Latran; on confirme la donation lombarde, en donnant au monde byzantin cette explication de l'unité reconstituée dans le monde occidental par l'action de la royauté franque.

Nous arrivons maintenant au dernier acte de ce drame aux tableaux changeants, mais ayant tout de même au fond une continuité de développement.

Léon III prend la succession du Pape Adrien (795). Il commence par inviter le roi franc à paraître en Italie dans le but de prendre le serment des Romains. Prendre le serment, pour qui? Pour lui, mais, en même temps, il y avait une intention visible de la part de Léon, qui était combattu par le parti des parents du Pape défunt, par les principaux fonctionnaires du palais pontifical: l'intention de vaincre la résistance de ses adversaires par la pression du roi germanique, par l'influence toute puissante du chef barbare „oint du seigneur“ — ses fils, Pépin et Louis, l'ont été aussi, à l'occasion d'un second voyage italien de leur père, en 781 —, qui représentait en même temps l'Occident unifié. A cause de cette protestation de ses adversaires, Léon, qui avait été chassé par ses ennemis, blessé, est appelé à la Cour de Charlemagne et, à cette Cour, il y a un jugement sur sa situation, pour savoir si l'élection a été accomplie dans les conditions prévues par le cérémonial et correspondant à la tradition, immuables. Le Pape est très bien reçu. A son retour la population romaine l'accueille avec de grands honneurs. Le „Livre Pontifical“ dit: „toute la population romaine“, mais il faut entendre en première ligne ses adhérents.

Un synode (probablement le synode que Charlemagne avait demandé, puisque son jugement ne lui paraissait pas suffisant pour bien établir la situation de Léon), se réunit à Rome et se déclare incompétent. Lorsque le Pape emploie la coutume germanique de prêter serment lui-même sur son innocence pour déclarer qu'il ne sent pas sur ses épaules le fardeau d'une élection illégale, en ce moment Charlemagne descend de nouveau en Italie. Il est reçu par Adrien, qui lui offre le banquet solennel. Le Pape paraît dans toute la pompe de l'Église pour prêter son serment en décharge. Il arrive que des ambassadeurs du clergé de Jérusalem se présentent à ce moment, ce qui accroît la solennité de la circonstance et, au moment où il fait ses dévotions dans l'église de Saint-Pierre, retentit l'ancienne acclamation des Romains: „Carolo, piiissimo Augusto, a Deo coronato, magno, pacifico Imperatori, vita et victoria", „Charles très-pieux, auguste, couronné par Dieu, grand, pacifique, vie et victoire!".

Était-ce une comédie? Tout ce qui a été dit jusqu' ici montre que ceux qui auraient dû remplir une simple fonction théâtrale recouvrant une autre réalité étaient trop puissants et trop conscients de leur rôle, eux qui disposaient du Siège pontifical, pour consentir à être les instruments d'une ambition étrangère.

Était-ce un acte voulu par le Papé? Il pouvait très bien vouloir la présence à Rome d'un délégué de Charlemagne pour le soutenir contre le parti de ses adversaires, mais il n'avait pas les moyens nécessaires, devant cette volonté tumultueuse de la population romaine, de faire ce qu'il voulait.

Était-ce un acte voulu par Charlemagne? Cela n'a

pas été sans doute un acte refusé par lui. Il était depuis longtemps le délégué permanent de l'Église Il était, comme Godefroi de Bouillon l'a été plus tard dans l'église du Saint-Sépulcre, „l'advocatus ecclesiae". Il était le bras laïque de cette Église conquérante, la force armée à la disposition des missionnaires. Plus tard, comme empereur, il n'aura pas d'autre signe sur ses monnaies que celui de la croix.

Il n'a donc pas refusé ce qui était la consécration de son rôle, ce qui permettait à l'Église, agissant par un empereur, de conduire d'une façon plus énergique ses destinées nouvelles. Mais, en même temps, c'est un acte de volonté spontanée de la „Romania" italienne, qui arrive à créer dans la personne du roi franc ce qu'elle n'avait pas été à même de créer auparavant dans la personne d'un Tibère Petatius, contre l'autorité de l'empereur d'Orient. C'est l'Occident, dans sa forme populaire et d'après ses conceptions que nous pouvons appeler démocratiques, qui a créé cette forme impériale[1].

---

[1] Cf. Gasquet, *L'Empire byzantin et la monarchie franque*, Paris 1888, p. 7: „Rome plongeait de toutes ses racines dans le monde latin. Elle devait sa sève et sa vigueur à cette population de paysans, dure à la peine, âpre au gain, robuste et saine, pépinière incomparable d'administrateurs et de soldats".

CHAPITRE VI.

Les deux formes d'Empire et le „peuple".

Il faut d'abord préciser ce que l'Orient byzantin, le seul Empire ayant droit à ce titre, a pu admettre du couronnement de Charlemagne [1].

L'opinion courante est que Byzance, jalouse de la proclamation impériale faite à Rome, de la consécration d'un nouvel empereur d'Occident par le Pape, aurait été disposée à faire certaines concessions. Ces concessions sur l'unité de l'Empire, sur son authenticité, auraient mené aussitôt à des résultats diplomatiquement appréciables. De ce fait on attribue au couronnement de Charlemagne une importance qui, en ce qui concerne Byzance, ne me paraît pas se trouver dans la réalité même des faits.

On n'a pas de bonnes chroniques byzantines pour cette époque. On est réduit, pour le IX-e siècle, à des résumés appartenant à une époque postérieure, des résumés d'un contenu très maigre, dont l'information n'est pas toujours satisfaisante; mais toute de même, dans ces résumés, l'esprit de l'histoire byzantine, ce qui est essentiel dans les sources disparues, subsiste.

---

[1] Cf. Harnack, *Das karolingische und das byzantinische Reich*, Göttingen 1880.

Si le couronnement de Charlemagne avait causé une grande émotion à Constantinople, si la question d'une possibilité de l'Empire double, de l'Empire partagé, s'était présentée à la raison des Orientaux au commencement du IX-e siècle, on trouverait dans la relation de Théophane ou dans celle de Théophylacte, qui reproduisent les anciens témoignages, quelque chose qui nous mettrait sur la voie. Mais, dans les deux compilations, on passe un peu à côté du grand évènement qu'a été pour l'Occident le couronnement de 800.

Et ceci m'avait autorisé, il y a quelque temps[1], à présenter de cette façon l'opinion byzantine à l'égard de ce qui venait de se passer à Rome: „La proclamation du nouvel empereur et auguste ne paraît pas avoir produit une grande impression à Constantinople. Les sources byzantines ne mentionnent même pas un tel incident sans importance, parce que sa légalité pouvait, avec tant de raison, être contestée. A la place des „antartes", des rebelles accoutumés, il y avait un roi barbare, avec cette différence qu'on aurait attendu vainement sa tête à Byzance".

Peut-être cette manière d'exprimer le sens que pouvait avoir pour Byzance le couronnement de Charlemagne y est-elle exprimée d'une façon trop dure, mais quelque chose de cette conception existait sans doute dans le monde oriental[1]. Ce monde, croyant détenir lui seul l'authenticité de l'Empire, n'a jamais reconnu à l'Occident barbare le droit de parité.

Il y a eu des propositions de mariage byzantin faites à Charlemagne avant le couronnement; il y a eu le projet bien connu du mariage de la princesse Rothrude avec le prince byzantin Constantin (781), après un autre

[1] Nos *Papi şi Împăraţi*, Bucarest 1920, p. 70.

projet de mariage entre la soeur de Charlemagne, Gisèle, et Léon IV[1]. Mais on n'a qu'à analyser le texte byzantin relatif à ces deux propositions pour voir combien Byzance se précautionnait contre toute idée que l'Occident pouvait donner quelque chose de semblable en ce qui concerne les droits impériaux en Occident. La princesse franque ne porte pas son nom germanique, même bien avant le mariage, et on lui donne un nom grec, Érythro (le nom germanique traduit en grec). Et on ajoute que, pour faire que cette princesse puisse prendre place sur le trône byzantin, il avait été besoin de toute une préparation. Cette préparation a été confiée à deux personnages grecs, un eunuque et un notaire, qui ont été envoyés en Occident dans ce seul but, et ces deux personnages avaient la double mission de faire apprendre à la princesse les lettres grecques — cette fois on emploie le nom de „grec" —, et, en même temps, la connaissance des „coutumes de l'Empire des Romains"[1].

La distinction très claire qui se trouve dans ce texte montre que l'Empire n'était guère disposé à faire des concessions sur ce fait que lui seul, Empire d'Orient, représente la légitimité. Quant aux futurs parents de l'empereur byzantin, ce sont des „Francs", et, lorsque le projet de mariage est abandonné, on dit qu'on a abandonné la relation de parenté avec les „Francs". On évite toute dénomination précise servant à désigner l'État franc pour s'en tenir à cette formule

[1] Voy. le *Codex Carolinus*, ép. 48. — Cf. Gasquet, ouvr. cité, p. 258 et suiv.

[2] Εἰς τὸ διδάξαι αὐτὴν τά τε τῶν Γραικῶν γράμματα (les „helléniques" auraient été païennes) καὶ τὴν γλῶσσαν καὶ παιδεῦσαι αὐτὴν τὰ ἤθη τῆς Ῥωμαίων βασιλείας" (Cédréne, II, p. 2.). Irène rompt τὴν πρὸς τοὺς Φράγγους συναλλαγήν (*ibid.*)

générale, qui montre d'un côté la gêne politique de Byzance faisant un projet de mariage et, d'un autre côté, son opiniâtreté à ne jamais céder ce qui formait la base même de son existence.

On pourrait dire que l'idée même de proposer le mariage d'une princesse franque avec un empereur de Byzance aurait signifié un premier pas vers la reconnaissance d'une qualité supérieure à ces rois germaniques de l'Occident. Il n'en est rien. Le jeune empereur Constantin, fils d'Irène, qu'il s'agissait de faire épouser cette princesse franque, choisit plus tard une princesse arménienne, Marina d'Ani, n'ayant aucune importance au milieu du monde politique de cette époque.

Je sais bien qu'après le couronnement de Charlemagne on a supposé, sur la base d'un texte byzantin dont je parlerai, que le Franc a voulu épouser l'impératrice Irène, jadis son adversaire, dont il avait contesté en plein concile les titres et même le droit de régner, en tant que femme[1]. Et le témoignage de la source constantinopolitaine laisserait croire que, par ce mariage, par la possibilité de réunir les deux éléments du monde chrétien, ces deux éléments se seraient présentés presque en même ligne, que la Rome orientale aurait eu ainsi un correspondant dans cette nouvelle Rome occidentale qui venait de se relever par le couronnement de Charlemagne.

En observant le texte, on voit facilement ce que c'est que cette idée de mariage, un peu bizarre en elle-même — car on ne voit pas bien la façon dont Charle-

[1] *Libri Carolini*, I, VI; III, XI, XII; cf. Gasquet, ouvr. cité, pp. 272-273.

magne aurait été reçu dans un pays d'étiquette si stricte, dans un pays de formalisme si exagéré, où chaque parole, chaque geste, chaque attitude étaient dosés. Il y est dit[1] que les ambassadeurs sont venus de la part de Charles **et de la part du Pape Léon**; mais ce fait qu'il est parlé du Pape Léon montre qu'on n'acceptait Charlemagne qu'accompagné de ce Pape qui venait d'en faire un empereur; il fallait qu'il fut doublé, même dans cette proposition, par celui qui venait de lui donner une situation supérieure. Il est question aussi de la possibilité de réunir, quoi? pas les deux Empires, mais „les régions orientales et les régions occidentales". On évite de donner tout qualificatif à ces régions occidentales qui, même après le couronnement de Charlemagne, restent vagues, n'ayant pas une forme définie, qu'on aurait pu accepter.

Et voici l'origine de la proposition même.

Il y avait à ce moment à Constantinople un personnage particulièrement encombrant qui avait pour ses frères, sinon pour lui-même, des visées sur le trône de Constantinople. Il portait le nom de cet ancien général de l'Empire d'Occident qui a joué un grand rôle au V-e siècle, à l'époque d'Attila, il s'appelait Aétius.

---

[1] Ἔφθασαν δὲ καὶ οἱ ἀποσταλέντες παρὰ Καρούλου ἀποκρισιάριοι καὶ τοῦ πάπα Λέοντος πρὸς τὴν Εἰρήνην, αἰτούμενοι ζευχθῆναι αὐτὴν τῷ Καρούλῳ πρὸς γάμον καὶ ἑνῶσαι τὰ ἑῴα καὶ τὰ ἑσπέρια; ἥτις ἐπήκουσεν ἄν, εἰ μὴ Ἀέτιος οὗτος ὁ πολλάκις ῥηθεὶς ἐκώλυσεν, παραδυναστεύων καὶ τὸ κράτος εἰς τὸν ἴδιον ἀδελφὸν σφετεριζόμενος (Théophane, p. 737). Cf. Cédrène, p. 28: τοῦ στεφθέντος βασιλέως Ῥώμης παρὰ Λέοντος τοῦ πάπα. — Les Annales de Lorsch expliquent le couronnement de Charles par le fait qu'il n'y avait plus à Constantinople d'empereur, l'Empire étant tombé en quenouille.

Cet Aétius a été écarté ensuite, ses projets se sont effondrés, il en a été puni, et, en faisant le procès de l'ambition d'Aétius, la chronique ajoute qu'il est le coupable de ce que la proposition de mariage entre Charlemagne et Irène a échoué.

Donc le témoignage est un témoignage de parti; c'est celui d'un adversaire de ce haut fonctionnaire byzantin. Et, lorsqu'il s'agit de faire le procès de quelqu'un, si le procès est fait par un adversaire déclaré, et surtout après sa chute, on n'évite rien pour allonger la liste. On a recueilli donc, dans ce qu'on colportait à Constantinople, tout ce qui pouvait être à la charge de ce malheureux Aétius, et parmi ses méfaits était celui d'avoir empêché la réunion des vagues régions occidentales avec les régions orientales par le mariage, impossible à première vue et difficile à constater dans la source elle-même comme venant d'une information vraie, entre Charlemagne et Irène [1].

J'observerai aussi ce fait que, lorsqu'il s'agit de Charlemagne dans les chroniques grecques, on ne dit pas: „a été couronné empereur", mais bien „Charlemagne qui a été couronné empereur de Rome par le Pape Léon". Et il faut avoir un peu de pratique de l'esprit byzantin, qui présente des formules toujours renouvelées pour dire la même chose, qui offre à l'observateur attentif des réserves interminables, pour saisir le sens de la petite perfidie diplomatique qu'il y a dans la formule.

---

[1] Cf. dans les Annales d'Éginhard la mention de l'envoyé d'Irène venu „propter pacem confirmandam inter Francos et Grecos". Charles est disposé „ut pacem cum ea statuerent". En 803 il est question du „pactum faciendae pacis", du „Francorum foedus". Rien en ce qui concerne le mariage. D'après le moine de S. Gall (II, 6), les Saxons auraient été „donnés" à Charlemagne par des envoyés byzantins.

Donc Charlemagne est „l'empereur de Rome qui a été couronné par le Pape Léon“, c'est le Pape Léon qui en a la responsabilité. Il n'est pas empereur parce qu'il est empereur, mais parce que le Pape s'est avisé, à un certain moment, d'en faire un empereur, quitte à faire au Pape un procès pour avoir passé par-dessus les droits, seuls légitimes, de Constantinople.

Je crois même qu'à Byzance on ne disait pas „basileus“, mais plutôt „imperator“, qu'ils écrivaient l'„imperator“ en lettres grecques. Et, lorsqu'ils n'écrivaient pas „imperator“ et ne voulaient pas dire „basileus“, — et sincèrement, nettement, ils n'en voulaient jamais —, alors ils employaient le terme occidental de „rex“. Il est „rex“ chez lui, il peut être „rex“ chez nous; il est „imperator“ dans sa maison, il peut être „imperator“ dans notre style à nous. On n'oubliait pas même de dire: „qui se fait appeler empereur“, „imperator nominatus“, et, lorsqu'on dit: „qui se fait appeler **imperator**“, on n'a plus aucune responsabilité et on n'accorde rien, on ne transige nullement sur la seule situation réelle et durable.

Maintenant il est bien vrai que Charlemagne a essayé de faire passer une formule qui aurait pu satisfaire son ambition légitime venant de sa puissance bien réelle, d'un acquiescement général de l'Occident, qui est incontestable, et en même temps les sévères réserves de Byzance, avec laquelle il s'agissait d'avoir des relations permanentes de paix et d'amitié. Alors il écrivait aux Byzantins, à ses collègues byzantins, en les traitant de „frères“. On ne sait pas ce que Byzance répondait à la profession de cette „fraternité“. Il est vrai qu'à la Cour de Constantinople on em-

ployait les termes de „père“ et de „fils“[1], pour éviter certaines difficultés; par exemple plus tard, à la fin du IX-e siècle, le chef des Bulgares, qui se fit appeler, après une certaine époque, „basileus“, ayant épousé une princesse byzantine, entrait dans la parenté de l'empereur, et alors ils étaient tous, celui qui avait épousé la princesse, et ses successeurs aussi, des „fils“ pour ceux qui, sans distinction de proportion d'âge, restaient toujours leurs „pères“.

Qu'on ait essayé de la „fraternité“ du côté de l'Occident, c'est bien certain. Que cette fraternité ait été reconnue et appliquée du côté de l'Orient, voici la grosse question. Parmi le peu d'informations contemporaines qu'on a pour cette époque, on n'en trouve pas la preuve. Cependant il y a dans les annales franques de cette époque un témoignage très clair qui ferait supposer qu'à un certain moment des ambassadeurs byzantins sont venus à la Cour de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, présentant un pacte d'amitié, qui a été conclu et a servi de base pour tous les autres pactes qui ont existé entre les successeurs de Charlemagne et les empereurs de Byzance, leurs contemporains. A ce moment ils auraient fait la déclaration formelle qu'ils reconnaissaient le caractère impérial du dominateur de l'Occident. Le texte latin, en effet, a ce sens.

A Aix-la-Chapelle, lorsqu'ils vinrent devant l'Empereur présenter, d'après leur coutume, par écrit, ce pacte d'amitié, en langue grecque, ils firent l'éloge de Charlemagne: „laudes ei dixerunt“, selon la cou-

[1] M. Gaudenzi a relevé les rapports de „filiation“ entre Byzance et Théodoric.

tume du cérémonial byzantin, l'appelant „empereur“ et „basileus“, „imperatorem eum et basileum appellando“ [1].

Il est bien possible que, à l'occasion de ces solennités, on eût entendu le titre d'empereur, d'„imperator“, et même le titre de „basileus“ dans les formules adressées par l'ambassadeur byzantin à Charlemagne; mais il y avait sans doute des réserves, il y avait sans doute ce „nominatus“, „qui s'appelle empereur“. Autant qu'on n'a que le résumé de l'acte officiel byzantin, et ce résumé est fait de la part de ceux qui avaient tout intérêt à présenter la cérémonie d'une façon qui leur soit favorable, le doute premier subsiste, doute qui s'appuie sur toute la conscience byzantine, invariable d'un siècle à l'autre et qu'on retrouvera, non pas à des moments comme celui du règne d'Irène, où les Byzantins avaient tout de même une grande situation dans ce monde commençant du moyen-âge, mais à des époques de profonde décadence, où Byzance ne signifiait rien, où l'on attendait tout du secours militaire et des subsides d'argent de l'Occident. Un empereur Manuel, au commencement du XV-e siècle, demandera aux Occidentaux de le soutenir contre les Turcs, mais, venant à Venise et ailleurs, dans son grand voyage d'Occident, visitant Paris et allant même au-delà, il continue à appeler les Occidentaux, qui étaient son unique appui, „des barbares“, et il restait, lui, dans sa conscience, — et cette conscience était celle de tout son monde —, le seul empereur, le seul héritier d'une

[1] Aquisgrani, ubi ad imperatorem venerunt, Scriptum pacti ab eo in Ecclesia suscipientes more suo, id est graeca lingua, laudes ei dixerunt, Imperatorem eum et basileum appellantes.— De nouveau on intéressait au „pactum“ aussi le Pape, garant et responsable.

haute antiquité qui ne pouvait être partagée par personne.

Il y avait donc le fait, il y avait l'alliance; il y avait la proposition, la tentative de Charlemagne de s'improviser en „frère“ de l'empereur byzantin, mais il y avait, en même temps, sous toutes les formules de politesse, sous toutes les finesses diplomatiques des orientaux, le refus absolu d'abandonner la base légitime de l'Empire d'Orient.

Quant à Charles lui-même, si, ayant sa qualité de „roi des Francs et des Lombards“, il faisait passer celle d'„empereur et auguste“, lui, qui conservait l'idée d'une Église unitaire, parlait de „deux Empires“ [1] et intitulait son „frère“: „glorieux empereur et auguste“.

Du reste la question n'a pas la grande importance qu'on lui attribue. Charlemagne ne dépendait pas de la reconnaissance de l'empereur d'Orient. Et l'empereur d'Orient n'était nullement offusqué du titre de Charlemagne, car Byzance n'en était certainement pas ébranlée. Entre les deux formations politiques, dont l'une était très puissante et tout-à-fait nouvelle et l'autre était beaucoup moins puissante, mais disposait d'un passé séculaire qui était sa base morale, — à cette époque où la base morale importait et pas l'autre, la puissance —, ce qui intéressait dans les relations des deux Empires c'était plutôt leurs frontières. Or sur cette question de frontière on pouvait arriver à s'entendre au commencement; plus tard ç'a été plus difficile.

Charlemagne, arbitre de l'Italie, soutien du Pape, ordonnateur de Rome, y remplissant une partie des fonc-

[1] Ad constituendam nobis pacem et foederando atque adunando haec duo in Christi caritate; *Epistolae Carolinae*, 29.

tions des anciens empereurs, devait tendre nécessaire à réaliser la possession géographique intégrale de la péninsule italienne. Il devait avancer d'un côté vers le Sud, de l'autre côté vers l'Est, où Venise commençait à manifester son importance. Il était bien naturel que les ambitions du nouvel Empire d'Occident se dirigeassent du côté de la péninsule des Balcans, de cette Dalmatie, de cette Liburnie qui plus tard reçurent de fait leurs fonctionnaires de l'empereur d'Occident. Il y a eu pour cette région un conflit, interrompu pendant quelque temps par la „paix", repris de nouveau et qui a continué plus ou moins ouvertement jusqu'à la fin du règne de Charlemagne, et même au-delà de ce règne. On est parvenu cependant à s'entendre provisoirement.

Si Charlemagne réclamait pour lui le droit d'ordonner, „ordinare", la situation en Dalmatie, en ce qui concerne les „ducs" et les „nations", les „duces" et les „populi" [1], s'il est arrivé à en avoir l'intérieur, la partie continentale, il ne pouvait pas, jusqu'à un certain moment de son règne, ambitionner en même temps la domination du littoral. Pour avoir le littoral il lui aurait fallu une flotte. La flotte de Charlemagne a existé, mais pas au commencement de ses tendances vers l'Orient balcanique. Ce n'est que plus tard que ses forces navales étaient assez fortes pour dominer la Corse et la Sardaigne.

Comme l'Empire byzantin était avant tout un Empire maritime, comme ce qu'il ambitionnait était la domi-

---

[1] Facta est ordinatio ab Imperatore de ducibus et populis, tam Venetiae quam Dalmatiae; annales citées. Il y a au moins des „Sclavini nostri"; *ibid.*

nation sur les mers qui baignaient ses côtes[1], il est bien naturel d'admettre que la nécessité même des choses offrait une formule de conciliation entre les deux formations politiques. Dès le moment où l'intérieur appartenait à l'un, aux Francs, et que le littoral restait en la possession de l'empereur byzantin, il n'y avait aucun motif pour que les deux Empires ne vécussent en bonnes relations.

Mais cependant jamais ces bonnes relations ne se sont appuyées sur un pacte précis, elles ont eu toujours comme fondement une opportunité.

Après la mort de Charlemagne, sous Louis-le-Pieux, „pius" pour accomplir son devoir essentiel, qui était celui de représenter l'Église, de la défendre et d'en étendre les limites, les relations entre l'Orient et l'Occident changèrent. Elles changèrent d'abord parce que Louis ne signifiait pas la même puissance imposante que Charlemagne. Des évènements de politique intérieure, qui n'avaient pas existé à l'époque de son père, retenaient le fil dans les limites de son ancien royaume franc. En Orient aussi des changements s'étaient passés. Il n'y avait plus une usurpatrice, ayant dépassé, comme plus tard Catherine de Russie, les droits de son fils. Irène avait été écartée, Constantin était mort, des empereurs guerriers avaient surgi de ce côté, et, s'il y avait tout de même le conflit presque permanent avec les Bulgares, qui tendaient à substituer, non pas un État à un autre État, puisque, si l'Empire était unique entre l'Occident carolingien et l'Orient by-

[1] Nicétas, l'amiral byzantin, se trouvait en 807 „cum classe constantinopolitana in Venetia"; Annales citées. Cf. Gasquet, ouvr. cité.

zantin, il l'était d'autant plus nettement dans cette péninsule balcanique elle-même, mais seulement une dynastie barbare à la dynastie régnante à Constantinople, l'Empire d'Orient représentait beaucoup plus sous les successeurs d'Irène qu'au moment où l'Impératrice devait faire certaines concessions pour se ménager un bon voisinage de la part du puissant „empereur" occidental.

Alors dans cette nouvelle époque il était d'autant plus naturel que Byzance ne cède rien aux Occidentaux, et la preuve en est dans les quelques lettres qui en ont été conservées. Voici, vers la moitié du IX-e siècle, les empereurs Michel et Théophile, empereurs un peu improvisés, qui viennent de vaincre un rival qui s'était présenté soutenu par des forces asiatiques, par des Sarrasins, menaçant de prendre possession de Constantinople. La situation des deux associés n'était pas des plus commodes: ils avaient tout intérêt à se ménager l'empereur d'Occident; ils prennent donc pour eux le titre d'empereur des Romains, s'adressant à leur „aimé et honorable frère", car cette fois Byzance accepte la qualification de „frère". Et Louis est un „glorieux roi des Lombards". Commencer par les Francs, poursuivre par les Lombards, c'était insister sur ce fait que l'empereur était avant tout un roi barbare, de qualité inférieure, dominant sur ses Francs et sur ses Lombards. Et puis ensuite seulement il y a: „et vocatus imperator....", „que l'on appelle", ou plutôt „qui s'appelle lui-même empereur" [1]. Et, dans un acte de 825, on voit les

[1] Mansi, XIV, p. 417: „Imperatores Romanorum dilecto et honorabili fratri Hludovico, glorioso regi Francorum et Langobardorum et vocato *eorum* imperatori... Quasi pacifico amico et spiritali fratri nostro et, ut credimus, socio gaudii a Deo Imperii nostri". „Plus loin: Vestra gloria", „vestra gloriosissima potestas".

mêmes Michel et Théophile, qui sont „empereurs des Romains“ „in ipso Deo“, par „la volonté même de Dieu“, s'adressant au même Louis, qui est un „dilectus et honorabilis frater“ [1], mais, s'il est „glorieux roi des Francs et des Lombards“, encore une fois il est aussi „vocatus corum imperator“, c'est-à-dire „empereur de ces gens-là“. Cela les concerne eux, mais pour Byzance il n'a aucune qualité à se présenter sur la même ligne que ceux qui sont empereurs au nom de Dieu et aussi au nom d'une authenticité plusieurs fois séculaire.

Je relève dans la première lettre, qui a un intérêt tout particulier, encore un fait: Charlemagne avait été proclamé par le peuple de Rome.

Le peuple de Rome est l'„inclitus Romanorum populus“, une „sacra plebs“, des „quirites“ ses chefs sont „tous les chefs de l'ample cité de Rome“ [2]. Il y a, à côté de ces chefs, une armée, avec ses „scholae“, un sénat, il y a une aristocratie, il y a des „principes“, il y a des „antistites“, des „judices“, il y a une „romana lex“. Lorsqu'une élection pontificale est disputée et qu'on cherche à opposer au Pape qui reste un autre qui a dû disparaître, alors on dit que ce candidat qui n'a pas réussi a été voulu par la partie la moins digne d'estime des électeurs: c'étaient des paysans, des représentants des masses, des „agrestes“, un „ignobilis populus“.

Ei, voici, dans la conscience de l'époque il y avait,

---

[1] In ipso Deo imperatores Romanorum dilecto et honorabili fratri L., glorioso regi Francorum et Langobardorum et vocato eorum imperatori; *ibid.*

[2] En 827, „gloriosi Romanorum proceres“, „omnis amplae urbis populus“.

même à Byzance, malgré son profond respect pour la légitimité, malgré son adoration pour le cérémonial grec, malgré ses faiblesses pour la pompe, même après Justinien, l'idée que la „démocratie", que la volonté populaire peut donner quelque chose, qu'elle peut accorder un titre que n'importe quel autre pouvoir n'aurait jamais pu décerner.

Ces deux empereurs dont la situation était mal assurée, dont l'origine était assez douteuse, opposent au successeur de Charlemagne proclamé par le peuple de Rome une origine pareille pour leur pouvoir, car il est dit dans la lettre que „la multitude", d'après l'ancienne coutume, les a élus, et cette „multitude" est analysée dans les éléments qui la composent. Il y a le patriarche, le „beatissimus patriarcha", „le très heureux patriarche", pour donner quelque chose de correspondant au Pape qui a déterminé l'élection de Charlemagne puis, pour faire pendant au Sénat de Rome, aux „antistites", aux „judices" de là-bas, il y a les „gloriosi patricii nostri", „nos glorieux patrices"[1]. De fait ils n'y entraient presque pour rien: c'était une usurpation militaire; le trône était resté au vainqueur dans un conflit armé. Mais Byzance tenait à ajouter au titre de ses empereurs ce titre démocratique et tout-à-fait „moderne". Il est vrai que ces „principes" étaient des fonctionnaires de l'empereur, tandis que ceux de Rome appartenaient aussi à d'anciennes familles, mais il fallait qu'ils y figurassent aussi.

Les Byzantins ont offert la „confirmation de la paix

[1] Multitudo secundum antiquum morem, videlicet beatissimus Patriarcha, gloriosi patricii nostri, illustres rectores et principes qui illic tunc affuerunt diversarum provinciarum.

et amitié antérieure"[1], mais l'Occidental tient à préciser la dualité actuelle de l'Empire, lorsqu'il parle des „deux Empires institués par Dieu, entre lesquels est divisé le monde", qui „doivent restés unis par les liens d'une affection mutuelle".

Dans une troisième époque, le successeur de Charlemagne essaie d'être roi d'Italie dans toute la plénitude réelle de ses droits. Il y a une profonde différence entre le type d'empereur qui entend visiter de temps en temps l'Italie et paraître à Rome plutôt que régner à Rome, présider, dans de rares solennités, à un ordre de choses qui ne dépend pas de lui, et, entre 855 et 875, Louis II, qui veut être empereur réel, empereur habitant dans sa „Francia", mais un roi des Lombards exerçant ses fonctions. Donc un roi des Lombards pouvant descendre à chaque moment de sa vie à Rome, qui est la capitale principale de son Empire.

Le Pape, qui n'avait pas créé Charlemagne empereur pour qu'il régnât, qui l'avait créé pour représenter l'Église, pour en étendre les frontières et pour le laisser libre, lui, comme „domnus", comme empereur spirituel, dans cette Rome, le Pape devait bien s'en offusquer. On a alors cet incident extrêmement intéressant des relations entre le Pape et l'empereur que l'on observe à l'occasion de la descente de ce Louis, fils de Lothaire, à Rome. Accompagné de l'archevêque Drogon, il garde toute une armée, de laquelle font partie tous les adversaires du Pape en Italie. Croyant pouvoir briser la puissance du pontife, il s'avance sur

[1] „Per has nostras veras et fideles sillabes corroboramus et confirmamus priorem pacem et amicitiam inter nos et nos constitutam". La Pape est le „SS. Pape antiquae Romae".

Rome et y est reçu solennellement. Mais voici ce que lui dit le Pape, avant de lui ouvrir la porte principale de l'église de Saint-Pierre: „Si tu viens avec une pensée pure et une volonté sincère, et pour le salut de la République et de toute la ville et de cette Église, entre par cette porte avec ma permission (**jussio**). Sinon, ces portes ne s'ouvriront pas à toi, ni par moi, ni par ma concession."

Alors Louis doit accepter ces conditions, et, lorsqu' il s'agit de faire prêter serment par la noblesse de Rome à l'intrus, on lui fait entendre qu'on est disposé à la faire pour l'empereur Lothaire, son père, mais pour lui, qui est un simple roi des Lombards, et, parce que roi des Lombards, roi d'ici, entendant rester dans ces provinces, entre les frontières de l'Italie, non[1]. Et il y a, dans le „Liber Pontificalis" toute une série de doléances sur la barbare apparition de ce ennemi du Siège de Rome dont l'habileté politique du Pape cherche à préserver sa résidence.

Mais cependant ceci n'a pas empêché Louis d'être roi d'Italie et de vouloir rester en cette qualité dans la péninsule, de vouloir même avancer vers le Sud italien où il y avait des restes de féodalité lombarde à côté des envahisseurs sarrasins, des villes de commerce s'entendant avec ces infidèles, puisque cela pouvait servir leurs intérêts, mais en même temps une très prononcée ambition byzantine, reposant sur un droit byzantin très ancien.

Alors voici ce qui arriva à Rome.

L'Empire carolingien ne remplissait pas le but pour

[1] Nec ego, nec omnis Romanorum nobilitas; *Liber Pontificalis.*

lequel il avait été fondé. Ce but était double: assurer l'ordre à Rome et étendre les frontières de la chrétienté catholique. Mais les frontières de la chrétienté n'avaient pas été poussées plus loin que la conquête de Charlemagne, et, quant à l'ordre romain, on s'en préoccupait très peu. A Rome on a cru, dans le monde de la noblesse et des dignitaires romains, qui avait une importance beaucoup supérieure à celle qu'on lui attribue habituellement, qu'on pouvait choisir entre les deux empereurs, entre l'empereur voisin qui, lorsqu'il arrive, est d'une importunité insupportable, et entre un autre empereur qui est en „Grèce", qui, ayant la conscience qu'il est étranger, — plus l'expérience de Justinien, n'ayant pas réussi d'une façon durable dans son unification des deux parties de l'Empire, — et qui est en même temps propriétaire d'une partie du Sud italien et dispose de cette flotte qui, manquant à Charlemagne, organisée par son fils depuis, s'était dispersée ensuite, aurait été capable de garantir Rome contre les pirates musulmans.

Un haut fonctionnaire romain, Daniel, dénonce son collègue Gratien, qui aurait dit ceci: „Puisque les Francs ne font rien de bon et ne nous donnent aucun secours, et, au contraire, nous ravissent ce qui nous appartient; pourquoi ne pas appeler les Grecs et nous allier avec eux? Pourquoi ne pas chasser le roi des Francs et les siens de notre pays et de notre domination?[1]".

Louis reçut la nouvelle de cette conspiration avec les sentiments d'indignation qu'on peut s'imaginer. Il chercha à en punir les auteurs.

Il ne fut plus question d'installer le Byzantin à Rome,

---

[1] *Liber Pontificalis.*

d'en faire le maître de l'Italie, mais après cet incident la concurrence entre les deux Empires n'en restait pas moins, malgré les secours demandés par les Orientaux à leurs voisins, s'appuyant sur le conflit permanent pour la domination du Sud italien.

Et en même temps durait la discussion de principe. Elle fut aigre entre l'empereur Basile (867—886), militaire particulièrement énergique, qui arriva à réunir sous sa main une grande partie de ce Midi italien, et Louis l'Italien.

Louis, s'adressant à Basile, lui fait observer que, en vérité, il n'y a qu'un seul Empire, mais que, par-dessus l'Empire, il y a l'Église, que cette Église n'a pas été créée par Dieu pour un seul, ni pour le Byzantin, ni pour le Franc, et que, au contraire, ces deux empereurs doivent être liés par des sentiments de charité et remplir la même mission[1].

Remplir la même mission ceci signifiait déjà, à la fin de ce IX-e siècle, la croisade.

Les Sarrasins n'étaient pas seulement en Sicile, où Louis voulait descendre, ils tenaient Tarente et d'autres places, et ils avaient leur camp permanent dans le Sud d'Italie. Ils apparaissaient devant Rome, et les Papes ont dû plusieurs fois prendre des mesures de défense contre des surprises venant de la part de ces Infidèles infatigables.

Devant Basile, dont le point de vue n'est pas exprimé dans ce qui nous est parvenu, devant celui qui voulait devenir son gendre, Louis continuait à se considérer

[1] Unum Imperium..., quam (Ecclesiam) tamen Deus, non per te solum, nec per me tantum gubernari disposuit, nisi quia sumus tanta ad invicem caritate connexi ut non jam divisi, nec unum existere videamus; *Annales Salernitani.*

comme un „imperator augustus“, et il écrivait à Basile, le traitant d'„empereur très glorieux et très pieux“, mais „empereur de la Rome **Nouvelle**“.

Et il y avait déjà une diplomatie en Occident qui tenait compte du fait qu'il y avait **deux** Romes. Et, plus le Byzantin était vainqueur dans le Sud de l'Italie, — en 870 sa flotte paraissait dans les eaux du Sud italien et Naples, Gaète étaient occupées, le prince de Salerne, Guaimar, devenant patrice, celui de Bénévent étant brisé dans sa révolte —, plus, dans la croisade commune, à laquelle chacun envoyait ses forces, les „Achives“ se montraient aptes à conquérir et surtout à retenir, plus il haussait la voix et déniait à son allié une situation qui, jusqu'à un certain point, lui avait été reconnue tacitement, à lui et à ses prédécesseurs auparavant. Et alors voici l'argumentation extrêmement intéressante de Louis II, argumentation si large, si bien informée, si logique, qu'on en a attribué le mérite, non pas à un secrétaire quelconque, mais à une grande personnalité littéraire du IX-e siècle, à Anastase le Bibliothécaire. Il dit, au fond, ceci: Pourquoi n' aurait-il pas le droit de porter le titre d'Empereur? Il y a eu d'abord des Empereurs dans le monde biblique et les Écritures sont là pour le prouver, c'est-à-dire des „basileis“. Il y a eu David, il y a eu Salomon, il y a eu toute la série des rois hébreux. Puis, après les rois de Juda et de Jérusalem, il y a eu, dans l'histoire ancienne, toute une série de „basileis“, et ce titre que portent les Empereurs d'Occident a été reconnu par les Patriarches, a été reconnu par tous les rois.

C'est la première fois que le droit conféré par l'onction accomplie par le Pape est invoquée. Il y a d'a-

bord l'acte accompli par le Pape en faveur de Charlemagne. L'Empire, par conséquent, ne doit pas être d'un seul. Dans les livres d'histoire de Byzance même, on voit qu'il peut être partagé. S'il est nouveau, toute fondation politique commence par être nouvelle.

Et, plus loin, dans cette argumentation où la naïveté ne manque pas: „Pourquoi la situation impériale serait-elle réservée à une seule race? Est-ce qu'il n'y a pas eu des empereurs qui étaient Espagnols, des empereurs qui étaient Isauriens? il y en a même eu des Khazares. Et, s'il y a eu ces Isauriens et ces Khazares, pourquoi les Francs ne pourraient-ils pas donner à leur tour des représentants de l'Empire? D'autant plus que l'Empire est de tout le monde! Et, par rapport à l'affectation des Byzantins d'appuyer toujours sur les Francs, dans la titulature de leurs rivaux: „Il convient que vous sachiez que, si nous n'étions pas empereur des Romains, nous ne le serions pas des Francs."

Il ne faut donc pas commencer par les Francs et les Lombards: ce n'est pas la qualité royale qui précède et détermine la qualité impériale; c'est par la qualité impériale, par la couronne qu'a accordée le Pape qu'on peut arriver à la situation de roi des Francs. Et, du reste, Rome conserve ses droits, et Louis, qui n'est pas un „rex", parle au nom de ces droits de Rome [1].

Il est bien vrai que cette théorie avait un désavantage, et voici lequel: Il s'agissait de l'Église. Or l'É-

[1] L'opinion que dans un concile à Constantinople on eût reconnu le caractère impérial de Louis et donné le titre d'„auguste" à sa femme Ingelberge s'appuie sur une dénonciation du moine Métrophane: Ἀνηγόρευσε καὶ ἀνεψήμισεν εἰς τὴν ἀναπλασθεῖσαν αὐτῷ σύνοδον βασιλέα τὸν Λοδόϊτον καὶ τὴν Ἰνγελβέργαν Αὐγοῦσταν, πρὸς τὴν καὶ γέγραφεν ἐπιστολὴν εὐφημίας πεπληρομένην (Mansi, XII, p. 418)

glise était représentée par un autre aussi, par celui qui se détachait de plus en plus des obligations à l'égard de l'Empire, par le Pape. Sous Léon IV, Benoît III et Nicolas I-er, la papauté gagnait une situation univercelle, et ce pontife qu'on accusait maintenant de vouloir être empereur[1], de se présenter impérialement, qui entretenait des relations avec tous ceux d'Italie et avec l'Orient balcanique, qui ne manquait pas de chercher des rapports même avec les provinces les plus éloignées de l'Empire byzantin, tout en traitant l'Empereur d'„imperator constantinopolitanae urbis" avait des visées lui-même sur l'Italie méridionale. Il s'était fait reconnaître cette qualité et faisait le voyage de Naples pour imposer ses prétentions qui se sont développées au cours de tout le moyen-âge. Devant les Carolingiens divisés entre eux, devenus ennemis irréconciliables, un Pape comme Nicolas s'était gagné une situation qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait pas même rêvée. Il prenait sur lui cette qualité de représenter l'Église, et, au nom de cette Église restée romaine, il faisait la semonce au Byzantin en lui disant: „Si vous appelez le latin une langue barbare, parce que vous ne le comprenez pas, ne pensez-vous pas qu'il est ridicule de vous appeler empereur des Romains et de ne pas connaître la langue même des Romains?". Ce qui correspondait à l'autre théorie qu'on infligeait aux Byzantins en leur disant: „Vous avez perdu tout droit en abandonnant Rome. Vous êtes des déserteurs, des déserteurs qui se sont perdus du côté de l'Orient, et Rome ne vous donne rien parce que vous lui avez tout

[1] Annales de S. Bertin: „Domnus Nicolaus qui dicitur Papa et qui se apostolum inter apostolos adnumerat totiusque mundi Imperatorem se facit".

pris [1]." Arrachant à l'Église rivale de Constantinople celui que la chancellerie romaine nommait „domnus Michael, princeps bulgarus" [2], écrasant de ses anathèmes, en 863, un Patriarche des mérites d'un Photius, la Rome pontificale retenait cependant l'empereur „grec" dans son amitié et, criblé de critiques, Basile répondait en échange se présentant comme le „devotissimus filius vester, Imperator Basilius" [3].

En même temps que la qualité de représentant de l'Église était prise par le Pape lui seul, l'idée de la croisade était confisquée par les nouveaux empereurs byzantins de la série du X-e siècle, qui commenceront leur travail pour le triomphe de la Croix dans l'Italie méridionale contre les Sarrasins, risquant même des tentatives du côté de la Sicile et qui se préparait à ce moment pour ce premier chapitre des croisades qui sont les expéditions en Terre Sainte de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès.

L'Empire d'Occident, une entreprise politique échouée, restait ainsi désarmé devant le Pape, d'un côté, devant l'Empire d'Orient, de l'autre.

---

[1] Graeci vero propter cacodoxiam, videlicet malam opinionem Romanorum Imperatoris existere cessaverunt, deserentes scilicet non solum urbem et sedem imperii, sed et gentem romanam et ipsam quoque linguam amittentes atque ad alia transmigrantes.

[2] Dès 824 des ambassades bulgares chez Louis et le Pape Adrien II.

[3] Les rapports entre les Papes et les empereurs ont été traités dans mon ouvrage roumain *Papi și Împărați*. Le même conflit, si exagéré, entre les chefs des deux Églises, se présente comme un chapitre séparé de leur rivalité et de leur concurrence dans l'oeuvre de prosélytisme.

CHAPITRE VII.

Byzantins et Italiens au X-e siècle en Occident. Une nouvelle forme impériale.

A la fin du IX-e siècle l'Italie méridionale était la partie plus digne d'intérêt de la péninsule. Malgré l' invasion des Sarrasins, qui n'avaient pas le caractère terrible qu'on leur attribue, de façon que certaines villes pouvaient entretenir des rapports avec les envahisseurs musulmans et certains princes pouvaient s'en servir dans leurs querelles avec leurs rivaux, elle prospérait. Les régions les mieux partagées par la nature, les mieux administrées, celles qui exerçaient une plus grande influence sur tout le voisinage, n'étaient guère celles du centre et du nord, mais bien les régions qui appartenaient à l'Empire grec. Cet Empire n'avait pas seulement des prétentions, comme l'Empire occidental en avait souvent, dans ses rapports avec l'Orient, des tendances irréalisables; il avait en Occident une base, et cette base correspondait aux plus anciennes traditions de cette terre. Il y a un peu de la Grande Grèce de l'antiquité dans cette possession des Orientaux „grecs" en Sicile et dans l'Italie méridionale.

Vers la fin de ce siècle, on peut dire que les Byzantins y sont tellement établis qu'il n'y a que ci et là quelques villes qui, en reconnaissant plus ou moins l'autorité de l'Empereur, conservent une autonomie

sous un évêque, comme Athanase, sous un chef populaire comme, plus tard, Marin, à Naples. Mais pour la plupart il n'y a que la province byzantine; les restes de l'ancien royaume des Lombards, à Bénévent, à Salerne, à Capoue, doivent reconnaître, malgré des révoltes passagères, l'autorité de l'empereur. Ce qui surplombe la vie locale et la dépasse de beaucoup, ce qui la régit et l'harmonise, c'est l'autorité de ce César de Byzance. Car c'est sa flotte qui domine la mer, c'est elle qui observe le littoral, c'est par son moyen qu'on arrive à de grandes victoires contre les Sarrasins, comme celle, décisive, au moins pour quelques dizaines d'années, de Garigliano, en 915.

L'Empire n'apporte pas seulement l'appui militaire de ses flottes, mais aussi toutes les ressources d'une administration très complète, ayant une habileté toute particulière à traiter n'importe avec quelle nation, dans n'importe quelle province. Tandis que les barbares apportent avec eux, toujours, un système qu'il n'arrivent pas toujours à rendre acceptable aux populations soumises, Byzance, avec sa manière de surveiller seulement des villes autonomes, des régimes locaux, auxquels on conserve tous leurs caractères, est beaucoup plus acceptée que n'importe quelle domination de l'Occident.

Les Grecs, il est vrai, ne sont pas toujours sympathiques pour ces populations. Telle chronique les appelle „des bêtes“ en ce qui concerne leurs habitudes et leur âme. „Des chrétiens de nom, mais dans leurs moeurs pires que Sarrasins.“ Mais, au moment où les princes de Bénévent, de Salerne et de Capoue gravitent autour des officiers qui représentaient la domination byzantine, au moment où, si le Sarrasin disparaît, à sa place s'installe une garnison grecque, il y avait sans doute

certains compromis entre les stratèges, les protospataires, les anthypates et la population.

Même à l'égard des Arabes, Byzance ne croyait guère être déshonorée lorsqu'elle traitait avec ses pires ennemis; elle avait des moyens de prestige et elle avait de bons besans d'or, qui se répandaient à travers toute l'Italie et parvenaient parfois dans les poches assez larges des burnous arabes. De cette façon elle arrivait à rendre la vie possible. Et, lorsqu'on avait à choisir entre une vie possible permanente et une apparition en tempête des Septentrionaux, des „Francs", plus tard des „Saxons", on préférait le Byzantin, avec lequel on pouvait s'entendre à l'amiable et qui, lui-même, savait s'entendre à l'amiable avec tout le monde grâce à son élasticité d'esprit orientale et à tout ce que pouvaient lui donner les roueries de l'esprit grec.

Non seulement on commençait à s'accommoder de cette domination byzantine, mais on passait plus loin; on lui empruntait une quantité de choses, même des noms. Les Papes de cette époque étaient aussi influencés par ce courant hellénique venant du Sud lorsqu'ils s'appellent Romain, Théodore, Anastase, Christophe, Agapète. Lorsqu'il est question du poids, on dit une „sauma", lorsqu'il est question d'une flotte, un „stolium"; les vaisseaux sont les „dromoni", les „grabii" (du grec „korabion", vaisseau). Et, lorsqu'il s'agit d'exprimer une théorie dans ce monde où se conservent encore les grands noms lombards, Landolphe, Pandolphe, Adénolphe — et on tient beaucoup à ces noms qui rappellent le passé, mais ceux qui les portent ont bien changé de caractère, ils sont passés par la „grécité" pour arriver plus tard à une „italianité" qui tient de la tradition latine —, voici la façon dont parle, dans

son Sud italien, l'Anonyme de Salerne, un des principaux chroniqueurs de cette époque. „**Domini imperatores**, c'est ainsi que s'appelaient tous ceux qui étaient présents, etc. Mais, en tout cas, ne peut être appelé empereur que celui qui préside au „regnum romanum, hoc est constantinopolitanum", c'est-à-dire à l'Empire de Constantinople." C'est d'une clarté parfaite. Seul l'empereur romain, qui ne peut être que celui de Constantinople, a le droit de s'appeler empereur, malgré toutes les théories qu'a pu établir l'argumentation d'un Anastase le Bibliothécaire. Et l'anonyme ajoute, pour être plus explicite: „Car les rois des Gaulois, les „reges Gallorum" (et tout ce qui vient de l'Empire carolingien, ce sont des „Gaulois", jusqu'à Arnolphe, le souverain germanique, qui est nommé dans les chroniques italiennes": „roi des Gaulois") „ont usurpé ce nom, eux qui jadis, **antiquitus**, n'étaient pas nommés ainsi".

La théorie n'est pas exprimée par un Byzantin, mais par un latin, par un bourgeois anonyme de Salerne, n'ayant aucun intérêt personnel à se transformer en porte-parole des prétentions byzantines. Et ceci équivaut à la tradition permanente des Byzantins: ne reconnaître qu'un seul Empire. S'il y en a eu jadis deux, c'est par un développement historique spécial; ce développement d'après Théodose a été une fois coupé et il ne peut plus être renouvelé qu'à une condition: si l'empereur qui domine à Constantinople transmettrait ses pouvoirs à quelqu'un d'Occident. Il ne le fait pas, il ne doit pas le faire, il n'a aucun intérêt à le faire, alors il ne peut pas y avoir d'empereur en Occident.

Et, pour montrer encore une fois qu'on ne s'était guère détaché des anciens préjugés à l'égard de l'Oc-

cident, voici, dans le manuel de l'empereur Constantin le Porphyrogénète sur l'administration de l'Empire, de quelle façon apparaît Charlemagne: il est „le seul maître de toutes les royautés de l'Occident". Comme dans les explications données jadis par le Pape, entendu avec les Francs, à son vrai maître qui est en Orient, il résume la vie royale de l'Occident: il est „le grand barbare", celui qui a été, pour cela même, couronné à Rome, celui dans lequel vivent d'une façon supérieure toutes les barbaries inférieures. Et, lorsqu'il s'agit de donner des titres à des personnes qui règnent en Occident, il y en a un qui surnage au-dessus des siècles: „Constantin, auguste, autocrate, empereur des Romains", écrira a „notre frère spirituel, aimé et désiré, au très-noble et distingué roi des Francs."

Donc cette fois „frère spirituel". Et ce texte fixe en quoi consistait cette fraternité dont il était question depuis longtemps. Ce n'était pas la fraternité des dignités, la fraternité des situations, c'était plutôt une double façon de représenter l'Église du Christ, qui n'a pas été séparée de fait pendant ce X-e siècle, malgré les conséquences de la querelle entre le patriarche Photius et son rival Ignace: excommunication romaine contre Byzance, excommunication byzantine contre Rome, — et je ne parlerai guère de la querelle entre l'Église d'Occident et celle d'Orient, car le procès n'est pas entre Rome et Constantinople, mais entre deux personnes, deux partis de Constantinople, qui se servaient de l'autorité de Rome.

Lorsque les Carolingiens, par la déposition de Charles le Gros (887), disparaissent de la scène historique, il y a de grands changements en Italie, spécialement

en Italie, qui méritent d'être rappelés pour saisir le sens de l'Empire othonien descendant des Alpes, pour reconnaître le rôle que, contre cet Empire, a joué la vie démocratique de Rome, la „Romania", qui subsiste et comprendre l'attitude que Byzance a pu avoir à l'égard des empereurs de la Maison othonienne et de leurs successeurs.

D'abord, la question de la succession des Carolingiens ne se posait pas pour toute l'Italie. Elle ne se posait pas pour le Sud, qui était byzantin. Elle ne se posait pas même au premier moment pour Rome, où le nouvel empereur, quelle que fût son origine, son importance et la durabilité de son règne, n'était qu'un hôte de passage. Malgré les ambitions de Louis, les Carolingiens n'avaient pas dominé à Rome, ils avaient passé seulement par la cité impériale, ils y avaient été appelés parfois pour décider dans une rivalité entre les candidats au Saint-Siège, parce que l'Empereur c'est le grand juge à Rome, celui qui prononce les sentences d'après le droit romain (on le dit expressément) et les fait exécuter.

Le problème se pose avant tout pour le Nord et l'Ouest de la péninsule, pour la région qui avait appartenu jadis aux rois lombards[1]. On peut dire que la question lombarde avait été résolue par les Carolingiens, qui l'avaient fait entrer dans leur politique impériale. Maintenant, elle se pose de nouveau dans toute son étendue.

On a pensé à faire venir des descendants des Carolingiens. En 896, Arnolphe, roi de Germanie, mais qu'on n'appelait guère ainsi à cette époque, et qui était

[1] Thietmar qualifie Louis l'Aveugle, roi d'Italie, de roi „lombard".

un successeur non légitime de la dynastie franque comme les autres, arrive à Rome et se fait prêter à Saint Paul le serment par tout le peuple de Rome, „omnis Romanorum populus"; il laisse comme représentant un vassal, Farold, comme gardien un soldat, Ratold, et prend avec lui des sénateurs en otage. Il a été appelé d'une façon indirecte par le dominateur de la Moravie, et celui qui l'a fait venir c'est un parti de Rome.

Après un nouveau voyage en Italie, son rôle finit. Les descendants non légitimes des Carolingiens, on les cherche ailleurs. Il y a Louis l'Aveugle, c'est-à-dire l'„aveuglé", dans ces guerres italiennes mêmes, par son concurreent italien, Béranger. Il peut invoquer le droit de sa mère, Ermengarde, fille de l'empereur Louis II. Pavie, Rome l'acceptent en 901, et il choisit la première de ces cités pour sa résidence. Il y a Rodolphe ou Raoul de Bourgogne. Il y a Hugues de Provence, qui est considéré lui-même comme un descendant de l'ancienne dynastie, car il est le fils de Berthe, elle-même fille de l'empereur Lothaire. Il est couronné à Pavie aussi vers 930, comme „divina praesidente clementia rex". Il y aura le successeur de Hugues, qui porte ce nom impérial même de Lothaire († 950).

Mais, à côté de ces étrangers que des partis italiens appellent, qui dominent en Italie aussi à cause de leur droit d'héritage, mais surtout à cause des sympathies qu'ils peuvent inspirer a ces Italiens, déjà une nation, et qui restent chex eux autant que le parti qui les appelés a intérêt à les soutenir, il y a des „rois" dont on se défait après les avoir proclamés, des rois qu'on doit à la „clémence divine", oui, mais qu'on abandonne aussitôt qu'on peut avoir un maître un peu

plus lointain, qui viendra plus rarement, dont l'autorité sera plus faible, et qui ne représentera qu'un nom pour la nouvelle organisation de l'Italie, en partie seulement féodale et en plus grande partie une continuation de l'ancien régime romain, par villes et par groupes de villages.

Alors ces Italiens dont on commence à employer le nom „Italienses", se tournent vers les descendants des anciens ducs lombards. Il y aura donc, du côté du Frioul, la marche vers les Slaves, du côté de Spolète, la marche vers les Greces, du côté d'Ivrée et du côté de Toscane, des concurrents à cette situation „royale" d'Italie.

Tel de ces rois a eu, dans sa famille, des prédécesseurs qui ont entretenu des relations très étroites avec l'Empire byzantin, qui l'ont servi. Guy de Spolète, proclamé empereur, descendait d'un autre Guy, lequel, avec son frère Lambert, avait été chargé de représenter l'empereur d'Occident dans ses relations avec le Saint Siège [1].

Lorsqu'il est créé empereur, reconnu par un synode à Pavie — forme nouvelle — comme „senior", comme „defensor" [2], ce Guy prend un titre triomphant. Il s'appelle, comme ses prédécesseurs, un „imperator augustus", grâce à la même „clemence divine" [2]. Couronné par le Pape Jean VIII, il disparaît en 894. Son

---

[1] Cf. Gasquet, ouvr. cité, p. 115 ; Duchesne, dans les „Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'École de Rome", p. 150. Voy. aussi *Monumenta Germaniae Historica, Capitularia*, II, p. 104.

[2] Cf. „recordandae memoriae d. Karolus, glorisus imperator et senior noster".

concurrent, Bérenger, celui-ci un Carolingien, fils de Gisèle et petit-fils de Louis le Pieux, est aussi empereur — il vient à Rome pour le couronnement en 915 —, et on emploie les formules grecques mêmes pour célébrer son importance. Il n'est pas seulement un empereur, il est un ἀνίκητος Καῖσαρ un „César invincible". Le Pape Formose a donné dès 892 la couronne au fils de Guy, Lambert, qui devient ainsi un „rex Italiae". Prenant aussi le titre impérial, à une époque où on peut écrire que quelqu'un „a pris le **regnum Italiae** avec **l'imperium romanum**", il est soutenu par sa mère, une princesse de Bénévent, Ageltrude. La Toscane sous Adalbert, gendre de Bérenger, exerce une grande influence sur l'Italie dont elle a le „principatus". Un autre Béranger, de la marche d'Ivrée, et son fils Adalbert y tendront ensuite.

Dans cette situation italienne qui commence à se caractériser comme locale, qui commence à se détacher du complexe carolingien dont elle avait fait partie, il y a quelque chose qui attire l'étranger d'outre-monts. On n'a pas assez observé que dès le X-e siècle le charme de l'ancienne Italie classique se réveille. On commence à considérer la péninsule non pas comme un territoire quelconque qu'on peut envahir, qu'on peut piller, qu'on peut dominer, qu'on peut accorder à un vassal, qu'on peut retenir pour son propre usage; ce n'est plus une terre quelconque pouvant être mise à côté des autres terres qui forment l'Europe politique civilisée, les membres de l'Église du Christ à cette époque. C'est une terre toute particulière, ayant une attraction qui lui vient de son grand passé. On commence à employer, dans le style courant, des formules

comme le Latium, comme „les villes de l'Ausonie". Lorsqu'il est question de la dernière héritière des rois étrangers de l'Italie, d'Adélaïde, qui sera l'épouse d'Othon I-er, c'est une „reine aimée par Dieu", comme les impératrices byzantines, mais aussi une princesse „latine" dans le langage des chroniques contemporaines. Elle avait été l'épouse d'un roi germanique, Lothaire, sa main était demandée par Adalbert, le dernier des représentants de l'esprit féodal italien tendant à la couronne. Elle-même est la fille de Rodolphe de Bourgogne, et il n'y a rien de romain dans son sang, malgré ses relations avec la famille latine de l'Occident. Mais cependant pour les contemporains c'est une „latine". Et il y a dans la littérature assez correcte de l' Allemande Hroswitha ce passage: „Rome a été toujours la plus haute tête de la cité de l'**orbis terrarum**".

On voit bien que la religieuse allemande se rend compte que Rome signifie quelque chose autrement que par la résidence du Pape et par les souvenirs qui la rattachent à l'Empire carolingien et à sa continuation germanique.

Au moment où l'on enseigne le grec à l'école d'Utrecht, un chroniqueur allemand, Vitikind, donne une origine antique à ces Saxons, qui seraient des Grecs macédoniens ayant un peu voyagé. L'Allemagne est une terre sur laquelle si les dieux de l'Olympe ne sont pas nés, ils ont fait tout de même des excursions. Hercule et Apollon lui-même auraient visité ces contrées. Dithmar, autre chroniqueur allemand, sait que Rome est la cité de Romulus. Le Latium, les Latins, Romulus, les Macédoniens, le voyage des dieux helléniques dans le centre germanique de l'Europe, ceci montre qu'un autre jour point, une autre époque commence pour l'esprit du moyen-âge.

Mais l'Italie était en même temps un „vacuum" politique, une contrée dont le vide d'autorité devait attirer nécessairement les courants violents du Nord. Et c'est l'origine de l'apparition d'Othon.

Rien ne serait plus faux que d'admettre une ambition impériale, une ambition romaine de la part du représentant de la dynastie saxonne pour ce nouveau trône, très mal consolidé encore et très mal défini, s'appuyant sur un monde flottant, qu'est le trône allemand. Othon a été attiré vers l'Italie sans avoir, de son côté, aucun projet politique. Il vient en pèlerin d'amour. Comme Adélaïde, que les Italiens appelaient Adelasia [1], comme Adélaïde était emprisonnée par Adalbert, auquel elle refusait sa main, Othon se présente comme représentant de cet esprit chevaleresque qui dominera désormais le moyen-âge. Cette dame emprionnée qui demande du secours, c'est une incitation au voyage d'Italie à laquelle le prince allemand ne peut résister. Lorsqu'il vient, il y a d'abord le mariage d'Othon avec elle, et, si plus tard il arrive à être empereur, si la couronne des Césars est posée, le 2 février 962, sur son front, l'explication ne réside pas dans les tendances dominatrices de la nouvelle royauté allemande, ni dans le fait que cette royauté allemande aurait prétendu représenter et réaliser toute la tradition des Carolingiens. Elle est ailleurs. C'est la princesse italienne, la princesse „latine", d'après le langage de la chronique que je viens de citer, c'est elle qui dominera. Il est une espèce de prince consort. On voit très bien que jusqu'à la fin de ses jours Adélaïde exerce sur

[1] On trouve le nom dans Constantin le Porphyrogénète.

l'Italie une influence qui ne tient pas aux forces militaires que son mari peut faire descendre en Italie, mais d'elle-même, du caractère de sa personnalité, sinon de ses origines, qui sont étrangères, au moins du rôle qu'elle a joué comme épouse d'un roi italien.

Par conséquent Othon n'a pas conquis l'Italie. Il a été, à cause de son mariage, adopté par l'Italie.

Othon est couronné, il est pour la population italienne le „dominus et gloriosus rex Otho". Et on verra aussitôt quelle était la condition de la papauté à cette époque.

Après les avoir jusqu'ici tolérés, Othon se saisit de Béranger et de son fils Adalbert, de sa femme, Willa, qu'il emmène en Allemagne. Mais aussitôt il doit revenir pour combattre contre la population romaine, qu'il écrase (mai 965).

Jean XII avait appelé le Saxon pour défendre la „république romaine". Après qu'il est venu, qu'il se trouve là, avec son règlement des choses de Rome, après qu'il a installé sur le siège de S. Pierre Léon VIII, son Pape à lui, les Romains se choisissent un autre pontife, Benoît V, qui ose excommunier l'empereur. Othon revient, prend l'usurpateur et l'emporte comme prisonnier dans sa patrie.

Mais ceci ne signifie pas la fin des déboires qu'il doit subir de la part de cette population romaine. Si un autre Pape est nommé par l'empereur[1], aussitôt on voit les „majores Romanorum", les chefs de la population romaine, le préfet de la ville, le „praefectus

[1] Il a obtenu de la population de choisir „quem vellet", et son candidat, Jean XIII, est élu «ab omni plebe, a minimo usque ad maximum», d'après les meilleures traditions.

urbis", en tête, qui le chassent. Il faut qu'Othon revienne en 967 et qu'il s'impose par des actes de cruauté qui pouvaient mater cette population. Treize de ces chefs de la ville de Rome sont pendus.

C'est seulement lorsque l'Empire appartient à Othon II, fils d'Adélaïde et ayant plus que père, car lui il est héritier, les droits qui venaient de cette même Adélaïde, c'est seulement au moment où ce roi bien italien par sa mère épouse une princesse byzantine qu'on lui avait refusée au commencement, Théophano, c'est seulement alors, par le fils de l'Italienne et le mari de la Byzantine, que le nouvel Empire s'impose vraiement à l'Italie.

Mais son rôle d'histoire universelle il ne faut pas l'exagérer, malgré ce mariage, enfin accompli après tant de projets abandonnés.

Il ne faut pas oublier que des princesses byzantines épousaient à la même époque des princes bulgares qui s'intitulaient empereurs, qu'on traitait tout de même de „fils", et Liutprand, évêque de Crémone, dit que dans les cérémonies principales des Byzance on faisait passer d'abord le représentant du roi des Bulgares, soi-disant empereur, puis ensuite les représentants d'Othon I-er, empereur d'Occident pour lui-même et pour ceux qui voulaient bien le reconnaître là-bas, en Occident, mais guère empereur, un simple „rex" pour les Byzantins. Et le pauvre Liutprand, qui intitule à la grecque un de ses ouvrages, „Antapodosis", se plaint, non seulement du mauvais logis et de la nourriture insuffisante pour son grand corps et pour son appétit correspondant, qu'on donnait à Byzance, où l'on vivait d'un rien, mais aussi des froissements continuels dont souffrait sa vanité et aussi l'honneur de celui qu'il représentait.

Mais pour faire voir encore plus combien l'autorité de l'Empire othonien est médiocre en Italie même, on n'a qu'à suivre la succession, la longue succession des vrais maîtres de Rome.

Après les Papes qui ont créé des „rois“ d'Italie et ont succombé avec leurs créatures [1], Othon I-er, Othon II, Othon III, élevé à la byzantine, le fils de Théophano, imposent des Papes, et plus tard, au XI-e siècle, ç'a été par l'influence de l'Empire germanique qu'à partir de Clément II Rome a eu des Papes, de vrais Papes, qui n'avaient pas, comme les autres, l'âge de seize, ou même de douze ans, qui n'étaient pas les fils improvisés des sénateurs et des „princes“ de cette Rome autonome, qui n'avaient pas acheté leur siège en le payant de bonne monnaie et dont la généalogie ne remontait pas à des femmes comme Théodora, concubine du Pape Jean X, ou à sa soeur Marozia, laquelle avait été trois fois mariée. Un Clément II, le candidat impérial, signifiait quelque chose de plus haut et de plus pur, et un de ses successeurs, Gerbert, était un des chefs de la nouvelle civilisation occidentale. Mais jusqu'au moment où l'Empire parvint à imposer des Papes — et ceci servira seulement à réveiller l'Église à son ambition légitime, étant une provocation à ce mouvement qui donnera, sous l'influence d'Hildebrand, de Grégoire VII, une Église qui n'a pas besoin de l'Empereur, mais, au contraire, s'oppose à l'empereur pour maintenir et élargir son autorité —, avant cette époque, voici ce qu'on a. On a d'abord un „vestarius“ ou „vestararius“, un trésorier au titre byzantin, Théophylacte, dont la femme, au nom, tout

[1] On parle de telle „unctio barbarica per surreptionem extorta“.

aussi grec, de Théodora, une „vestararissa“, héritera en quelque sorte de son pouvoir. Car il a été, lui, à Rome duc, „maître de la milice“, consul et fils de consul („filius consulis“), bref le maître de la ville, son „dominus“ (**dominus urbis**). La veuve de ce puissant, tout en ayant les moeurs les plus décriées — Liutprand l'appelle un „scortum impudens“ — conserve donc la „monarchie de la cité“[1]. Le Pape Jean X (914—928) est son concubin et son instrument. Sa soeur, cette Marocia, Marozzia, trois fois mariée[2], entre autres avec Guy de Toscane[3], sans oublier ses relations avec le roi Hugues, qui fait tuer ce Pape, le remplace par son propre fils, Serge III, et plus tard, au milieu de l'anarchie pontificale, par Jean XI, Rome restant, d'après l'expression d'un moine contemporain, „en main de femme“ (**in manu feminae**). C'est, de ses relations avec le marquis, la mère d'Albéric, lequel, gendre de ce roi Hugues, est „princeps Romanorum“, „gloriosus princeps et senator“, „glorieux prince et sénateur“. Il est admis même par l'étiquette byzantine. Il y a des lettres adressées à lui et portant ce titre, l'Empire ne dédaignant pas les rapports avec cette „royauté“ d'Italie et ce qui en dépendait. Il y a eu deux ambassadeurs envoyés à Arnulphe. Romain, fils de Constantin le Porphyrogènète, épousa une fille illégitime, de Hugues, allié de Byzance en 941, Berthe, devenue Eudoxie. Il avait été question du mariage de la fille

---

[1] Romanae civitalis monarchiam obtinebat Cf. Dümmler *Auxilius und Vulgarus*, Leipzig 1866.

[2] Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, dans les „Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'École de Rome“, p. 165 note 2.

[3] Gasquet, ouvr. cité, p. 219.

de Léon VI avec le „neveu de Berthe“ de Toscane, fille de Lothaire II [1]. On a eu même l'ambition, pour ne pas dire l'effronterie, d'offrir la main d'une de ces „princesses romaines“ au fils du „basileus“, et entre Marozzia et la Cour byzantine il y a toute une négociation [1]. Byzance, très polie, répondit à une offre de mariage en prétextant que l'empereur ne pouvait pas envoyer son fils, qui est de faible santé, pour visiter ces personnes de Rome, mais que Marozzia elle-même pouvait venir avec ses femmes pour se présenter à Byzance.

Une pareille famille donnera toute une série de Papes: Jean XII — le fils d'Albéric: Octavien —, Jean XIII ne sont que les représentants de cette dynastie, qui les installe à Saint-Pierre à n'importe quel âge.

Celui qu'on appelait couramment Octavien était, dans les plans d'avenir de son père, un futur empereur [1].

Après cette famille, qui est continuée par Crescentius I-er, fils de Théodora et frère de Jean XIII [1], par Crescentius II, exécuté sous Grégoire V, en 998, puis par Jean Crescentius, il y eut une dérivation dans la famille des seigneurs de Tusculum [2]. Les fils de Grégoire, représentants de cette nouvelle dynastie, portent cependant des noms comme Albéric, celui du „princeps“, mais aussi des noms byzantins comme Romain et Théophylacte. Et ce Théophylacte devient le Pape Benoît VIII, un autre Théophylacte sera ce Benoît IX qui vendra

---

[1] Cf. Constantin le Porphyrogénète, *De administratione Imperii*, chap. 26.

[2] Pitra, *Analecta novissima*, I, p. 469.

[3] Duchesne, loc. cit., p. 276.

[4] Crescentius numentanus, qui patricius dicebatur.

[5] *Ibid.*, p. 196.

— c'est-à-dire au nom duquel on vendra, car il n'a que douze ans — le Saint-Siège à Grégoire VI, sénateur de Rome, „préfet", Pape paraissant être des situations qui tendent à se confondre.

Mais dans toute la succession de ces maîtres de Rome on voit bien qu'ils ne représentent pas de vains noms, des autorités apparentes, que ce sont eux qui disposent de la cité, qu'ils sont acceptés par la population, que la violente intervention des empereurs d'outremonts ne donne pas de résultats durables.

Si, au fond, l'Empire carolingien a échoué dans ses deux missions, qui signifiaient la paix à Rome et l'extension de la chrétienté jusqu'à disparition totale des infidèles et des schismatiques, on peut dire d'autant plus que l'Empire othonien a échoué aussi dans cette double mission: donner à Rome un régime permanent et légitime, et, en même temps, arracher aux Grecs et aux Sarrasins le Sud de l'Italie. Les trois Othons s'y sont employés; après eux leurs successeurs: Henri, Conrad, l'autre Henri, jusqu'à Henri IV, ont fait tout leur possible pour arriver à ce double résultat sans pouvoir l'atteindre.

Et, parmi leurs défaites, la catastrophe la plus tragique, puisque le héros était le plus sincère, ce fut celle d'Othon III. Son père, qui avait pris Tarente, mais que les Sarrasins avaient chassé de sa conquête, meurt en 983, après avoir fait élire ce troisième Othon qui est, cette fois, bien un Othon de tradition romaine, à Vérone, et son tombeau est près de S. Pierre de Rome. Il rêvait de quelque chose plus grand, plus „romain" que Charlemagne celui qui considérait Rome comme sa capitale (Aix-la-Chapelle c'est la seconde capitale), celui

CHAPITRE VIII.

Orient impérial et Occident populaire devant le devoir de „croisade".

L'Empire d'Orient a abandonné le Sud italien aux Sarrasins; l'Empire othonien est à Rome le „fidèle" de la Papauté; la Papauté elle-même est cependant en fonction des querelles de parti entre les Romains de fait autonomes, sous leurs „préfets" et „sénateurs".

La réalité à Rome est celle de cette vie locale, de cette „démocratie" et de son „auto-détermination". Le caractère populaire de l'Occident, capable de créations spontanées, se maintient, des „Romaniae" du IV-e et du V-e siècles à ces essais de „monarchies" par le peuple. Le même esprit donnera cependant bientôt, à la „fin de ce XI-e siècle", où la rupture brusquée par le Patriarche Michel le Cérulaire entre les deux Églises n'est qu'un phénomène de surface comme le duel entre Nicolas I-er et Photius, ce qu'on appelle la croisade.

Avant d'en analyser les motifs dans ce qui agite l'âme des masses occidentales, il y a cependant toute une préparation orientale qui doit être reconnue et remise en honneur.

Déjà M. Pascal Grousset, en écrivant l'„Histoire de l'Asie", a posé cette affirmation que la croisade a été

au commencement byzantine, qu'il y a eu des croisés byzantins bien avant, ajoutons-nous, de la venue des Occidentaux. Et, lorsque le même Empire n'affectionnait pas précisément ces barbares de l'Occident, dont on verra la conduite à l'égard de l'étiquette de sa Cour et des intérêts de sa politique, lorsqu'il commettait ce qu'on qualifie de manque d'hospitalité, de défaut de compréhension pour des idées qui n'étaient pas les siennes, qui lui paraissaient plutôt étranges et grossières, c'était un croisé, le représentant de la **croisade ordonnée** qui s'opposait à une autre croisade qui avait un caractère confus. C'était le représentant de la très ancienne **croisade légitime** qui s'opposait à une croisade d'aventures, qu'il ne croyait pas destinée à secourir son Empire, mais plutôt capable d'en ébranler les fondements. Puisque, si cet Empire périclitait à Constantinople, il ne pouvait pas vivre, mais, réduit à Constantinople, il était capable de se refaire à chaque moment: on pouvait voir les barbares, les Turcs, sous les murs de la cité impériale, on pouvait même écouter leur musique curieuse, s'inspirant des anciens airs phrygiens, les sons aigus de leurs trompettes, le roulement de leurs tambours, mais Constantinople n'en restait pas moins en état de reprendre ce qu'elle avait perdu; mais ébranler Constantinople elle-même, frapper au coeur l'autorité impériale qui était l'essence même de sa vie politique, c'était quelque chose de bien autrement grave.

Pour bien répartir les mérites, et il y en a, il faut rappeler les expéditions de Justinien qui combattait sur l'Euphrate contre les Perses. C'était l'orthodoxie, une des principales bases de l'Empire byzantin, qui marchait contre les infidèles. S'il y a quelque chose des

souvenirs de Rome, sans doute, si Justinien continuait l'oeuvre accomplie par ses prédécesseurs romains, en même temps c'était sous le drapeau de la croix qu' étaient menées ses campagnes d'Asie. Et, plus tard, quand le caractère orthodoxe de l'Empire s'impose encore plus et la „romanité“ n'est plus si évidente, ne domine plus autant, au VII-e siècle, lorsque Héraclius, — dont la figure, notons-le bien, a été adoptée par la légende des croisadés occidentales, qui en fait un „Éracle“ chevaleresque à côté d'un Charlemagne, transporté en croisé de l'Èbre au Jourdain —, commence ses guerres pour la conquête de la Terre Sainte, lorsqu'il remporte ce brillant succès qui a eu, sans doute, un grand écho dans tout le monde chrétien, provoquant l'établissement de cette fête du mois de septembre, que célèbre encore l'Église d'Orient, la fête de la restitution de la croix, cette croisade n'avait pas le caractère des campagnes de Godefroi de Bouillon. Les siens ne parlaient pas le langage des „Francs“ qui allaient réaliser ces „Gesta Dei“, dont parle Bongars; cependant, dans une forme byzantine, ce sont encore les „Gesta Dei“, mais, cette fois, „per Romanos“. Et cette croisade a été continuée, croisade orientale, croisade des chrétiens les plus proches des lieux mêmes où il fallait combattre les infidèles du Christ.

Il y a eu, à la fin du X-e siècle, les expéditions de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès, émules de leur glorieux prédécesseur Héraclius, dont le dernier était Arménien et il y avait quelque chose de personnel dans son essor vers la conquête des Lieux Saints. Et, lorsque l'évêque de Crémone a été reçu à Constantinople seulement comme l'agent très modeste d'un „roi d'Allemagne“, improvisé empereur plus ou moins

avec la volonté du Pape, on y avait aussi, non seulement la conscience de ce que l'empereur avait représenté toujours, mais de ce qu'il représentait à ce moment. C'était lui qui était porteur de l'idée chrétienne, alors que, le Pape ayant fait de Charlemagne, roi des Francs, un empereur, dans un but de croisade, pour convertir les schismatiques et détruire les Infidèles, il n'a pas été capable, celui-là, et surtout ses successeurs, de réaliser cette idée.

Un certain moment vint où, à la place de la croisade des Francs, et en attendant une autre croisade occidentale, on a confié, sans aucun résultat pratique que celui de donner à ce prince des territoires qui ne lui appartenaient pas de droit, cette même mission au roi de Hongrie. La faillite de cette idée de croisade représentée par les Arpadiens magyars peut être constatée quand le successeur de S. Étienne attaque au passage les croisés d'Occident dont il aurait dû être le guide et le plus puissant collaborateur.

Et, pendant ce temps, après les succès de Jean Tzimiskès, la croisade „grecque" persistait pendant le XI-e siècle. Un des principaux représentants de l'armée byzantine avec ses contingents scandinaves et bientôt normands, Georges Maniakès, avant de jouer le rôle d'un chef de parti, d'un rebelle, a été le délégué de l'empereur byzantin pour compléter l'oeuvre de restitution chrétienne en Orient. Il conquit Édesse, il soumit l'émir de Tripolis et celui d'Alep, vers 1030.

Maintenant, il y avait bien dès cette époque en Occident des efforts de croisade, mais d'une ancienneté et d'une origine différentes de ce qu'on s'imagine habituellement.

D'abord, si la croisade signifie le combat contre les Infidèles, le seul combat contre les Infidèles, le combat au nom de la croix contre telle nation qui a le défaut de ne pas communier dans la religion du Christ, s'il y a eu au IX-e siècle une série de tentatives de croisades en Occident, ces tentatives ont eu lieu — en dehors de l'Espagne, un champ clos où se débat une nation voulant vivre — sur cette terre possédée jadis par les Byzantins, réclamée toujours par ces mêmes représentants de l'Empire romain d'Orient, et là-bas même avec une collaboration byzantine qu'on oublie volontiers et dont il faut cependant tenir compte.

Dès le commencement du IX-e siècle, il y a en Sicile des guerres contre l'Islam. Des Musulmans d'Afrique envahissent l'île dès 827, saisissent Messine en 843, ils infligent une défaite décisive aux armées de l'empereur byzantin en 845, puis leur flotte, ne rencontrant l'opposition d'aucune force navale des Occidentaux, avance jusqu'à Rome. On sait que l'Église de St. Pierre a été pillée par les musulmans en 846. A ce moment, il y a eu de la part de l'autre empereur la conscience de son devoir des croisades.

On a proclamé alors, sous Lothaire déjà, hautement le péril de mort dans lequel se trouvaient, en même temps que ce qu'on appelle la „Romania", l'„Italia", les territoires autour de Rome et la partie de la péninsule appartenant à l'empereur; des prières étaient ordonnées à travers la chrétienté occidentale; on a même mis un impôt qui devait servir à la Guerre Sainte. Louis II pensait même à refaire Rome à son nom, à créer une „Roma Nova".

S'il n'y avait que ce grand danger de Sicile, que l'intérêt que provoquait au milieu de la chrétienté

occidentale cette réponse de la part de Louis II, on pourrait tout de même dire que, bien avant la première croisade classique, il y avait, non seulement du côté de l'Orient, toute une impulsion de croisade à caractère légitime.

De Sicile, les musulmans arrivent (986—988, 991) en Calabre et ils avancent; certaines villes sont déjà occupées. La défense de Bari contre les Arabes préoccupe pendant des mois la chrétienté, et il y a eu sous Louis II une collaboration entre Orientaux et Occidentaux. Un débat même se produisit entre Louis accusant les Grecs de n'avoir pas rempli leur rôle, et ceux-ci répondent qu'ils ont tenu bon jusqu'à la fin, alors que les Francs, grands mangeurs, grands buveurs, vantards, se sont retirés, laissant toutes les charges de la guerre à leurs alliés pour présenter ensuite leurs critiques.

Les Arabes n'en continuent pas moins leur poussée: ils se présentent en Pouille; un peu plus tard, ils envahissent l'île de Sardaigne, qui a été infestée non seulement par les musulmans venant du Sud, mais aussi par ceux qui étaient établis en Espagne et aux Iles Baléares, deuxième territoire permanent de croisades.

Pour faire encore mieux voir que la croisade de Godefroi de Bouillon n'a pas été un coup d'essai, une première tentative, la manifestation spontanée d'un état d'esprit qui n'aurait pas existé auparavant, mais bien la dernière manifestation de toute une série d'efforts faits par la chrétienté occidentale même pour repousser l'envahissement croissant du côté des musulmans, en 1002 Cagliari, capitale de la Sardaigne, est entre les mains des musulmans, Rome est de nouveau menacée. En

1005 et 1006, Pise est attaquée par les mêmes pirates arabes et maures, et la ville est pillée en 1012. Du côté chrétien envahi il n'y avait pas seulement une résistance locale; la défensive intéressait presque tout l'Occident.

Je dois ajouter cependant que cette inimitié continuelle présentait des moments de répit. Dans la péninsule ibérique, il y avait des rois chrétiens qui, dans un but de commerce, faisaient frapper des monnaies à inscriptions arabes. Il y a eu aussi dans le Sud de l'Italie des monnaies, à Salerne, portant en même temps que le nom du prince lombard Guisulfe celui de l'émir arabe Moezz. Cela n'empêchait pas le fait permanent de l'action du monde chrétien, organisé comme il pouvait l'être, conduit, autant qu'il pouvait l'être, contre cette pression des musulmans.

Même, dans cette guerre, on cherche un chef, et ce chef ne pouvait pas être, au commencement du XI-e siècle, dans les conditions où vivait la Papauté à Rome, le Pape: il n'avait ni l'ambition, ni les moyens de jouer un tel rôle. On a pensé à l'empereur, bien que maintenant presque toujours absent de l'Italie. Les Pisans, qui remportèrent une victoire contre les musulmans sous le drapeau pontifical, en 1017, envoyaient plus tard (1035, 1050, 1075) à l'empereur les couronnes des rois arabes de Sardaigne, Bône, Constantine et Méhédia, trouvées dans le butin. Donc, un peu avant la croisade bénie par Urbain II, ennemi de l'empereur et faisant de la croisade une arme contre lui, un moyen d'établir son pouvoir aux dépens du pouvoir impérial, on a essayé, sans insister, d'attribuer le rôle de chef de la croisade à l'empereur lui-même.

A cette époque, Byzance connaissait déjà des in-

trus qui s'étaient établis dans le Sud de l'Italie en fonction de croisade, à côté des officiers byzantins et des ducs lombards qui sont restés pendant longtemps cantonnés dans leurs châteaux avec de maigres territoires qui en dépendaient, ainsi que des milices urbaines représentant dans cette défensive la spontanéité des organisations indépendantes.

N'ayant que des forces très restreintes et dispersées, souvent ennemies entre elles, pour représenter cette croisade permanente dans le Sud de l'Italie, l'Empire devait employer d'autres combattants: des Russes, des Roumains, des Bulgares, plus tard des Albanais, des habitants de la péninsule des Balcans sans distinction de race, plus des soldats qui venaient plutôt pour le butin, des aventuriers cherchant leur propre profit. Mais les officiers byzantins, les ducs lombards, le Pape même, Benoît VIII, trouvant à certain moment des pèlerins qui revenaient de Terre-Sainte, des Normands, se sont empressés de les retenir. Cette petite bande de Normands de France, parlant le français, ne représentaient pas encore une chevalerie; ils étaient dans la première phase dure de leur expansion, ressemblant beaucoup plus à Guillaume le Conquérant de l'Angleterre qu'au bon chevalier, toujours pitoyable pour les souffrances humaines et accessible à toutes les manifestations de l'idéal, que l'on retrouve plus tard.

Ce n'étaient pas des hôtes très commodes que ces Normands. D'abord, ils ont effrayé la région où ils devaient s'établir: on les tolérait dans un camp, de la même façon que les Turcs au XIV-e siècle ont été tolérés dans un seul coin de la péninsule des Balcans. Eux aussi conservaient l'habitude de rançonner les marchands; ils n'avaient aucune idée politique, ils ne pensaient pas à construire.

Peu à peu, à une époque où les incursions arabes se répètent à brefs intervalles (1016, 1029—30), ils arrivent à s'établir d'une façon durable dans cette Italie méridionale, empruntant aux Byzantins d'abord le titre de duc pour leur chef, pour obtenir ensuite du Pape un titre de beaucoup supérieur, un titre révolutionnaire, celui de roi. Ce qui ne signifiait pas seulement de Sicile ou des „Deux Siciles“: un texte contemporain dit très nettement que ce prince s'imaginait être roi de toute l'Italie, empiétant ainsi sur les droits de l'autre empereur, du roi d'Italie qui n'avait plus aucune espoir d'arriver au Sud, de croisade difficile et risquée.

Envers les Normands, l'attitude de l'Empire byzantin a été celle-ci: D'abord, ceux qui s'étaient établis dans l'Italie méridionale pouvaient être employés, et ils collaboraient à la défense de la Sicile par Georges Maniakès en 1038. Byzance ne considérait jamais un ennemi comme irréconciliable; il l'abordait au point de vue des subsides et aussi à l'autre point de vue, du mariage, employant, comme l'Autriche plus tard, ses princesses, légitimes ou non, pour gagner même des chefs musulmans, des Tatars du Danube, des chefs turcs. L'empereur Michel Ducas offrit ainsi sa fille au fils du duc Robert Guiscard[1], dont une fille, Mathilde, avait épousé Raymond, comte de Provence, et l'autre, demandée en mariage par le roi de France, devint comtesse de Clermont.

Mais les Normands restaient assez difficiles à gagner, et voici pourquoi:

Ils se sentaient eux-mêmes héritiers de la Rome Orientale, dont ils croyaient détenir chez eux l'authen-

[1] Guiscard est un surnom, l'„avisé“, le „fourbe“. Cf. en anglais *wizart*.

ticité. Au moment où, avec la nouvelle dynastie des Comnènes, l'empereur byzantin, rétabli à Durazzo, essayait de gagner, grâce aussi à l'alliance de Venise qui avait secouru déjà la Pouille vers 1000, la domination sur la Mer Ionienne et peut-être sur l'Adriatique, — et on l'eut à Otranto et Brindisi, à Bitonto et Trani —, les Normands allaient eux-mêmes à Durazzo, à Corfou et en „Esclavonie", espérant la „domination de la Grèce entière". En 1081 la lutte commença entre les Néo-Byzantins de l'Italie méridionale et les Byzantins de Constantinople, à Corfou, Butrintò et Avlona, puis à Durazzo même. En 1084, après avoir battu les Vénitiens en tant qu'alliés de l'Empire byzantin dans les eaux de Corfou, Robert fut, pendant de longs mois, le maître de cette Mer Ionienne. La mort surprit le duc à Céphalonie, en plein essor vers l'Orient.

On ne pouvait pas s'entendre de cette façon. Byzance n'aurait consenti à accepter une domination des Normands que s'ils se fussent réclamés de la domination impériale.

Il n'y avait pas des rancunes, des menaces pour rien, mais bien une inimitié permanente entre le monde occidental représenté par les Normands et cette Byzance qui regagnait une importance militaire par ce fait que le nouvel empereur Alexis Comnène était lui-même un guerrier.

A Constantinople, si on craignait les Normands du Sud de l'Italie, on méprisait, tout en les employant, d'autres Normands qui, depuis longtemps, chevaliers d'Occident en général, étaient au service de l'empereur.

Il y avait en effet dans ces parties occidentales tout un essor vers l'Orient. L'absence momentanée de guerres laissait libre une partie des forces qu'elle avaient

suscitées et retenues jusqu'à ce moment. Il y avait aussi une crise de population qui a déterminé plus tard des colonisations importantes en Orient, comme celle des „Saxons“ en Transylvanie. Et il y avait aussi un mouvement populaire du moyen-âge [1].

De ce côté aussi il y a une tendance à s'annexer l'Orient. Il y avait à Constantinople des personnages, comme Hervé, Crispin, Oursel de Bailleul, des Français, qui, à côté des Varègues scandinaves, et des Russes de Kiev, y remplissaient des rôles militaires [2]. Mais Constantinople, entre les murs de laquelle Oursel à la tête de 3.000 des siens proclamait, nouvel Odoacre, un empereur, n'était pas disposée, après l'expérience faite avec ces auxiliaires, à accepter sous les Comnènes aussi, leur collaboration, toujours menaçante. Et ces „phrancopoules“ ou „fils de Francs“, ces „langibardopoules“, ces „Alamanes“, ces „Némétzoi, ces „idioxènes“, comme les appelaient les Byzantins, travaillaient pour leur propre compte: quand ils s'établissaient sur un point, ils ne l'abandonnaient pas facilement. Et voici ce qu'on disait à Byzance à la veille des croisades: „L'Empire aurait préféré voir que les Turcs „possèdent et gouvernent le territoire des Romains que „de voir ces Latins s'établir quelque part et repousser „les attaques des Infidèles“.

Tel était donc l'état d'esprit des Byzantins au moment où commencent les croisades classiques, où d'abord les pèlerins, composés des masses populaires, puis ensuite les barons d'Occident, venant de Normandie, du comté de Blois, de la France méridionale, se dirigeaient

---

[1] Cf. notre *Brève Histoire des croisades*, Paris, Gamber, 1924.
[2] Voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I.

vers les régions orientales. On s'obstine à maintenir, au moins dans la forme dubitative, l'opinion qu'une lettre d'Alexis aurait appelé, en les implorant, les Occidentaux. On reconnait qu'il n'y a pas dans cette prétendue missive le style des empereurs byzantins, qu'on n'y reconnaît pas la psychologie d'un prince, d'autant moins d'un empereur capable de porter les armes pour la défense de son Empire. Mais, si cette offre impossible et honteuse des trésors, des femmes ne peut pas être acceptée, il y aurait eu tout de même de la part de l'empereur byzantin une demande de secours. Dans mon „Histoire de l'Empire Ottoman", j'ai cependant déjà fait remarquer que le moment où se placerait l'intervention d'Alexis Comnène pour demander l'intervention des Occidentaux était celui où cette frontière orientale se présentait mieux: l'Anatolie n'était plus en danger, l'empereur-soldat ayant tout ce qu'il lui fallait pour s'opposer aux bandes turques d'un simple sultan subalterne. Si l'empereur Alexis Comnène n'était pas disposé à accepter les croisés, c'est qu'il avait la double expérience d'une double menace. Fait empereur lui-même pour remplir cette fonction, pour satisfaire cet élan qui animait les croisés, il nourrissait aussi cette crainte, bien légitime, de l'infiltration de ces Occidentaux, gens impatients et qui touchaient à ce que Byzance respectait le plus, jusqu'au chevalier anonyme occupant le trône du basileus et proposant un duel pour trancher la question.

Il aurait été disposé à accepter les croisés à une condition, qui était bien naturelle: Les territoires dont il était question dans l'offensive de ces derniers étaient des territoires à lui, un héritage de l'Empire d'Orient; pour reconquérir cet héritage il ne les avait pas

appelés. Puisqu'ils étaient venus, qu'ils accomplissent au moins à son égard les coutumes de leur pays sur cette terre à laquelle lui seul a le droit. Demander cette condition à des personnes parmi lesquelles se trouvait Bohémond le Normand, celui qui devait revenir plus tard à Durazzo, qu'il avait déjà assiégée, à ce „héros", qui représentait ce que l'esprit normand avait de plus offensif pour l'empereur, c'était tout ce qu'il pouvait y avoir de plus naturel, et ne pas reconnaître comme alliés des masses désordonnées, comme celles de Pierre l'Ermite, comme auxiliaires, c'était ce que tout autre État aurait fait. Un Robert de France — sa lettre intime le prouve — n'y avait trouvé rien à réduire, Alexis lui ayant paru un vrai „père".

Lorsque plus tard les croisés se sont avancés du côté de l'Arménie montagneuse, lorsque, s'étant soumis les chefs arméniens qui dominaient les montagnes de Cilicie, le duché d'Antioche a été fondé par les Normands, l'empereur ne pouvait pas oublier que ce duché était dans la tradition byzantine. Et Bohémond a dû à un certain moment se soumettre; sébastos impérial, après sa seconde offensive contre Durazzo, il finit par se présenter à l'empereur et rendre encore une fois l'hommage à celui qu'il n'avait pas su dépouiller de ses terres.

Lorsque, après Alexis, ce même héritage passa de droit à son fils, l'empereur Jean, et que ce second Comnène et, plus tard, un troisième, Manuel, se présentèrent sur cette terre d'Asie, où le premier voulait créer un duché d'Antioche, Attalie et Chypre, ils faisaient figure de souverains. On vit Manuel, qui resta pendant huit jours à Antioche, acclamé par toute la population, qui se rappelait des choses anciennes, lé-

gitimes, et ayant devant lui comme vassal le prince d'Antioche et même le roi de Jérusalem, qui tenait son cheval par la bride; il y installe un Patriarche grec.

Si, de l'Occident, plus tard, le roi allemand Conrad, le roi de France Louis, sont venus reprendre les croisades, qui n'étaient plus un phénomène populaire, spontané, ni un mouvement indépendant des barons, mais une espèce de contrefaçon officielle dont l'esprit ne résidait pas dans la société contemporaine, mais plutôt dans les excitations de St. Bernard, l'empereur byzantin reprit son rôle et il n'en est pas sorti, demandant aux Allemands de ne pas piller son territoire, exigeant du roi de France, qu'il a fait asseoir devant lui sur un siège inférieur, de ne pas prendre les vaisseaux normands à son retour, parce que la flotte normande en elle-même représentait une menace pour son Empire.

Roger, le roi italien, avait repris les projets de Bohémond: la fille de Jean Comnène lui étant refusée — sa fiancée fut la fille d'Isaac Comnène —, il pénétra par Corinthe jusqu'à Thèbes et dévasta l'Eubée. Corfou redevint normande et la flotte royale parut devant Constantinople (1146). Mais tout s'arrêta à cette vengeance et l'empereur Manuel sut repousser l'invasion par une contre-offensive.

La croisade, dans toutes ses variantes, était passée; l'Empire restait.

CHAPITRE IX.

Les „Romaniae“ des cités libres et les formes d'Empire.

Dans l'explication de la première croisade on attribue ordinairement un trop grand rôle à la société dominante, et on néglige trop celui qui devrait être réservé aux masses populaires qui ont produit ce mouvement spontané. Et il n'est pas question des éléments qui sont entrés dans l'armée même des croisades, mais bien de l'initiative des masses populaires dans la production de ce mouvement. Je n'entends pas le facteur matériel, mais le facteur moral, en relation avec certaines tendances politiques.

On présente trop la direction du Pape comme provoquant le phénomène de la croisade; lorsque cette direction a existé, — et on peut mettre en doute le discours d'Urbain II, qui est une fabrication ultérieure, en relation, comme la lettre d'Alexis Comnène, avec les nécessités de la propagande en vue de la croisade — elle n'a fait que couvrir un phénomène populaire antérieur.

N'oublions pas qu'il y a d'autres lettres fabriquées en relation avec ces expéditions. Si elle est authentique, l'épitre du Pape Grégoire VII, qui invitait l'Impératrice Agnès, la comtesse Mathilde à se préoccuper du sort défavorable des chrétiens d'Orient pour chasser les Turcs de Jérusalem et avait en vue toutes les na-

tions chrétiennes pour délivrer la Terre Sainte, il y a telle autre qui montre l'élaboration de cette conscience populaire dont devait sortir l'action des croisades. On connaît le rôle d'un bourgeois du Sud italien, d'Amalfi, Pantaléon, consul, „patrice", occupé d'oeuvres de bienfaisance, contribuant à l'édification du couvent de St. Paul hors les murs, près de Rome, et qui, dans sa prétendue lettre [2], provoquée par la mission qu'a remplie en Occident ce bourgeois italien, s'occupant de la situation de Byzance par rapport à l'Occident, il parle au Pape de „l'alliance fraternelle entre les deux parties de l'Empire indivisible", de la situation du „patriarche de Rome, placé par la constitution royale au-dessus de l'Église universelle", de la „sagesse romaine, dérivée de notre source grecque, qui a brillé du plus vif éclat chez les premier et second Othon et qui a dégénéré ensuite", „permettant aux Normands de participer à l'Empire", des **deux** „Romains" qui doivent s'entendre pour „aller ensemble jusqu'au „Sépulcre du Seigneur".

Cette conscience, qui réclamait l'ancienne forme de gouvernement universel comme étant la seule pouvant correspondre à la mentalité des masses, cette conscience, se fixant dans toutes les formations spontanées, arriva à produire la croisade, la croisade unique d'inspirations et de tendance. Et, puisque cet état d'âme même a mené des milliers d'hommes de la chrétienté populaire vers les régions d'Orient, essayons de voir si à l'origine des formations communales qui aidèrent la croisade et en bénéficièrent il n'y a pas le même motif, s'il ne faut pas mettre à la base du dévelop-

[1] Dans la Chronique de Benso, d'inspiration populaire.

pement comunal du moyen-âge quelque chose qui le rapproche d'un côté des „Romaniae“ populaires de Rome, de Venise, de la Sardaigne, de la Dalmatie aussi et du Danube.

La commune du moyen-âge est représentée, sur un territoire bien défini, comme un phénomène relativement nouveau et comme une action d'opposition au féodalisme et à l'autorité centrale fonctionnant d'après ses anciennes traditions ou faisant partie elle-même de l'organisation féodale. Les gens des communes seraient donc essentiellement des rebelles et leur conscience serait en rapport avec celle des masses populaires qui se levèrent contre les autorités dominantes. Il y aurait une guerre réelle ou une guerre cachée, voilée, à la fondation de toutes les communes. Et on aurait profité pour établir ces communautés urbaines, libres, du phénomène même des croisades, de l'absence des chefs de la société féodale, de leur long séjour en Orient, du fait qu'ayant formé des États là-bas, ils ne prêtaient plus aux choses de chez eux la même attention, l'Orient leur paraissant beaucoup plus brillant que la modeste patrie septentrionale, occidentale d'où ils étaient partis. Le type lui-même des communes se serait formé dans des conditions très variées. Et ce serait un phénomène datant plutôt du XI-e siècle.

De notre exposé il ressort, au contraire, qu'au moment où l'Empire a abdiqué ses droits, les populations sont restées devant les barbares, trouvant en elles mêmes l'inspiration, l'énergie, les forces nécessaires pour créer ce que j'ai appelé des „Romaniae“ autonomes, capables de devenir même des États.

On peut se demander si ces „Romaniae“ n'auraient pas provoqué, au retour du pouvoir central, sous la large tolérance de Byzance, là où il maintint ses droits, la conscience communale fière, combattante elle-même.

Je procèderai en examinant dans les diverses régions de ces organisations très anciennes leurs tendances à former des villes libres et à en faire des centres d'État.

Voici Venise. Dans les anciens exposés de l'histoire vénitienne, les débuts de l'étonnante cité de l'Adriatique sont présentés de telle façon qu'on saisit difficilement le vrai sens de la cité à ses débuts et surtout la signification de cette vertu active à laquelle Venise a dû son développement, qui n'a pas été très rapide, et cette extraordinaire floraison qu'on rencontre aux XIII-e et XIV-e siècles.

Le livre tout récent de M. Kretschmayr [1] offre cependant au commencement de la vie vénitienne une organisation du tout point semblable à celle qu'on peut observer aux IV-e et VI-e siècles sur le Danube moyen et inférieur, aussi bien dans la Vie de Séverin que dans les chapitres des chroniques byzantines du VI-e siècle.

A la tête se trouvent des tribuns, tout à fait différents de ceux que Cassiodore appelle des **tribuni maritimorum,** lesquels sont des officiers dépendant des forces politiques supérieures qui déterminent leurs qualités et disposent en première ligne du pouvoir. Les premiers „tribuni“ sont tout à fait populaires; ils correspondent à ces „juges“ qui ne sont pas des juges, mais des fonctionnaires ayant des attributions très

[1] *Gesehichte Venedigs*, dans la collection Lamprecht, I.

vastes; il y a même un chef tribun, un „princeps“ **(tribunus princeps)**. Au VIII-e siècle, le Sénat, le Grand Conseil, le Petit Conseil, se sont déjà développés; ce sont les premières institutions populaires que l'on rencontre dans chaque agglomération urbaine détachée de l'Empire et cherchant ailleurs ce que l'Empire donnait par toute sa hiérarchie de fonctionnaires et par la garantie de ses armées. Et Byzance tolère cet état de choses, la cité étant restée plus longtemps qu'on ne se l'imagine sous l'influence byzantine. L'Empire ajoute seulement au titre du „maître de la milice“, qui est en même temps un consul, celui d'„imperialis dux Venetiarum provinciae“, „le duc impérial des Vénéties“, — et ces „Vénéties“ étaient un peu des „Romanies“, comme certaines régions balcaniques s'appelaient des „Esclavonies“ à cause de l'élément slave superposé à l'ancienne population et continuant ses traditions.

Si les Francs arrivent à dominer l'Italie, si leurs rois accordent aux chefs de cette communauté leur faveur, les familles patriciennes, qui détiennent le pouvoir d'une façon si opiniâtre, entendant si peu céder aux revendications populaires, sont au commencement les lignées de fondateurs; c'est comme dans les anciens villages roumains de la péninsule des Balcans la base généalogique de toute formation politique, base qui donne un droit que l'infiltration extérieure n'arrivera jamais à remplacer.

C'est une erreur de considérer Venise comme un État et Byzance comme une autre État. Venise ne se croit pas humiliée en reconnaissant l'autorité unique de l'empereur; elle avait conscience de lui appartenir. Et, d'un autre côté, lorsque l'empereur byzantin permet aux Vénitiens d'entrer dans ses ports sans rien

payer, de faire descendre leurs marchandises sans droits de douane, de former des communautés autour de leurs églises, jusqu'à l'époque de Manuel, sous une autorité vague qui ne se dessine que vers la fin du XII-e siècle, un peu avant la croisade latine qui a conquis Constantinople, et, en échange, leur flotte doit aller contre la flotte des Normands, tout cela existe parce que les Vénitiens étaient considérés comme membres de l'Empire.

Ayant les mêmes attaches avec Byzance, les territoires du Sud italien, sur lesquels se sont étendues tant de souverainetés et de suzerainetés rivales, ces territoires sur lesquels Byzance a rencontré plusieurs fois une opposition de la part d'autres formations politiques, mais sans jamais renoncer à ses droits sur une si large partie, la plus florissante, de l'Italie, conservent sous le régime impérial une organisation spontanée urbaine, presque autonome, à laquelle Byzance n'impose rien que la reconnaissance de son pouvoir, et, de l'autre côté, l'accomplissement de certains devoirs. On rencontre des „juges" impériaux (**imperiales judices**), des κρῆται („cretes") en grec et, à côté, des turmarques byzantins, des „prossopi imperiales", mais, en même temps, un pouvoir local ancien, qui tend à devenir autonome.

Ainsi, en 954, dans telles petites villes de ce Midi de l'Italie on trouve en même temps un „spatharocandidate", des „judices civitatis"[1], des „tribuns", des „loci senatores", de création populaire, avec l'évêque et le gastalde lombard, dont le nom, hellénisé, est „kastaldius", parfois les consuls; tout ce monde vit

[1] „Tout homme chargé d'une délégation du prince", dit M. Gay, „prend le titre de *judex*."

ensemble. Les habitants portent des noms en grande partie grecs: Chrysanthe, Muruzzo, Balsamo. A Polignano en 992 il y a, avec le gastald, le „protospathaire“ Smaragde, qui est aussi topotérète des „scholae“, et le tourmarque, qui porte le nom lombard de Radelgrad[1]. Il y a à la tête des masses populaires les „majores“, qui, avec les „mediani“ et le „cunctus populus“, forment l'„universitas“, c'est-à-dire le total de la population urbaine qui remplit les fonctions politiques, ou bien le „conventus plenus“. Amalfi, avec sa flotte qui combat dans les eaux d'Afrique en 870, Aversa, Siponto, Lucera sont des organismes autonomes.

Et les ducs grecs eux-mêmes étaient tout disposés à tenter l'aventure des anciens „antartes“: Mélo de Bari se lève comme duc de Pouille pour finir comme exilé à Bamberg, son fils Argiro est proclamé „duc et prince d'Italie“, „duc byzantin, patrice et **vestis**“.

Pour pouvoir, lorsqu'il s'agit de défendre cette ville dominée par des éléments qui viennent d'elle-même, on a des milices qui s'appellent „le service de l'empereur[2], mais sont composées d'éléments locaux.

Si on compare ce qu'on trouve ainsi dans le Sud de l'Italie avec ce que présente la chronique du VII-e siècle sur le Danube, on y voit une population qui reçoit les généraux de Byzance entre ses murs, qui sort même à leur rencontre, avec des bannières et des croix, et, lorsque l'officier impérial cherche à employer

---

[1] Chalandon, dans les „Mélanges d'histoire et de philologie de l'École de Rome“ XVII, p. 399.

[2] Serbitium dumnicum, quod est ipsa militia.— Il y aussi des κεντοῦροι καὶ καταράτοι.

la „milice urbaine“ pour telle expédition contre les Slaves, lui oppose une résistance absolue, l'évêque lui-même en tête, — et il y a un privilège qui permet de retenir les forces armées entre ces murs. Lorsque le frère de l'empereur lui-même demande à être proclamé solennellement, on lui dit qu'on est prêt à proclamer le nom seul de l'empereur, et l'hôte illustre doit quitter cette ville danubienne, en l'abandonnant à sa liberté presque entière.

Dans son travail sur l'Italie Méridionale, M. Chalandon a signalé l'importance de cette organisation pour expliquer le rapide dévellopement, jusqu'au duché de Robert, à la royauté de Roger, de cet établissement normand en Italie méridionale: „Tout le côté „merveilleux de la conquête normande disparaît, si „l'on songe à l'appui trouvé par les Normands dans „les milices locales, qui formèrent, lors de l'insurrec„tion de Mélos, un noyau d'armée, parfaitement or„ganisé et équipé“.

Les Normands se substituent aux Byzantins, employant le grec dans leurs diplômes, conservant les mêmes formules de droit qu'à l'époque byzantine, s'attribuant, à partir d'un certain moment, des titres qui reviennent à l'empereur, pour assimiler le roi des Deux Siciles à l'empereur de Constantinople. Par rapport aux indigènes, les nouveaux maîtres ne font que conserver une partie de l'organisme spontané populaire qui a été patronné même par Byzance.

M. Gay[1], dont le travail contient une si riche mine, de renseignements, définit ainsi leur attitude: „Les Nor„mands ne changent rien à l'administration locale et se

[1] Loc. cité.

„contentent de lever un tribut qui n'est sans doute pas „plus lourd que les impôts autrefois payés aux fonc- „tionnaires byzantins“. Je dirai même qu'ils ont dû diminuer ce que les populations payaient à l'empereur. C'est même l'explication de leur succès, comme l'explication de l'établissement des Arabes en Syrie et dans d'autres régions, — barbares à l'égard de l'Empire romain —, réside en ce fait que, formant un organisme politique restreint, aux moeurs simples, ils demandaient moins et offraient des garanties de paix et de défense supérieures; de sorte qu'on préférait payer aux barons normands, de temps en temps, même plus que ce qu'on payait normalement à l'empereur [1].

„La plupart des villes“, poursuit M. Gay, gardent leur autonomie; quelques-unes, comme Gerace, jurent fidélité au duc normand, mais sans lui permettre de pénétrer dans leurs murs... Chacune agit pour son propre compte et ne songe qu'à se défendre elle-même.“

Domination tout à fait extérieure. De même, dirait-on, Venise faisait tout honneur à l'empereur byzantin: les chefs de la communauté vénitienne allaient à Constantinople, ils étaient echantés, car ils en rapportaient de beaux titres; c'est le cas de Domenico Selvo, doge de Venise, qui arrive à faire contracter mariage entre sa famille et une famille byzantine. Les Vénitiens se prévalaient de la protection de l'empereur pour accaparer toute la vie économique de l'Empire et, lorsqu'ils ont affiché le résultat, c'est alors que s'est produit le

[1] Le même cas se présenta au XIX-e siècle lorsque l'administration réguliere de l'Autriche-Hongrie s'installa à la place de l'opportunisme administratif ottoman en Bosnie-Herzégovine.

mouvement populaire qui a amené la version de la „quatrième“ croisade et la formation de l'Empire latin de Constantinople. Si Venise, à la fin du XI-e siècle, s'est tournée contre Robert de Sicile, c'est parce qu' elle voyait surgir la concurrence de Raguse, qui a fait hommage au roi normand: parfois cependant on oubliait tout ce qui reliait jusqu'alors la République avec l'Empire, qui n'aura jamais d'ennemis aussi énergiques et opiniâtres que ces Vénitiens. De même dans l'Italie meridionale, on donne tout aux Normands, considérés comme représentant l'empereur, mais quand il s'agit d'entrer dans les murs, c'est tout autre chose.

Voyons maintenant la transformation qui se passe à Rome même à cette époque [1].

Les noms des dignitaires sont les mêmes qu'auparavant, mais ce que représentait le „judex“ du IX-e siècle est tout à fait différent de ce que représentent les chefs de la vie romaine au XI-e et au XII-e Le pouvoir passe de la communauté aux mains des grandes familles patriciennes. Cela a commencé par les dynasties des Frangipani, des Pierleone, des Colonna, des Orsini. Donc le „peuple de Rome“, qui est à la base de cette formation, doit céder le pouvoir à des „princes romains“ exerçant un pouvoir beaucoup plus durable que celui d'Albéric et de sa lignée.

Pour voir ce qui a changé à Rome, je citerai ces deux faits:

Pendant le XII-e siècle [2], l'empereur de Constantinople „envoie sa nièce avec les évêques et beaucoup

---

[1] Cf. le travail de M. Halphen sur l'administration romaine au moyen-âge, dans la „Bibliothèque des Hautes Etudes“.

[2] Annales de Ceccano (cf. *Papi și Impărați*, p. 194).

d'argent au Pape Alexandre pour la donner en mariage à Odon[1] des Frangepani de Rome à Veroli, et Odon revint avec elle à Rome." Donc ces princes romains du XI-e siècle ont une situation qui leur permet de réaliser ce qu'Albéric avait en vain essayé.

Voici un autre fait: en 1290 „les Romains firent leur dominus (leur empereur) Jacques de Colonna, et le menèrent à travers Rome sur un char à la manière des empereurs, **more imperatorum,** et l'appelèrent Cesar".

Faire un César de Jacques de Colonna, c'est quelque chose de peu ordinaire, mais ceci montre le dernier but naturel vers lequel tendaient ces communautés urbaines qui se détachaient d'abord de la vie de l'Empire pour finir avec la tentative de remplacer par des éléments nouveaux ce même Empire. Et du fait que les communes italiennes avaient à leur disposition l'Empire, que l'empereur byzantin avait tout intérêt à les retenir, une situation est résultée vers la fin du XII-e siècle qui a provoqué l'usurpation latine à Constantinople.

Dans ses vastes territoires cet empereur n'avait pas de ville autonome; il n'y a pas eu de communes dans l'Empire d'Orient; s'il y a eu des bourgeois, des βουργέζιοι, ils sont une pâle imitation des négociants latins. Pourquoi donc cet Empire qui ne tolère pas chez lui la vie municipale l'a-t-il accepté si facilement de la part des Occidentaux?

L'Empire avait besoin d'une vie économique; le fisc impérial devait être nourri, et ce ne sont pas les populations rurales de la péninsule des Balcans, ou les

[1] Souvenir des Othons.

éléments, qui passaient tour à tour par diverses dominations, de l'Asie Mineure, qui lui en auraient fourni les moyens. Avec sa pompe démodée, avec son prestige fané, l'Empire avait besoin d'un Trésor. Faire que des citoyens libres remplissent la fonction de le nourrir, c'était un peu difficile; tenant au principes qui étaient à la base même de son existence, il n'aurait pu admettre ces communautés qui florissaient partout en Occident. Il s'en méfiait; il aurait vu des ennemis dans tous les groupes urbains qui auraient eu leur propre bannière, qui auraient obéi à des magistrats non nommés par l'empereur, qui auraient pu disposer de forces que les bourgeois eux-mêmes eussent commandées. Mais par les droits accordés aux Vénitiens dans l'Empire, par la reconnaissance de toutes ces communautés qui n'avaient pas de situation bien définie, — et on pouvait toujours revenir sur le privilège qui leur était accordé, on pouvait même se prévaloir de ces privilèges pour couper certaines tendances d'expansion et de consolidation —, on avait l'avantage économique, sans rien du danger qui pouvait résulter des institutions municipales libres.

Maintenant il est bien vrai que certains de ces Italiens respectaient Constantinople, même au moment où leurs rapports avec la capitale de l'Empire byzantin n'étaient pas les plus favorables. L'Italie se montra satisfaite par les efforts de l'empereur Manuel, la plus grande figure des Comnènes, dont l'activité était dirigée en grande partie vers l'Occident.

Le grand Comnène a joui en Occident d'une certaine popularité. Une chronique contemporaine prétend que les Ancônitains ont regretté beaucoup le départ de

ses soldats; l'aigle byzantine leur disait mieux que l'aigle bicéphale, ayant des penchants à envahir et à déchirer, qui était celle de l'empereur germanique, disposé à voir dans l'autre un „roi“ „grec“ et dans Constantinople seulement la fille de l'ancienne Rome.

Et, en même temps, voici ce que dit la vieille chronique génoise d'Oberto à la mort de Manuel: „Toute la chrétienté en ressentit la plus grande ruine et le plus grand détriment[1]“.

Il a fallu le mouvement populaire qui s'est produit après la mort de Manuel contre les capitalistes italiens de Constantinople, surtout contre les Vénitiens, pour faire disparaître ces sentiments.

Bien que le Pape favorisât son roi sicilien, couronné à Palermo, dans lequel il voyait „l'aide et le bouclier des chrétiens“[2], on se tourna, alors, — malgré la guerre acharnée faite au Pape par un empereur comme Frédéric I-er, que les communes lombardes engageaient en glorieux condottière dans leurs querelles, malgré la ruine qui en resultait et la médiocre considération qui accompagnait ce César peu suivi et toujours à court d'argent —, vers sa couronne.

Et voici encore ce que dit Ricobald de Ferrare:: „Dans mon opinion cet Empire d'Occident est plus digne que l'autre, car le peuple et le Sénat de Rome ont fondé cet Empire romain, et, où il y a Rome et le Sénat“ — **ubi Roma et senatus** —, „là est la racine de l'Empire, à Constantinople seulement un rameau...

---

[1] Unde christianitas universa ruinam maximam et detrimentum incurrit.

[2] Christianorum adjutor et clypuus... Qui faciebat se vocari in tota terra sua regem Italie.

L'Empire d'Occident est le père, celui d'Orient le fils et, parce que le Fils vient du Père, et non le Père du Fils, il en ressort plus digne. L'empereur d'Occident ou des Romains est corroboré (**fulcitus**) par l'autorité du Sénat de Rome et du peuple romain."

L'Empire d'Occident oui, mais en vertu du peuple, en vertu du Sénat de Rome.

On a donc vers 1200 cet état d'esprit, cette conscience que les organisations populaires ont pris un développement d'énergie leur donnant le droit de passer par dessus l'autorité ancienne, que l'Empire sans l'acceptation populaire ne vaut rien, que les nouvelles démocraties organisées ont droit à tout. Cette conscience dépassait la vie locale, elle depassait même le caractère des États qui s'étaient formés sur la base de cette vie locale. Elle aspirait à remplacer l'Empire.

On osait ainsi vouloir renverser les valeurs historiques et substituer ce principe vivant à un autre principe, qu'on croyait définitivement condamné et destiné à disparaître bientôt.

CHAPITRE X.

Chevalerie occidentale en Orient.

Au moment ou les croisés, considérés par les Orientaux comme des intrus qui venaient secourir un État lequel n'avait demandé de secours à personne, se mêlaient si intimement, et pour des siècles, aux affaires d'Orient, dans tous les domaines, on croirait que dans le monde byzantin envahi par le latinisme il y avait non seulement une aversion contre la turbulence du monde féodal de l'Occident, mais aussi contre cette forme morale, idéale, de ce monde, qui est la chevalerie.

Il me semble qu'entre la féodalité et la chevalerie on a créé parfois des rapports qui n'ont pas trop existé. La féodalité, c'est quelque chose qui vient d'en haut, quelque chose de matériel, capable d'une organisation très compliquée par des degrés et créant une hiérarchie; la chevalerie c'est un peu un état d'âme qui vient d'en bas. Le féodalisme c'est un édifice très imposant, qui part de la cime, et à la cime il y a la violence, tandis que la chevalerie vient de la grande pitié du moyen-âge, qui a dû être provoquée, avant tout, par cette violence hiérarchisée qui est la féodalité.

Lorsqu'il s'agit de fixer les origines de la féodalité, on n'est pas en peine de trouver tous les éléments

qui contribuèrent à la développer; lorsqu'il s'agit de fixer les origines de la chevalerie, on est un peu obligé de faire du romantisme, et, si on aime le germanisme historique, on peut, comme il y a trente ans, déclarer que la chevalerie vient tout de même du monde germanique dans son essence première.

Mais, si on se détache un peu de cette manière de juger les choses, et il n'est pas trop tard, on arrive à un résultat un peu inattendu: ce n'est pas la chevalerie qui a influé sur les premières phases de la croisade, c'est la chevalerie qui est dérivée de la croisade aussi. L'action individuelle était destinée à un but plus élevé que celui de la victoire: elle le dépassait; si on n'obtenait pas la victoire, ce but n'était pas considéré comme perdu. Le chevalier peut sortir d'une défaite réhaussé, tandis que celui qui, dans le même cas, n'appartient pas à la chevalerie se sentira humilié, car, dans la conception de la violence, ce qui décide c'est l'acte même du succès.

Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à observer la personnalité représentative de l'époque.

L'idéal d'un empereur pris dans une oeuvre de restauration n'était plus Justinien dont la figure devait paraître un peu figée dans son immobilité. Tout autre est le favori de l'époque qu'il a résumée, Manuel Comnène. Il est un croisé, un bon chevalier. Celui qu'on a regretté à Ancône après les départ de ses troupes, celui qu'on a pleuré à Gênes, celui qui n'était pas seulement un empereur d'Orient, un „roi de Constantinople", comme l'appelaient ceux qui, en Occident, voulaient diminuer son prestige, mais bien, de fait l'empereur, devait son prestige, chez lui-

même, dans sa capitale, dans les pays de son Empire, au fait qu'il avait emprunté à l'Occident ces éléments dominants de on individualité remarquable qui le faisaient accepter par cet Occident beaucoup plus que Frédéric Barberousse, commandant d'une bande de chevaliers en Lombardie, se faisant payer en monnaie d'Italie son grand nom de César, sa qualité formelle d'empereur pour paraître en farouche dominateur des routes de l'Italie septentrionale, portant la couronne sortie du tombeau d'Othon III. D'un côté il y avait l'empereur d'un parti, de l'autre, dans la vieille pourpre byzantine, l'empereur de tous. L'un cherchait à briser la vie organisée des masses latines, l'autre en était, chez les autres, un protecteur magnifique. Plus tard même il y aura une différence entre les Byzantins, tels qu'ils seront, le Néron Andronic, le miséreux Isaac Angélos et entre ce Henri, frère de Frédéric, qui, en épousant une princesse normande qui dépassait de beaucoup son âge, Constance, était trop formé au moment ou il a contracté ce mariage d'intérêt pour devenir un Italien aimé et respecté et qui était entré dans ce Sud italien en décapitant, en brûlant, ce qui n'était la meilleure méthode de se faire aimer. Si le fils de Henri, qui rêvait de l'Empire de Constantinople, ce petit-fils du roi normand Guillaume et son héritier, qui signait de pourpre et dont les diplômes avaient un caractère impérial byzantin, cet Auguste latin au profil romain qui a rempli le XIII-e siècle de ses luttes, de son ambition, de sa gloire et de ses malheurs, a été accuelli autrement par ces Italiens un peu sceptiques, de conceptions très variables, qui l'accusaient un peu de transiger avec l'Islam, c'est que, lui, il n'était pas un homme d'outre-

monts, venant, en tant qu'Allemand, employer les pratiques germaniques.

Jusque là cependant on aurait préféré en Italie cet Empire de Byzance ayant toutes les habiletés et capable de toutes les tolérances. D'autant plus que pour arriver aux États de Terre Sainte, pour profiter de ce royaume de Jérusalem, de ce duché d'Antioche, de ce comté de Tripolis, pour s'établir dans les fondaques de l'Orient latin, il fallait passer par Byzance et avoir sa carte blanche.

Mais ce n'est pas seulement Manuel qui a ce caractère ressemblant aux chevaliers d'Occident, qu'il connaît, qu'il aime, qu'il veut imiter et dont il entoure. On a une excellente biographie du premier des Comnènes, écrite par sa fille, la princesse Anne. Ce récit nous montre comment dans la famille même des Comnènes on considérait le rôle d'un empereur. Or Alexis n'a rien des empereurs combattants de l'espèce d'un Nicéphore qui, en commandant des armées, s'imposent une attitude; c'est l'empereur aimable, au milieu des siens, dans sa tente de pourpre. S'il a une riche garde particulière qui entoure cette tente, si on lui rend des honneurs qui ressemblent à ceux dûs à une divinité, c'est encore le monarque oriental. Mais l'initiative, le commandement, l'idée partent de lui, la victoire lui est due. Alors que ses prédécesseurs, je ne dirai pas: s'épargnent, parce que pour la plupart ils étaient sans doute braves, mais ne veulent pas se commettre dans la mêlée, y compromettre le caractère solennel, majesteux de leur autorité, Anne Comnène nous présente déjà un chevalier à la manière de l'Occident. Ce qu'elle admire en lui, c'est toujours la bravoure, par et pour elle-même, ce sont l'ἀνδρεία les

„andragathémata“, les exploits, — un terme qui a passé dans le langage populaire. Si l'empereur n'était pas, à cette époque, avant tout un brave, on ne l'accepterait pas, on ne le supporterait pas. Il épargne les prisonniers, car une règle de conduite élémentaire le lui impose[1], il invite auprès de lui ses adversaires après le combat. Ayant vaincu un rival byzantin, il lui prend le cheval, dont l'éloge est fait comme celui d'un coursier des chevaliers.

Est-ce un emprunt ou faut-il plutôt dire que la chevalerie s'est produite de façon presque spontanée, partant des principes de la vie essentiellement populaire du moyen-âge, principes manifestés surtout en Occident? Il faut tenir compte aussi qu'Anne Comnène n'admire pas seulement son père parce qu'il est brave, γένναιος (on a déjà trouvé le terme). N'importe qui manifeste de la bravoure est admis presque au même titre que l'empereur lui-même par la princesse historien; dans la même auréole de gloire apparaissent des personnalités très différentes, des Émile, des Scipion, des Hannibal. On en voit se jetant „comme la foudre“[1]. Ceci jusqu'à ces Normands de la période cruelle, ces fauteurs d'anarchie dans l'Empire byzantin. Il y a Oursel dont les yeux brillent comme le feu, un „chevalier“ et „de fait un héros“[3]. Il y a Robert de Sicile, et, lorsqu'Alexis Comnène se dirige

---

[1] P. 36: Οὐ γὰρ ἦν τοιοῦτος ὁ Κομνηνὸς ὥστε μετὰ τὴν ἅλωσιν ἐπεξέρχεσθαι τοῖς ἐπ' αὐτὸν κατασχῶσιν; I, 36, Cf. *ibid.*, p. 31. Mais dans sa lutte centre les Turcs c'est le plaisir de verser le sang qui le même: τὸ ξίφος αὐτοῦ μεθύσει ἀφ'αἵματος (*ibid.*, 13) — Il a des pages, des enfants confiés à lui dès l'enfance (*ibid.*, 36).

[2] Δίκην κεραυνοῦ; *ibid.*

[3] Πυρωποῦ ἀπαστράττοντας; I, 22—23. Γενναῖος καὶ ἄντικρυς ἥρως; *ibid.*

contre lui, on voit un brave d'un côté, un brave de l'autre. La voix du terrible duc est comme celle d'Achille[1].

La princesse dit tout le mal possible des Normands en tant que nation, comme fondateurs d'État, elle combat la légitimité de cette fondation sud-italienne qui empiète sur les droits de Byzance, mais, quand il s'agit de Robert lui-même comme combattant, c'est un guerrier de bon aloi, digne de porter l'épée et de conquérir par cette épée franche tout ce qu'il est arrivé à avoir. La princesse impériale s'incline devant lui. Le méchant Bohémond lui-même sera prisé pour sa vaillance.

Voilà donc deux adversaires, deux envahisseurs, deux intrus qui jouissent de la même considération que l'empereur, pouvant être mis aux côtés des rivaux intérieurs d'Alexis, qu'Anne épargne de ses critiques, un Nicéphore Bryennios, un Basilakes, eux aussi des braves; ils remplissant leurs devoirs de chevaliers et entrent de ce fait dans la grande galerie des figures historiques de la fin du XI-e siècle. Le premier est un géant, un vrai Mars, un „chevalier athlète" (ἀθλητὴς γενναῖος)[2] De même Manuel Comnène considèrera le Sultan, son adversaire, comme un preu chevalier.

On n'a pas sur Jean Comnène, fils d'Alexis, des renseignements circonstanciés, mais bien sur Manuel.

Il est le fils d'une catholique, d'une latine, sa mère étant princesse de Hongrie, et ceci explique pourquoi une partie de ses efforts se sont portés du côté du Danube hongrois, pourquoi il a installé sur le trône de

[1] *Ibid.*, I, 55.
[2] *Ibid.*, I, 30, 31, 35, 43.

Hongrie des princes qui lui appartenaient pour avoir été préparés à Constantinople, élevés en grande partie à sa Cour, et il y a même des ressemblances par le nom, car un de ces princes s'appelle Alexis. Il voulait imposer à ce monde du Danube sa tradition maternelle. Lorsqu'il s'est agi de se marier, il a pris d'abord une princesse allemande, Berthe de Sulzbach, et à cette époque venait en Occident un émissaire byzantin qui tenait absolument à ce qu'un fils de Frédéric Barberousse fût créé chevalier en sa présence, sa tante, l'impératrice de Constantinople, ayant ce désir [1].

Puis celui qui se considérait vrai et unique souverain des Lieux Saints épouse une princesse d'Antioche, Marie, dont le frère Baudouin est à côté du basileus à la déroute de Myrioképhalon. Dans sa suite on verra le frère de cette princesse, comme aussi, dans ses combats en Asie, en voit un beau-frère, Roger de combats en Asie, un beau-frère, Roger de Capoue, candidat au trône ensuite, un comte de Gravina, Alexandre, venant du même monde sud-italien. Lorsqu' il s'agit de marier sa fille, Manuel pense d'abord à un prince de Hongrie, puis au fils du roi de Sicile, Guillaume; elle devient la femme du marquis de Montferrat, les attaches de cette Maison piémontaise avec Byzance venant de ce mariage. Aussi un de ces Montferrat, Conrad, se présentera après la mort de Manuel comme aspirant au pouvoir suprême; lors-

[1] Frédéric lui-même avait demandé en mariage une princesse byzantine. Manuel voulait avoir pour son petit-fils Pierre une princesse d'Occident (Annales de Cologne), En 1171 on parlait du mariage du fils de Frédéric avec une Byzantine. Irène, fille d'Isaac Angélos, veuve d'un prince normand, épousa Philippe de Souabe.

que, plus tard, un autre, Boniface de Montferrat, est devenu roi de Thessalonique et fondateur d'une empire latin de Constantinople, il ne faisait que continuer la tradition de la famille.

Ayant près de lui des princesses occidentales, retenant dans sa suite des combattants appartenant au monde chevaleresque de l'Europe latine, dirigeant ses entreprises plutôt vers ces provinces qui n'appartenaient pas à l'Orient, où il se sentait plus honoré d'être maître que dans l'héritage des Comnènes, portant les armes des latins, parlant leurs langues, joutant et jouant à la balle, Manuel se présente dans ses guerres pour ainsi dire: personnellement, comme chevalier ayant par ses mérites droit à être suivi. Non comme chef d'armée, mais comme le premier de la première avant-garde, celui qui reçoit les premières fléches des Infidèles (il est revenu une fois ayant trente flèches sur son bouclier, mais ce n'est pas moi qui les ai comptées). Plus d'une fois il a risqué ainsi sa vie, et à Corfou, il a fallu que les Normands distinguent l'empereur pour que sa témérité échappe aux conséquences de ses ennemis.

Et, comme tout bon chevalier doit avoir un cheval d'une valeur correspondante à celui qui l'emploie, il a, lui aussi, comme Alexandre-le-Grand, dont la légende n'avait pas disparu en Orient, devant se transformer en inspiration pour un Mahomet II ou pour le prince roumain Michel-le-Brave du XVI-e siècle, son Bucéphale, un coursier arabe qui s'appelle Arriamis, et la chronique byzantine s'intéresse au sort du vaillant cheval.

Lorsque la croisade de 1204 se dirigea vers Constantinople, d'abord dans l'attitude d'une armée d'auxiliaires, quitte à devenir ennemis et conquérants, lorsqu'

Isaac Angélos, restauré contre l'usurpation de son frère, ne se montre pas capable de faire face à ses engagements, on voit ce phénomène intéressant de l'Orient, féodalisé pour donner à l'empereur une situation de suzerain, acceptant une condition de vasselage, inaugurée, du reste, par le tribut, „alamanikon", payé peu auparavant à l'empereur „alamanique" Henri VI. En effet le jeune Alexis promettait en même temps qu'une formidable récompense en argent d'entretenir annuellement 16.000 chevaliers en Terre Sainte, à la disposition des croisés.

Cette tendance s'est renforcée par suite de la création de l'Empire de Constantinople, lorsqu'un comte de Flandre qui continuait à s'appeler ainsi devint empereur de Byzance, lorsque les différents contrées qui composaient l'Empire byzantin furent l'apanage de seigneurs appartenant à l'Occident. On n'a qu'à prendre telle page du „Voyage" de Buchon[1], qui a introduit ce chapitre byzantin dans l'histoire de la nation française, pour s'en rendre compte.

A côté d'un Guillaume de Champlitte en Morée, d'un Othon de la Roche à Athènes, d'un Jean de Neuilly dans la Magne, d'un Vilain d'Aunoy en Arcadie, d'un Ancelin de Troyes dans les montagnes, d'un Nicolas de S. Omer à Thèbes, d'un de Charpigny à Vostitza, d'un La Trémouilie à Calandritza, d'un Raoul de Tournay à Kalavryta, d'un Geoffroy de Brière et d'un Jacques d'Avesnes, puis d'un Guy d'Enghien, d'un Gauthier de Brienne, en Thessalie même „c'étaient Roland de Passy, Thierry d'Ostrevant, Guillaume et Pierre

[1] *La Grèce Continentale et la Morée*, p. 10.

de Bassigny, Jacques de La Baume, Robert de Travel, Jean de Montigny, Guillaume Alaman, Roland et Albert de Canosa, Ulrich de Thorn, Eustache de Saarbrück, Berthold de Katzenellenbogen, Nicolas de S. Omer, Hugues de Besançon, Albert du Plessy, qui occupaient les forteresses de Larissa, de Vélestino, de Pharsale, d'Armyro, de Domokos et des environs du Pélion, qui a conservé de l'un deux le nom de Plessis. Dans les deux langues de cette société au caractère double on mettait en vers „le livre de la conqueste". Des couvents surgissaient à côté des châteaux, les Bénédictins de Haute-Combe avaient maison à Patras, et à l'ancienne nomenclature s'ajoutaient un château de la Belle, une Porte aux Cailles, au Mate-Griffon. Les Francs ont pénétré avec leurs seigneurs aux éperons d'or et leurs belles dames blanches dans le chanson populairre et des termes mêmes son restés." „Souvent", dit Buchon, „en parlant avec les paysans (à Olympie), je m'étonnais de la grande quantité de mots de notre vieille langue qui se sont incorporés à la langue grecque et se conservent dans la langage habituel de cette province". On nomma, en français les hommes liges (λίζιοι), les tournois (τορνεμέν), les joutes ντζόυστραι)

L'Empire latin a disparu après un demi-siècle; de fait il n'a jamais existé qu'à l'intérieur des murs de Constantinople; en dehors, il y avait l'anarchie des perpétuels conflits entre les Latins, les Grecs, les Bulgares, aspirant eux-mêmes à la possession de Constantinople. Or, si dans cette Constantinople assiégée il y avait eu un empereur orthodoxe, la capitale lui aurait suffi, l'Empire pouvant se refaire de son enceinte sacrée. Mais, comme la Constantinople latine n'a pas le même principe de vue, réduire un Empire d'aventures aux

murs byzantins c'était briser de suite son rôle historique. Empêcher un empereur qui avait ses barons à Salonique, en Asie Mineure, en Morée, dans les Iles d'avoir des relations permanentes avec ses vassaux, c'était détruire dans son principe son autorité tout spécialement impériale, alors que l'Empire byzantin des „Grecs" n'avait pas ce besoin de relations continuelles avec des provinces qu'il n'administrait pas et qui vivaient leur vie autonome.

Mais, si l'Empire n'était pas viable, les formations féodales dont je viens de parler l'ont été. Le pouvoir a passé d'une maison à une autre. Ainsi pour le comté d'Athènes devenu duché par la grâce de Louis IX; il a appartenu d'abord aux maisons fondatrices des de la Roche, des de Brienne, puis aux Catalans, parfois du Roussillon, et il y a eu même des dominations passagères, comme celle d'un aventurier italien de la famille des Acciaiuoli de Florence, au XV-e siècle, à la veille de la conquête turque.

Cet aspect changeant de la domination franque n'a pas empêché le fait que cette domination s'est maintenue. Et non pas seulement en tant que forme recouvrant une société qui ne l'aurait pas acceptée. Ce qui est plus intéressant c'est que la société grecque, puis la société supérieure des classes dominantes a accepté la domination des Occidentaux dans sa forme chevaleresque.

En dehors de la partie occupée, dans la région où se préparait la revanche, en Épire, où s'étaient refugiés les Anges, ailleurs, comme à Nicée, où les Grecs, en contact avec les masses rurales, se refaisaient, le mariage latin était à l'ordre du jour. La soeur du Hohenstaufen

Manfred, Anne, épousa Jean Ducas et devint pour les Occidentaux l'„Impératrice de Romanie", alors qu' Hélène, fille de Michel d'Épire, épouse Manfred lui-même. Deux filles de l'empereur Théodore Lascaris sont mariées à des Latins. Il y a une reine de Hongrie venant de Nicée. Michel Paléologue, le restituteur de l'Empire orthodoxe, cherche chez les Hongrois une femme à son fils, et la seconde femme de l'empereur Andronic est une nièce de roi espagnol devenue la basilisse Irène. Une petite-fille de Charles d'Anjou, fille de l'empereur Baudouin, devient la femme d'un de ces Paléologues. Après Yolande de Montferrat, dont les fils Théodore, vêtu en latin, héritier du marquisat, et Démètre, soutenaient l'Union avec Rome[1], une princesse de Savoie, Anne, une princesse de Brunswick, Irène, une Cléopa Malatesta inscriront leur nom dans la généalogie des Paléologues. Et, en échange, on donne une princesse de leur sang au Catalan Roger de Flor, devenu duc, méga-duc, César, à une époque où à Lyon on avait offert même le sacrifice de l'orthodoxie.

Mais ce n'est pas tout: toute une littérature occidentale a passé en grec sous l'influence de cette chevalerie établie en Morée. On a la „Chanson du Vieux Chevalier", qui n'est pas „Giron le Courtois", où il est question de la Table Ronde, de Lancelot, Λανκελώτος et de Genèvrre, Ντζινέβρα, à côté du Roman du Renard. Il y a „Florimont et Philippe" (vers 1188), et, en même temps: „Flore et Blanchefleur", „Pierre de Provence", „Lancelot et Gauvain", „la Manekine". A la suite

[1] H. Omont, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* LXVII, 1906, p. 587.

de ces traductions, de ces adaptions des romans occidentaux, on a des fabrications grecques sur la base même de cet idéal de chevalerie: „Belthandros et Chrysantza“, „Lybistre et Rhodamne“, „Rhodant et Doriclès“, „„Aristandre et Kallithée“, „Géorgillas“. Il y a le bon chevalier qui n'est prince, ni empereur; et, lorsqu'un écrivain byzantin s'ingénie à trouver une incorporation de l'esprit de cette époque, surgit cette épopée de Digénis Akritas, avec des exploits auxquels se mêlent les aventures d'amour, indispensables [1].

Car il y a, à côté du bon combat livré par le chevalier sans peur et sans reproche, les figures féminines qui distinguent en Occident les romans de chevalerie. En cadre de pastorale spéciale qui, dans les miniatures comme dans la poésie, entoure cette vie du chevalier aventureux, ressortent les allégories qui abondent dans le „Songe du vieil Pèlerin“ de Philippe de Mézières, au XIV-e siècle: Bon Accueil, Volupté, Sympathie, Affection. La même façon de se représenter l'héroïsme arrive à produire donc des oeuvres similaires aux romans de la chevalerie occidentale [2].

En dehors de l'Empire, des formes d'Empire, de l'autorité de l'Église, par le commerce des bourgeois, par la chevalerie des guerriers, par l'afflux des masses mêmes sous le drapeau des croisades, les deux sociétés fraternisaient. La spontanéité créatrice, de caractère populaire, tendait à briser les formes de la monarchie traditionelle, apanage de l'Orient.

---

[1] Bréhier, *Un héros de roman dans la littérature byzantine*, Clermontin-Ferrand 1904; Sathas, *Exploits de Digénis Akritas*, Paris 1875.

[2] Cf. Gidel, *Etudes sur la littérature grecque moderne* et Diehl, *Figures byzantines*, II, p. 291 et suiv.

S'il n'y avait pas eu deux évènements, un en Occident et l'autre en Orient, si les Osmanlis, appelés par les Byzantins dans la péninsule des Balcans, ne s'étaient pas établis a Andrinople et à Constantinople pour créer un nouvel Empire romain de nation turque et de religion musulmane, si la Morée, les îles, l'intérieur de la péninsule avaient pu vivre à l'ancienne manière, cette manière qui commençait à se dessiner de façon si précise aux XIII-e et XIV-e siècles, si, d'un autre côté, la monarchie absolue, de copie romaine, romano-orientale, n'avait pas empêché en Occident toute cette continuelle création spontanée populaire qui est la grande gloire du moyen-âge, infiniment plus fécond que tout ce qu'a donné l'époque moderne, que tout ce que nous avons appris un peu par coeur dans les livres et les souvenirs de l'antiquité, s'il n'y avait pas eu donc un Sultan à Constantinople, turc, et plusieurs „Sultans", plus ou moins „turcs" aussi, dans les États de la monarchie absolue de l'Occident, ce qui commençait à se former au XIV-e siècle, avec cette fusion des deux civilisations chrétiennes, mettant ensemble le capital de l'Orient, qui est la tradition et l'autorité, et le capital de l'Occident, qui est l'initiative et la création populaire, on serait arrivé à une solidarité que les armées ont pu détruire, mais que lettrés et diplomates ne parviendront jamais à restituer.

Table des matières.

	Pages
Inroduction.	3
Chapitre I-er. — Délimitation des deux régions. . . .	7
„ II. — Antagonisme religieux entre l'Orient impérial et l'Occident de Théodoric	19
Chapitre III. — Justinien et sa conception d'Empire. .	40
„ IV. — Les „Romaniae" autonomes de l'Occident.	61
„ V. — L'Empire par les Francs et la rôle de la „Romania" occidentale.	84
Chapitre VI. — Les deux formes d'Empire et le „peuple".	98
„ VII. — Byzantins et Italiens au X-e siècle en Occident. Une nouvelle forme impériale. . . .	121
Chapitre VIII. — Orient impérial et Occident populaire devant le devoir de „croisade".	140
Chapitre IX. — Les „Romaniae" des cités libres et les formes d'Empire	154
Chapitre X. — Chevalerie occidentale en Orient . . .	168

VERIFICAT
2007

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA BUCURESTI